

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME I

NOVEMBRE 1835

DÉCEMBRE 1848

es

AVANT-PROPOS

Avec le présent volume commence une grande entreprise : l'édition de la correspondance intégrale de Marx et d'Engels. Sans doute n'est-il pas besoin de souligner longuement l'importance d'une telle publication. Jamais encore peut-être l'intérêt porté chez nous aux fondateurs du socialisme scientifique, à leurs œuvres, n'avait été aussi grand, en particulier dans la jeunesse. Or les quelque 4100 lettres que nous nous proposons de publier en traduction française constituent un complément indispensable aux écrits de Marx et d'Engels. Elles en expliquent la genèse et en précisent, en éclairent la signification et la portée.

Lorsque fut publiée en 1913 pour la première fois une partie de cette correspondance, Lénine écrivit :

« Le lecteur voit se dérouler devant ses yeux avec une étonnante vie l'histoire du mouvement ouvrier du monde entier, aux moments les plus importants et dans les points les plus essentiels. Plus précieuse encore est l'histoire de la *politique* de la classe ouvrière. Sous les prétextes les plus variés, dans les divers pays du vieux monde et dans le nouveau monde, à des moments historiques différents, Marx et Engels débattent des principes essentiels touchant à la *manière de présenter* les tâches *politiques* de la classe ouvrière. Et l'époque couverte par la correspondance est justement celle où la classe ouvrière se dégage de la démocratie bourgeoise, l'époque de la naissance d'un mouvement ouvrier indépendant, l'époque de la définition des bases de la tactique et de la politique prolétariennes. »

Et il ajoute un peu plus loin :

« Si l'on essaie de définir en un mot, pour ainsi dire : le foyer de toute la correspondance, ce point central vers lequel converge tout le réseau d'idées exprimées et débattues, ce mot sera la *dialectique*¹. »

1. LÉNINE : *Œuvres*, Editions sociales, t. 19, pp. 593-694.

De fait, en lisant cette correspondance, on parcourt pas à pas les phases principales de la naissance et du développement du marxisme. Mieux : on assiste à cette naissance qui n'alla pas sans douleur. On voit comment dès le début l'élaboration d'une théorie révolutionnaire s'alliait à sa mise en œuvre, à une pratique révolutionnaire.

Lénine a souligné l'intérêt proprement politique de cette correspondance. Son intérêt historique et humain n'est pas moindre. Par leurs œuvres, nous connaissons la pensée des fondateurs du marxisme ; dans leurs lettres, nous les voyons vivre, se débattre au milieu des mille difficultés de l'existence, résoudre les mille problèmes qui se posent à eux, réagir aux événements, aux attaques de leurs ennemis, etc. Nous découvrons leur culture prodigieuse, l'ampleur de leurs connaissances. Un simple exemple : Marx savait le latin et le grec, le français et l'anglais. Plus tard il se mit à étudier l'espagnol et l'italien de façon à lire *Don Quichotte* et Dante dans le texte, tandis qu'Engels se lançait dans l'étude du persan. En novembre 1869, Marx écrit à Kugelmann :

« ... en plus, il me faut travailler le russe : on m'a en effet envoyé de Pétersbourg un livre sur la situation de la classe laborieuse en Russie (paysans inclus naturellement)¹. »

Et effectivement, quelques mois plus tard il commence à lire les ouvrages russes dans le texte.

Pendant la période sur laquelle s'étend la correspondance publiée dans ce premier volume : 1835-1848, Marx a écrit ses *Manuscrits économico-philosophiques*, Engels, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* ; Marx et Engels ont rédigé ensemble *La Sainte Famille*, *L'Idéologie allemande*, le *Manifeste communiste*. Or les lettres nous proposent souvent une première approche des sujets traités dans ces ouvrages. On y trouve des formulations frappantes, parfois plus précises que dans l'ouvrage lui-même, et, sur les événements ou les hommes, Marx et Engels s'expriment souvent avec plus de liberté ou de vigueur dans leur correspondance privée qu'ils ne pouvaient le faire dans des œuvres soumises à la censure.

En lisant les lettres de Marx, on voit comment entre 1842 et 1844 il passe de l'idéalisme au matérialisme et comment le démo-

1. K. MARX, Jenny MARX, F. ENGELS : *Lettres à Kugelmann*, Paris, Editions sociales, 1971, p. 133.

crate radical qu'il était devient communiste. On voit Marx incarner peu à peu ce type de philosophes que définit la XI^e thèse sur Feuerbach : des hommes qui ne se bornent plus à interpréter le monde, mais s'emploient à le transformer.

On sera frappé, dans cet ordre d'idées, par la vivacité des critiques adressées aux Jeunes-Hégéliens, particulièrement au groupe des « Affranchis » berlinois. On notera la formule que Marx emploie dans une lettre du 25 août 1842 à Dagobert Oppenheim :

« Il faut faire comprendre et développer la véritable théorie sans sortir d'une situation concrète et d'un état de choses donné¹. »

Dans sa lettre à Feurbach du 3 octobre de l'année suivante, Marx condamne la philosophie de Schelling en ces termes :

« Attaquer Schelling, c'est donc attaquer indirectement l'ensemble de notre politique et notamment la politique prussienne². »

On sait quelle a été l'influence de Feuerbach sur Marx ; pourtant, dès le début de 1843, il mesure les limites de cette philosophie qui met trop l'accent « sur la nature et trop peu sur la politique ». Or l'alliance de la nature et de la politique est, écrit Marx, « la seule alliance qui peut permettre à la philosophie d'aujourd'hui de devenir vérité³ ». Et l'année précédente déjà il annonçait que, dans un article qu'il avait l'intention d'écrire, il allait entrer en conflit avec Feuerbach⁴.

Il y a quelque chose d'émouvant à voir naître une amitié aussi solide, d'une eau aussi pure, que celle qui unit toute leur vie Engels et Marx. A partir de leur deuxième rencontre, à Paris, en août 1844, leurs relations se font plus étroites, leur collaboration ne va pas cesser.

Dès le début, ils se spécialisent. Engels écrit le 17 mars 1845 : « Tu prendrais la France, moi l'Angleterre⁵ » [comme objet d'étude].

1. Voir ci-dessous, p. 267.

2. *Ibidem*, p. 302.

3. *Ibidem*, p. 289-290.

4. *Ibidem*, p. 249. Engels, de son côté, critique très sévèrement, en août 1846, l'ouvrage de Feuerbach : *Das Wesen der Religion*, cf. lettre du 19 août 1846, p. 390-400.

5. *Ibidem*, p. 366.

Mais dès le début, *sans s'être concertés*, ils constatent leur accord de fond. De Barmen, Engels écrit à Marx à Bruxelles :

« Il est remarquable qu'outre l'histoire de la Bibliothèque, je me sois rencontré avec toi sur un autre projet¹. »

Ils sont d'accord pour publier une collection des principaux ouvrages socialistes et pour critiquer les théories économiques de Friedrich List.

Dès le début, cette amitié, fondée sur une convergence politique profonde, suppose une franchise totale. Engels ne dissimule nullement les défauts de *La Sainte Famille* :

« L'ouvrage est trop long... La majeure partie de la critique de la spéculation et de l'être abstrait restera absolument incompréhensible au grand public² », etc.

Leur amitié est assurée, si solide que ni les vicissitudes de l'existence, ni quelques désaccords passagers et mineurs ne la sauraient ébranler. On verra dans la suite de la correspondance tout ce que Marx doit à Engels : non seulement d'avoir pu réaliser son œuvre (sans l'aide multiple d'Engels, *Le Capital* n'aurait pas été écrit), mais d'avoir tout simplement pu survivre aux misères de l'exil³. Marx n'est pas l'homme des effusions lyriques. D'où l'intérêt de cette phrase qui date de novembre 1848 :

« Penser que j'aurais pu te laisser tomber ne fût-ce qu'un instant est invention pure. Tu restes toujours mon ami intime⁴, comme moi, j'espère, je reste le tien⁵. »

Cette intimité mutuelle faite de respect et de confiance réciproques, nous la voyons naître, se développer, se préciser, s'affermir, notamment dans et par la participation à l'œuvre commune, l'élaboration d'une théorie, la création d'un parti révolutionnaire, la lutte contre les ennemis ou les faux amis communs.

Plus généralement cette correspondance est une source irremplaçable pour la biographie des deux hommes.

1. Voir ci-dessous, p. 368.

2. *Ibidem*, p. 367.

3. Cette aide matérielle se manifeste dès le début. Engels se propose d'envoyer à Marx les honoraires qu'il va percevoir pour *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, *ibidem*, p. 364-366; il se met en quête d'un logement pour lui à Ostende, p. 388, etc.

4. Le terme allemand *Intimus* exprime une intimité plus exclusive que l'expression française : ami intime.

5. *Ibidem*, p. 554.

On trouvera par exemple au début du premier volume toute une correspondance inédite du jeune Engels, plus de cinquante lettres à des amis ou à des membres de sa famille. Engels avait alors entre 18 et 22 ans. Littéralement son esprit se forme sous nos yeux : on le voit échapper à l'influence de la religion :

«Tu sais, piétiste je ne l'ai jamais été; mystique, un temps, mais ce sont là *tempi passati*; actuellement je suis un surnaturaliste honnête, très libéral envers autrui. Je ne sais pas combien de temps je le resterai, mais j'espère le rester, bien que j'incline tantôt davantage, tantôt moins vers le rationalisme¹», écrit-il à Friedrich Gräber en avril 1839.

On s'amuse à lire ces lettres primesautières, ornées de dessins à la plume, souvent humoristiques, révélateurs à la fois de ce que pense Engels et des mœurs et coutumes de ses contemporains.

Mêmes révélations sur Marx. La lettre à son père est bien connue². Souvent telle phrase nous précise un détail matériel, telle autre affirme un trait de caractère :

«J'en ai assez de l'hypocrisie, de la sottise, de l'autorité brutale, j'en ai assez de notre docilité, de nos platitudes, de nos reculades et de nos querelles de mots³.»

Ne sent-on pas déjà l'homme intraitable qui ne cédera jamais sur ses convictions s'il n'hésite pas à nuancer, voire à corriger son jugement sur tel ou tel homme? Mais la biographie s'ouvre brusquement sur un jugement porté sur l'Allemagne :

«Je ne peux plus rien entreprendre en Allemagne. Ici on se falsifie soi-même⁴.»

Ou encore à partir d'une expérience personnelle, Marx lance une phrase de portée politique générale :

«Il est mauvais d'assurer des tâches serviles, fût-ce pour la liberté et de se battre à coups d'épingle et non à coups de massue⁵.»

Pour l'historien, cette correspondance est précieuse à un double titre. D'abord elle permet d'établir les étapes successives de

1. Voir ci-dessous, p. 98. Engels a dix-neuf ans.

2. Marx, à dix-neuf ans (1837), y fait longuement le point examinant ses activités, ses goûts antérieurs et précisant son évolution philosophique.

3. Lettre à Ruge du 25 janvier 1843, p. 280.

4. et 5. *Ibidem*, p. 281.

l'élaboration de la doctrine communiste. Mais surtout elle fournit des renseignements très précis sur la bourgeoisie libérale rhénane, ses attitudes et ses réactions, et plus encore sur les milieux de l'émigration allemande, à Paris notamment.

Marx a de bonne heure compris quel danger représentaient les illusions des bourgeois libéraux, qui attendaient beaucoup de la monarchie constitutionnelle¹.

Il montre la nécessité de combattre le parti religieux – au lieu de se borner à une opposition interne :

« Sur les bords du Rhin, c'est le parti religieux qui est le plus dangereux. Ces derniers temps l'opposition s'est trop habituée à se manifester à l'intérieur de l'Eglise². »

De plus en plus la politique devient un domaine distinct de la philosophie : plus exactement, toute philosophie qui veut agir réellement sur les hommes et les choses doit s'occuper de politique. Mais les Jeunes-Hégéliens s'y résolvent mal. Et c'est la raison profonde de la rupture et des critiques de plus en plus violentes que Marx et Engels vont leur adresser :

« Chez nous, braves moralistes allemands, les choses de la politique ressortissent aux questions de forme³. »

Rédacteur de la *Nouvelle Gazette rhénane*, Marx fait l'expérience de la lutte politique pratique. Il se refuse à combattre en restant assis « dans le fauteuil confortable de l'abstraction⁴ ». Inversement, il comprend que, dans le quotidien, il n'est pas commode de débattre de problèmes philosophiques abstraits. Il faut choisir le bon terrain :

« Les journaux n'offrent le terrain qui convient à de telles questions qu'à partir du moment où elles sont devenues des questions touchant l'État réel, des questions pratiques⁵. »

Et quelques mois plus tard dans une lettre à Ruge, résumant sa position vis-à-vis des « Affranchis » berlinois, il montre en fait dans quelle direction il va désormais poursuivre ses travaux :

« Je les invitai à ne pas se contenter de vagues raisonnements, de phrases pompeuses à ne pas se mon-

1. Voir ci-dessous, p. 224.

2. *Ibidem*, p. 259, 9 juillet 1842.

3. *Ibidem*, p. 248, 20 mars 1842.

4. et 5. *Ibidem*, p. 267, 25 août 1842.

trer trop complaisants vis-à-vis d'eux-mêmes, à s'attacher à analyser exactement les situations concrètes et à faire preuve de connaissances précises¹.»

★

Nous n'avons dans cet avant-propos ni l'intention ni la possibilité de retracer par le menu la genèse du socialisme scientifique, ni l'évolution de Marx et d'Engels qu'éclaire, on le voit, la lecture de ces lettres de jeunesse².

C'est surtout dans les premières lettres d'Engels à Marx, réfugié à Paris puis à Bruxelles, que nous assistons à l'éveil du mouvement qui aboutira en Allemagne à la révolution de 1848.

«Nous tenons en ce moment partout des réunions publiques, en vue de créer des associations pour la promotion des ouvriers; cela occasionne beaucoup de remous parmi les Germains et attire l'attention des philistins sur les questions sociales³.»

En même temps, dans ces associations, les jeunes révolutionnaires s'agitent:

«A Cologne, le Comité pour l'élaboration des statuts [de l'Association] se compose pour moitié des nôtres⁴.»

Les idées socialistes pénètrent en Allemagne, venant de Paris.

«Ce qui me procure un plaisir tout particulier, c'est de voir la littérature communiste s'implanter en Allemagne. C'est maintenant un *fait accompli** [...] C'est aller diablement vite! [...] Chaque fois [...] que j'entre dans un bistrot, ce sont de nouveaux progrès, de nouveaux prosélytes⁵.»

Bien entendu, ces jeunes philosophes, ces «communistes» comme ils se nomment, touchent surtout leur milieu, c'est-à-dire la bourgeoisie libérale.

1. Voir ci-dessous, p. 274, 30 novembre 1842.

2. On se reportera utilement à la présentation des *Manuscrits de 1844* par Emile Bottigelli, Editions sociales, 1962, à notre avant-propos en tête de *L'Idéologie allemande*, Editions sociales, 1977, et à l'ouvrage d'E. Bottigelli: *Genèse du socialisme scientifique*, Editions sociales, 1967.

3. et 4. *Ibidem*, p. 342, 19 novembre 1844.

5. *Ibidem*, p. 354, 20 janvier 1845.

«La bourgeoisie discute politique et va à l'église; le prolétariat fait quoi? Nous ne le savons pas et nous pouvons difficilement le savoir¹.»

Mais il y a encore beaucoup de confusion dans les esprits. Engels presse Marx d'écrire des brochures où les communistes préciseraient leurs idées:

«Tous ces Germains encore ont une idée fort vague de la mise en pratique du communisme².»

Lui-même veut décrire ce qui existe déjà en Amérique et en Angleterre. «Done, travaillons ferme et imprimons vite³», écrit-il.

Il pense que «tant qu'on n'aura pas donné, dans une série de textes écrits, un exposé logique et historique des principes sur lesquels nous nous fondons, en les présentant comme la conséquence de l'évolution des idées et de notre histoire, toute cette agitation ne sera que demi-inconscience et, chez la plupart, une suite de tâtonnements aveugles⁴.»

L'élaboration de la doctrine va requérir plus d'efforts et de patience que, dans son ardeur juvénile, Engels ne le supposait. Ces lettres de jeunesse nous font suivre pas à pas, vivre au jour le jour les batailles que les deux amis, et le petit noyau de leurs fidèles, vont livrer. Sur le plan philosophique, Marx et Engels mettent en ordre leur propre conscience en «réglant leur compte» aux Jeunes-Hégéliens. *La Sainte Famille*, *L'Idéologie allemande* sont le témoignage de ce combat.

Au moins cette correspondance illustre-t-elle de façon très vivante les rapports personnels des deux amis avec Moses Hess, Bruno Bauer, Arnold Ruge, Feuerbach, Wolff, Weydemeyer et tant d'autres. Mais bientôt le terrain de la lutte se déplace. Il ne s'agit plus seulement de battre des philosophes sur le terrain des idées, il faut gagner des ouvriers aux idées du socialisme scientifique. Il ne s'agit plus uniquement de débattre des principes communistes, il faut les mettre en pratique, fonder un parti politique qui se propose de les appliquer.

Le Comité de correspondance communiste fondé à Bruxelles a dépêché Engels à Paris en août 1846. Il y restera près d'un an

1. *Ibidem*, p. 369 17 mars 1845.

2. et 3. Voir ci-dessous, p. 339, début octobre 1844.

4. *Ibidem*, p. 335-336.

jusqu'en juillet 1847. A Paris, il est chargé de faire de la propagande auprès des ouvriers et artisans allemands, alors sous l'influence des idées de Weitling, de Grün, représentant du «socialisme vrai», et de Proudhon.

La lecture des lettres par lesquelles Engels informe Marx ou le Comité de correspondance de Bruxelles de la situation politique à Paris et spécialement de ce qu'on dit, de ce qu'on fait, de ce qu'on pense au sein de la colonie allemande, est indispensable à quiconque veut connaître exactement le climat qui y règne, le comportement et les convictions des tailleurs ou des menuisiers allemands. On voit comment les idées communistes pénètrent, grâce aux débats opiniâtres que mène Engels, dans les «communes» de la Ligue des justes. Lui-même est amené à préciser ses idées :

«Je donnai donc des intentions des communistes la définition suivante: 1. Faire prévaloir les intérêts des prolétaires contre ceux des bourgeois. 2. Atteindre ce but en supprimant la propriété privée et en la remplaçant par la communauté des biens. 3. Pour réaliser ces objectifs, ne pas admettre d'autres moyens que la révolution violente et démocratique¹.»

A Paris, Engels ne se borne pas à gagner à ses vues Ewerbeck² et à battre Grün sur le terrain politique. Il prend contact avec les socialistes français: Flocon, Louis Blanc, Ledru-Rollin, Cabet, etc.

Le premier, avant même la parution de l'ouvrage de Proudhon: *Système des contradictions économiques, ou Philosophie de la misère*, il en montre, sur le plan économique, la faiblesse, voire l'absurdité³. On sait que Marx développera ces critiques dans sa lettre à Annenkov⁴ et dans son ouvrage *Misère de la philosophie*.

Ces lettres nous informent aussi avec précision sur l'activité des milieux politiques français, des milieux socialistes à l'avant-veille de la révolution de 1848. Comme Marx et Engels ont séjourné à plusieurs reprises à Paris, comme Marx a étudié de très

1. Lettre au Comité, du 23 octobre 1846, ci-dessous, p. 432.

2. Réfugié allemand jouissant d'une certaine influence auprès des ouvriers allemands.

3. *Ibidem*, p. 407, lettre du 16 septembre 1846; p. 416, lettre du 18 septembre 1846, etc.

4. *Ibidem*, p. 446 et suivantes, 28 décembre 1846. Dans cette lettre qui figure dans les *Lettres sur «Le Capital»* et dans *Etudes philosophiques*, Marx exprime sa conception du matérialisme historique.

près les théories socialistes et la Révolution française, ce premier tome intéresse tout particulièrement le public français¹.

On ne saurait trop souligner enfin le caractère vivant, la pétulance, la liberté d'expression de ces lettres. Ce sont des jeunes gens de vingt ou vingt-cinq ans qui les ont écrites. Durs avec leurs adversaires, en proie aux pires difficultés, ils savent rire et on se prend souvent soi-même à sourire en lisant ces pages. Jamais anodine, cette correspondance n'est pas uniformément grave. En la lisant maint lecteur verra peut-être apparaître un visage de Marx et surtout d'Engels qu'il ne soupçonnait pas.

★

Une grande partie des lettres que contient le premier tome est totalement inconnue du public français. Un grand nombre d'entre elles n'ont été publiées dans l'original que ces dernières années. Quelques-unes enfin viennent tout juste d'être découvertes.

La première publication d'une partie importante de la correspondance de Marx-Engels date de 1913 : quatre volumes parurent alors sous la responsabilité d'August Bebel et d'Eduard Bernstein. Mais Bernstein avait opéré un tri parmi les lettres dont il disposait, en écartant un certain nombre. En outre il procéda à des coupures et à des altérations : il atténua ou modifia telle ou telle formule qui lui paraissait trop violente ou contraire à ses points de vue. L'ampleur des coupures est fort variable : elle va d'un mot ou d'une phrase à des pages entières.

Le parti social-démocrate allemand publia également, soit dans des revues, soit en volume, une partie des lettres de Marx et d'Engels à des tiers : à Kugelmann, Freiligrath notamment. Mais on constate (comme c'était déjà le cas dans le volume qui contenait les lettres de Marx et d'Engels à Sorge²) des coupures ou des altérations. Souvent furent éliminés en particulier les passages où Marx (ou Engels) critiquait les dirigeants de la social-démocratie et leur tactique.

Ce n'est qu'en 1929-1931 que l'Institut du marxisme-léninisme de Moscou assura, sous la direction de Riazanov, la publication de la correspondance complète³. Encore ne s'agissait-il que des

1. On notera qu'Engels et Marx truffent leurs lettres d'expressions françaises et que Marx écrit en français la lettre à Annenkov, rédige en français *Misère de la philosophie*.

2. Sorge avait fait publier en 1906 (éd. Dietz, Stuttgart) la correspondance qu'il avait reçue de Marx et d'Engels, mais en coupant certains passages.

3. Première version de la *MEGA* (*Marx-Engels Gesamtausgabe*), 3^e section publiée à Berlin en 1929.

lettres échangées entre Marx et Engels. Les lettres à des tierces personnes parurent, en russe, de 1934 à 1946, dans les volumes XXV à XXIX des «Sotchinénia».

En allemand, la correspondance est contenue pour l'essentiel dans les volumes 27 à 39 des *Marx-Engels Werke* publiés par l'Institut du marxisme-léninisme de Berlin. Ces volumes ont recueilli un grand nombre de lettres entre temps découvertes et qui ne figuraient pas dans la 1^{ère} édition russe.

En France avaient paru de 1930 à 1934 aux éditions Costes neuf volumes de correspondance (traduction Molitor)¹. Cette édition ne contient qu'une partie des lettres échangées entre Marx et Engels. Actuellement épuisée, elle est en outre peu satisfaisante. Elle semble avoir été effectuée à partir de l'édition Bernstein-Bebel dont elle reproduit l'avant-propos. Elle ne compte aucun appareil critique sérieux et pour ainsi dire pas de notes. En outre ont été publiées, par le même éditeur, les *Lettres à Sorge* et par les Editions sociales internationales en 1930, les *Lettres à Kugelmann*. Ces publications et ces traductions présentent beaucoup de lacunes et d'insuffisances.

Après la Seconde Guerre mondiale, des lettres de Marx ou d'Engels ont paru à plusieurs reprises dans diverses revues (*La Pensée*, *la Nouvelle Critique* notamment). En outre, on en trouve un certain nombre qui se rapportent plus précisément à tel ou tel ouvrage de Marx ou d'Engels, en appendice de ces œuvres publiées aux Editions sociales. C'est ainsi qu'à la fin de *La Guerre civile en France* on peut lire un certain nombre de lettres de Marx à Kugelmann sur la Commune de Paris, qu'en annexe au tome III du Livre I^{er} du *Capital*² on trouve une partie de la correspondance échangée entre Marx et Engels sur cet ouvrage, etc.

De 1956 à 1959, Emile Bottigelli publiait aux Editions sociales la *Correspondance*, en grande partie inédite, échangée entre Engels et Paul et Laura Lafargue de 1868 à 1895. En 1964, paraissaient chez le même éditeur les *Lettres sur «Le Capital»*³ (234 lettres ou extraits de lettres groupés autour d'un même thème). Cet ouvrage

1. Bracke a collaboré seulement à la traduction des premiers volumes.

2. Editions sociales, 1969, Quelques lettres figurent en annexe aux deux tomes des œuvres de Marx publiés dans la Bibliothèque de la Pléiade (Paris, 1963 et 1968).

3. *Lettres sur «Le Capital»*, présentées et annotées par Gilbert Badia. L'avant-propos de cet ouvrage se terminait par ces mots: «Nous espérons [...] que ce recueil [...] donnera au lecteur un aperçu de la richesse et de l'intérêt d'une correspondance immense qu'on ne saurait plus tarder à publier en français dans sa totalité.»

portait en surtitre «Correspondance Marx-Engels» et annonçait somme toute la présente édition. En mars 1971 a été publiée par les Editions sociales une édition revue et fortement augmentée des *Lettres à Kugelmann*.

En règle générale on ne trouvera pas ici les lettres des correspondants ou des proches de Marx et d'Engels. Cette règle toutefois comporte des exceptions. Nous n'avons pas écarté telle ou telle réponse quand nous la possédions et que son intérêt était évident. C'est ainsi qu'on trouvera dans le présent volume des lettres du père et de la mère de Karl Marx. En outre, nous publions un grand nombre de lettres de Jenny, fiancée puis épouse de Marx, qui s'intègrent tout naturellement à cette correspondance.

Si nous sommes partis, pour traduire cette correspondance, des textes de la récente édition allemande¹, nous n'avons point adopté son classement (qui était d'ailleurs celui de la 2^e édition russe). Y sont classées à part les lettres échangées entre Marx et Engels. Vient ensuite un second groupe qui comprend les lettres de Marx et d'Engels à des tierces personnes. Enfin un troisième groupe comprend des lettres de proches ou d'amis, par exemple les lettres de Jenny Marx à Engels, etc.

Il arrive aussi que des lettres ne figurent pas à leur place «chronologique», soit que les éditeurs ne se soient résolus à les publier que tardivement (c'est le cas des lettres de jeunesse d'Engels, de la lettre de Marx à son père qui figurent dans des volumes de Compléments, et non dans le tome 27 où commence la publication de la correspondance), soit que ces lettres aient été découvertes en cours d'édition (ainsi les 21 lettres à la fin du tome 39), soit que leur importance ait conduit les éditeurs à les insérer dans le volume des œuvres de la période correspondante (c'est ainsi que plusieurs lettres de Marx à Ruge qui datent de 1843 figurent dans le tome 1²).

Nous avons cru préférable de regrouper toutes les lettres et d'adopter un ordre strictement chronologique. Il est fréquent en effet que le même événement soit commenté dans une lettre de Marx à Engels, et dans des lettres que Marx écrit à la même époque à Kugelmann ou Weydemeyer, etc. Il est intéressant pour le lecteur d'avoir sous les yeux, pour ainsi dire côte à côte, ces divers commentaires, ces points de vue successifs. On y suivra plus facilement l'élaboration, l'évolution de la pensée de Marx ou d'Engels. En outre tel passage d'une lettre éclairera tel développe-

1. *Marx-Engels Werke*, Dietz Verlag, Berlin, 1963-1968.

2. Ces lettres avaient paru dans les *Annales franco-allemandes*.

ment, plus concis, de la suivante. L'enchaînement n'est pas rompu. L'ensemble y gagne en clarté et en logique. Les personnages apparaissent et disparaissent comme ils sont apparus et ont disparu dans l'histoire. Le classement en plusieurs groupes force le lecteur à une gymnastique compliquée. Nous sommes heureux de constater que les éditeurs de la nouvelle *MEGA* ont décidé, eux aussi, d'adopter un classement chronologique.

Nous avons, pour cette édition, conservé une partie des dispositions adoptées pour les *Lettres sur «Le Capital»*. Nous avons replacé en tête de chaque lettre sa date qui, sur l'original, figure souvent à la fin.

Un certain nombre de lettres de Marx ou d'Engels : à Annenkov, à Lavrov, à Plékhanov, etc., sont écrites directement en français ; nous les avons évidemment reproduites sans en modifier les particularités stylistiques. Ces lettres sont signalées par un astérisque à côté du nom du correspondant.

Les lettres marquées de deux astérisques ont été écrites en anglais : nous nous sommes bornés à en donner la traduction française.

Marx et Engels avaient l'habitude de truffer littéralement leur correspondance d'expressions anglaises, latines, et même russes. Nous les avons conservées, mais, pour ne pas gêner trop la lecture, nous en donnons entre crochets, dans le corps même de la lettre, la traduction française. Les mots et expressions français sont également très nombreux. Nous les avons imprimés en italique en les faisant suivre d'un astérisque. Nous n'ajoutons une note de bas de page que s'il s'agit d'un passage relativement long, ou si la présence de mots en italiques dans l'original risquait d'entraîner quelque confusion. Pour les journaux et les ouvrages cités, nous avons la plupart du temps donné les titres dans la langue originale, en les faisant suivre d'une traduction entre crochets, sauf pour les ouvrages très connus en français, par exemple *La Sainte Famille*, *L'Idéologie allemande*, etc.

D'une façon générale les crochets signalent des ajouts. Par exemple nous avons complété entre crochets les titres de journaux, les noms de personnages que Marx et Engels avaient coutume de réduire à leurs seules initiales.

Pour les notes, nous avons adopté le système suivant : chaque fois qu'apparaît un personnage nouveau on trouvera en bas de page une note le concernant. Par la suite, il est considéré comme connu. On le retrouvera, avec les indications de page, dans l'index des noms. Les événements, les organisations dont il est question dans le texte seront expliqués dans des notes de bas de page.

La traduction a été assurée par une équipe de germanistes – universitaires pour la plupart – dont les noms figurent en tête du présent volume et à qui nous tenons à exprimer nos remerciements. Sans leur travail, leur compétence et leur dévouement, cette édition n'aurait pu être entreprise. Si elle est menée à bonne fin, ce sera grâce à eux.

Nous souhaiterions pour terminer faire appel à la collaboration de nos lecteurs. Ils ont entre les mains le premier volume d'une *Correspondance* qui en comportera une vingtaine. Qu'ils nous fassent part de leurs remarques, de leurs critiques: nous tâcherons d'en tenir compte pour améliorer les volumes ultérieurs.



La nécessité où nous nous trouvons de rééditer ce premier tome de la *Correspondance Marx-Engels* témoigne de l'intérêt que cet ouvrage a suscité. Cette seconde édition bénéficie de la parution récente, en République démocratique allemande, des premiers tomes de l'imposante édition *MEGA* (*Marx-Engels Gesamtausgabe*) dotée d'un vaste appareil critique. C'est ainsi que ce premier volume s'est augmenté d'une lettre d'Engels à Marie Blank (du 7 mars 1846) et d'une importante lettre de Marx à Werner von Veltheim (du 29 septembre 1847). Le lecteur les trouvera en annexe, en même temps que des compléments ou modifications à quatre autres lettres. Les changements de datation signalés par la *MEGA* figurent également à la fin de ce volume. Nous avons enfin dressé une liste des errata, modifié et complété un certain nombre de notes et, dans un souci d'harmonisation avec les tomes suivants, ajouté un index des œuvres qui faisait défaut dans la première édition de ce tome.

Octobre 1976.

Gilbert BADIA – Jean MORTIER.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME II

1849-1851

AVANT-PROPOS

On trouvera dans ce deuxième volume de la correspondance Marx-Engels, les lettres qu'ils ont écrites du début de 1849 à la fin de 1851. A quoi s'ajoutent quelques lettres de la femme de Marx.

Quel contraste entre ces lettres et celles du tome précédent ! Dans le premier volume nous assistions à la formation de deux esprits, à la naissance et au développement d'une situation révolutionnaire. Nous étions les témoins des plans sans cesse échafaudés par ces deux hommes jeunes, des tentatives persévérantes et finalement réussies pour clarifier leur position en élaborant une conception politique et philosophique, et se donner les moyens de la faire connaître, de leurs entreprises multiples pour recruter des partisans et hâter l'heure de la mise en pratique de leurs idées. Ils publiaient des ouvrages, en commun ou séparément, ils rédigeaient des articles, collaboraient à des journaux, voire les dirigeaient ; ils jouaient leur rôle – et on en a vu l'importance – dans la révolution de 1848 en Allemagne. Nous avons assisté à la rencontre de Marx et d'Engels et à la naissance de leur amitié. La jeunesse éclatait presque à chaque page, sensible en particulier dans l'écriture, le foisonnement des idées et cet humour qui n'excluait nullement le sérieux. Et le monde aussi, autour d'eux, changeait. Le progrès de leurs idées et de leur parti avançait presque du même pas que la révolution. D'où, malgré l'exil (déjà), cet optimisme foncier – qui court sous les lignes même là où il n'affleure pas. D'où ce jaillissement d'idées, cette verve, cette richesse d'impressions. Deux jeunes révolutionnaires se découvrent, s'affirment, se lancent à l'assaut du vieux monde.

Le second volume au contraire est tout entier recouvert d'un voile gris et noir. La révolution a échoué. Marx et Engels sont bannis d'Allemagne. Pour ces proscrits commence la longue nuit, le long ennui de l'exil. Engels écrira de Manchester : « Je m'ennuie à mourir » (lettre du 1^{er} août 1851) et Marx parlera, bien plus tard, de « l'ennuyeuse idylle » qu'ont été les années d'exil ; encore faut-il entendre par idylle non pas un séjour agréable, mais

simplement une existence morne où rien d'important ne survient. L'avenir politique est désormais bouché et pour longtemps. L'isolement commence, un isolement politique quasi total nous le verrons, qui s'accompagne pour Marx d'une misère matérielle atroce et de soucis familiaux de tous ordres. Années noires s'il en fut dans la vie des deux hommes. Quel courage, quelle ténacité ne leur a-t-il pas fallu pour ne pas désespérer, pour ne pas succomber, pour rester fidèles à eux-mêmes et à leurs idées, pour ne pas se résigner en s'orientant vers une autre existence qui leur aurait au moins permis d'écarter les soucis matériels les plus pressants!

*

Quittant l'Allemagne, où la *Nouvelle Gazette rhénane* vient d'être interdite, pour se rendre à Paris, Jenny Marx, accompagnée de ses trois jeunes enfants, enceinte du quatrième, fait un crochet par Francfort et porte au mont-de-piété, le 20 mai, toute son argenterie «pour se donner les moyens du voyage». Quelques jours plus tôt, pour éviter une saisie, elle avait vendu tous ses meubles.

A Paris commencent les difficultés d'argent, qui comme une lancinante litanie jalonneront toute l'existence de Marx et des siens jusqu'en 1869, jusqu'au jour où Engels, se libérant définitivement de ses obligations commerciales, aura les moyens d'assurer à Marx une rente qui lui permette de vivre. Le 13 juillet 1849, Marx écrit à Weydemeyer: «Je suis ici avec ma famille sans le sou [...] Je suis perdu et le dernier bijou de ma femme a déjà pris le chemin du mont-de-piété.»

A Londres, c'est bien pire. Dans une lettre souvent citée, Jenny Marx raconte une de leurs journées. Son dernier-né, Heinrich Guido, est pris de convulsions (il ne tardera pas à mourir). Comme la famille Marx doit une partie de son loyer, on vient saisir leurs meubles: «Le peu [que je] possédais: lits, linge, vêtements, tout, jusqu'au berceau de mon pauvre enfant, jusqu'aux jouets de mes petites filles qui étaient là tout en larmes.» Un ami se précipite en ville pour chercher quelque aide. Les chevaux du cabriolet où il est monté s'emballent, il veut sauter, tombe, on «le rapporte tout sanglant à la maison». La saisie du mobilier a mis en émoi le quartier. Les fournisseurs: pharmacien, boucher, laitier, chez qui les Marx ont des dettes, accourent, leurs notes à la main et exigent d'être payés sur l'heure par ces étrangers qu'on soupçonne de vouloir déménager à la cloche de

bois. Les badauds s'assemblent, deux à trois cents personnes « toute la racaille de Chelsea », écrit Jenny Marx (20 mai 1850).

Ce n'est qu'une journée, qu'un épisode. Or Marx déteste cette « publicité », sa femme le dit et il le répétera lui-même, par exemple dans une lettre à Kugelman (19 janvier 1874); il se refuse à ennuyer le monde en parlant de sa vie privée ou en laissant ses amis en parler. Il est « très susceptible en la matière » et préfère sacrifier tout ce qu'il a plutôt que de se livrer à la mendicité publique comme le font d'autres émigrés.

Qu'on songe aussi que, pendant ce temps, Marx s'emploie à organiser l'aide aux réfugiés allemands à Londres, à faire distribuer l'argent collecté, sans en retenir un penny pour lui-même.

Qu'on se rappelle enfin qu'il a, quelques mois auparavant, englouti des sommes considérables — 7.000 thalers — dans la *Nouvelle Gazette rhénane* « qui était pourtant une entreprise du parti » (lettre de Marx à Weydemeyer, du 13 juillet 1849).

Les mois, les années passent, la misère demeure, toujours aussi atroce: « Ma femme succombera si ça dure longtemps comme ça » (lettre du 2 août 1851). « Ma femme me fait pitié, c'est sur elle que retombe le poids principal » confie-t-il encore à Engels et il ajoute: « Tu me croiras sans peine si je te dis que je suis terriblement las de ma situation [...] il est impossible de continuer à vivre ainsi » (lettre du 31 juillet 1851).

Marx, Engels lui-même songent alors à s'expatrier un peu plus loin, à quitter Londres pour l'Amérique, cette terre promise où vont s'installer à cette époque beaucoup d'Allemands que l'échec de la révolution a chassés de leur pays.

Et pendant toute cette période, Engels est l'ami toujours fidèle qui, semaine après semaine, envoie ses mandats-poste et ses billets de cinq livres, coupés en deux, expédiés dans deux lettres séparées, pour éviter qu'on ne les dérobe en cours de route. Ainsi il tire son ami des situations les plus désespérées dans lesquelles Marx se jette parfois imprudemment, signant, quand il est acculé à la dernière extrémité, pour gagner quelques jours de répit, des traites qu'il est à peu près sûr de ne pouvoir honorer lorsqu'elles viendront à échéance.

Aux soucis matériels s'ajoutent les deuils. En novembre 1859, meurt Föxchen (Guido), le dernier-né de la famille Marx. Il venait tout juste d'avoir un an. Francesca non plus, née en 1851, ne survivra pas et mourra l'année suivante.

Quand Engels, en novembre 1849, vient à Londres rejoindre Marx où celui-ci, expulsé de Paris, a dû se réfugier en août 1849 pour éviter d'être assigné à résidence dans le Morbihan, la révolution est finie dans toute l'Europe continentale. Encore vivante dans les esprits des révolutionnaires, elle s'éloigne chaque jour davantage dans la réalité politique. Il n'est sans doute jamais facile, pour des révolutionnaires, de reconnaître que les chances d'un bouleversement diminuent, voire ont cessé provisoirement d'exister.

A peine arrivé à Paris, le 7 juin 1849, Marx écrivait à Engels, tout en notant que «Paris est morne», que la réaction royaliste «ne saurait être comparée qu'à celle de 1815»: «jamais le volcan de la révolution n'a été si près d'une éruption colossale que maintenant à Paris», mais quelques semaines plus tard il lui écrit en français: «Il faut nous lancer dans une entreprise littéraire et mercantile» (17 août). N'est-ce pas qu'il sent déjà qu'il n'y a guère de chances pour qu'une nouvelle révolution éclate dans l'immédiat?

A Londres, Marx, nous le verrons, s'est plongé dans l'étude de l'économie. Au cours de l'été de 1850, il en vient à conclure que «la crise économique mondiale a été la mère réelle des révolutions de février et de mars 1848 et que la prospérité industrielle» retrouvée est «la force vivifiante où la réaction européenne puise une nouvelle vigueur¹». Dans le dernier numéro de la *Revue* que Marx et Engels éditent (et qui est la suite de la *Nouvelle Gazette rhénane*) on lit, à l'automne 1850: «Une nouvelle révolution n'est possible qu'à la suite d'une nouvelle crise².»

Sans doute, dans telle ou telle lettre de cette époque, lirons-nous, chez Marx ou Engels, toujours impatients de voir le peuple bouger, une remarque sur l'imminence ou la probabilité de la révolution³, en France par exemple, jusqu'au jour où, au lendemain du coup d'Etat du 2 décembre 1851, Engels constate que «l'horizon n'a pas l'air de virer particulièrement au rouge».

Cette situation objective, ce reflux de la vague révolutionnaire, expliquent aussi des formulations ambiguës qu'on relève, par exemple, dans une lettre d'Engels à propos de la révolution.

1. Introduction d'Engels aux *Luttes de classes en France*, Editions sociales, 1948, p. 22.

2. *Ibidem*, p. 23 et p. 124. *MEW*, t. 7, p. 440. Marx le répète dans sa lettre à Freiligrath du 27 décembre 1851.

3. Un seul exemple, entre plusieurs, Engels écrit à Marx le 26 septembre 1851: «La révolution, si elle se produit l'an prochain ...»

C'est le moment où Engels ressent combien Marx et lui-même sont isolés. Il en vient à mettre en doute l'utilité d'un parti, d'une formation politique — parce qu'il n'en existe pas d'autre que celle des groupes d'émigrés qui ont fait la preuve de leur nullité et de leur cécité politiques et que Marx et Engels ne veulent plus de ce « système de concessions réciproques et de demi-mesures » qu'implique leur appartenance à l'Association des réfugiés —, et donne aussi de la révolution une définition mécaniste :

« Une révolution est un phénomène purement naturel qui obéit davantage aux lois physiques qu'aux règles qui déterminent en temps ordinaire l'évolution de la société. Ou plutôt ces règles prennent dans la révolution un caractère qui les rapproche beaucoup plus des lois de la physique ; la force matérielle de la nécessité se manifeste avec plus de violence. Dès que l'on intervient en qualité de représentant d'un parti on est entraîné dans ce tourbillon, emporté par cette force naturelle irrésistible. » (Engels à Marx, 13 février 1851.)

Qu'on ne s'y trompe pas, Engels n'exagère le rôle des choses (des éléments objectifs d'une révolution) que parce que, se sentant isolé, il ne voit momentanément pas le moyen d'agir sur les hommes.

On peut même affirmer que cette position est le fruit d'un pessimisme très momentané. Vers le 20 juillet de la même année, il se réjouit « que se constituent partout, comme il le supposait, de petits groupes communistes sur la base du *Manifeste*. C'est ce qui nous manquait justement ».

C'est si vrai que six mois plus tard, à propos du coup d'Etat du 2 décembre, il précise encore :

« Un parti révolutionnaire qui dans une situation révolutionnaire se met à laisser passer des moments décisifs sans dire son mot ou, s'il intervient, ne remporte pas la victoire, peut être considéré avec une relative certitude comme fichu pour un certain temps. » (11 décembre 1851).

N'est-ce pas souligner la nécessité du parti et d'un parti actif, résolu, perspicace pour le succès de la révolution ?

Après l'échec de la révolution de 1848, beaucoup de révolutionnaires allemands ont, comme Marx, dû quitter leur patrie et sont venus se réfugier dans un des rares pays qui acceptait de les accueillir : l'Angleterre.

Or bien vite, dans le climat débilisant de l'exil, dans cette période où la réaction triomphe sur le continent, où les perspectives de révolution s'estompent et disparaissent, les querelles vont éclater dans ces milieux de réfugiés, dont beaucoup vivent de rêves et de souvenirs (plus ou moins embellis souvent) et qui manquent la plupart du temps d'expérience et de lucidité politique.

Des divergences doctrinales exacerbées par des oppositions de tempérament, approfondies par la situation des exilés, la vanité de certains, Willich par exemple, vont susciter des clivages, bientôt des scissions. Dès novembre 1849, Marx avait pris ses distances vis-à-vis d'un groupe de démocrates qui voulaient distinguer entre les réfugiés « bourgeois » et les ouvriers allemands à Londres (lettre à Louis Bauer du 30 novembre 1849, lettres à Müller-Telling, janvier-février 1850); puis c'est la scission au sein de la Ligue des Communistes : la majorité de l'Autorité centrale, le 15 septembre 1850, se range aux vues de Marx et d'Engels; sur leur proposition le Comité de Cologne est chargé désormais de présider aux destinées de la Ligue.

Les adversaires de Marx, conduits par Schapper et Willich – et à ce propos on notera la perspicacité d'Engels qui écrivait dès le 25 juillet 1849 au sujet de celui-ci : « Au combat il fait preuve de bravoure, d'habileté, de sang-froid et il a un coup d'œil rapide et juste, mais en dehors du combat il se montre idéologue ennuyeux et socialiste « vrai » – réussissent au contraire à entraîner la majorité de l'Association londonienne pour la formation des ouvriers allemands, d'où Marx et Engels se retirent le 17 septembre 1850.

Quant à la section colonaise de la Ligue, elle ne tardera pas à être réduite au silence par la police prussienne au printemps 1851.

Ce processus de clarification politique au sein de l'émigration, la séparation entre démocrates petits-bourgeois et communistes révolutionnaires ne va pas sans rancœurs, sans injures et parfois sans coups (lettre de Jenny Marx à Engels, 19 décembre 1850, lettre de Marx du 24 février 1851 : leurs amis Pieper et Schramm ont été roués de coups, jetés à terre, piétinés par leurs adversaires politiques). Si l'on veut comprendre la position des adversaires de Marx et les raisons de la lutte qu'il mène contre eux, il suffit de lire le Manifeste « Aux démocrates de toutes les nations »

(joint à la lettre de Marx à Engels du 2 décembre 1850). Dans un langage ampoulé, à partir de calculs parfaitement faux sur les forces en présence, on y appelle à la « guerre sainte de la liberté » pour fonder une « République universelle démocratique et sociale » au moment même où la réaction triomphe dans une Europe immobile.

En regard de ces divagations éclate mieux la clairvoyance de Marx et d'Engels. Tant qu'il y avait quelque espoir de mettre le peuple en mouvement, tant qu'ils étaient en Allemagne, qu'ils avaient un journal, un moyen d'agir sur l'opinion publique, ils se sont battu avec une énergie surhumaine. Les premières lettres de ce volume illustrent bien la situation terrible de la *Nouvelle Gazette rhénane*. Dès janvier 1849, écrit Marx, « tous les créanciers et correspondants lui tombent dessus » (lettre à Dronke du 3 février 1859); Engels a dû s'enfuir en Suisse pour échapper aux poursuites; des militaires viennent trouver Marx chez lui et tentent de l'intimider (lettre de Marx des 3 et 5 mars); à la mi-avril, Marx entreprend une tournée afin de tenter de recueillir les fonds indispensables à la survie du journal (lettre à Engels du 23 avril 1849).

Mais avec l'interdiction du journal, l'exil, la situation a bien changé. Marx et Engels en ont conscience. Ils analysent les raisons de ce changement, se plongent dans l'étude qui de l'économie, qui de la stratégie militaire. Puisque la révolution n'est pas envisageable à court terme, il faut la préparer à long terme en approfondissant l'étude des conditions qui la rendent possible, l'étude de la société actuelle, des lois de sa transformation.

La masse des émigrés – et sur ce point il n'y a guère de différence, sinon d'envergure, entre Louis Blanc, Mazzini et Schapper ou Ruge – procède tout autrement: elle forme des gouvernements provisoires, des Comités européens, lance des emprunts gagés sur une future République allemande ou italienne, bref se livre à des spéculations d'autant plus vastes que sa base réelle, en Allemagne ou en France, s'amenuise davantage. D'où le mépris croissant de Marx pour l'irréalisme de ces « démocrates » bavards à qui la phrase tient de plus en plus lieu d'action, pour ces politiciens petits-bourgeois (il y a bien peu d'ouvriers en effet parmi ces émigrés et ceux qui ne sont pas d'origine bourgeoise ou petite-bourgeoise sont souvent des bohèmes plus proches du *lumpen-proletariat* que du prolétariat proprement dit) souvent plus préoccupés de leur confort personnel que de la transformation révolutionnaire de la société.

A partir de la scission de l'automne 1850, commence pour Marx et Engels un isolement progressif. La plupart des réfugiés les quittent peu à peu. Symptomatique est cette lettre d'Engels du 10 août 1851 : un journal ayant écrit que Marx et lui-même étaient seuls, il proteste et invoque les noms ... de Wolff et de Freiligrath. Ils seraient donc quatre et non pas deux ! Des compagnons restés dans leur camp au moment de la scission de la Ligne, tels Schramm ou Pieper, ou bien trahissent ou sont peu sûrs. Leurs amis d'Allemagne, sur lesquels ils font d'ailleurs maintes réserves, sont arrêtés au printemps 1851 (lettres du 28 mai 1851 et suivantes) et attendront de longs mois en prison avant d'être jugés et condamnés par la justice prussienne.

Il y a plus grave encore. Parmi leurs correspondants se trouvent des policiers, tel cet Ebner de Francfort, à qui Marx envoie de longues lettres où il raconte, avec beaucoup de causticité d'ailleurs, les démêlés de l'émigration et fustige les faux grands hommes de l'exil. Or cet Ebner — on ne l'a su que récemment en découvrant les lettres que Marx lui adressait dans les archives de la police autrichienne — dès qu'il recevait une lettre de Londres s'empresait de la communiquer à la police du gouvernement de Vienne, alors très active encore en Allemagne même (lettres d'août et du 2 décembre 1851).

D'une façon générale, cette émigration dont Marx relate le mouvement brownien est un microcosme aux dimensions réduites. Dans la lettre à Ebner du 2 décembre, Marx dit qu'elle regroupe cinquante à cent personnes.

Cet isolement se marque aussi dans l'impossibilité où les deux amis sont de trouver un éditeur pour leurs œuvres passées et présentes. Après l'interdiction de la *Nouvelle Gazette rhénane*, ils ont publié sous le même titre, une *Revue «économico-politique»* qui ne dépassera pas le quatrième numéro. Puis ils essaient vainement de fonder un journal ou de trouver une feuille qui accepte d'insérer leurs mises au point ou leurs protestations. Quête longue et opiniâtre, mais vaine. Comme s'avèrent vaines aussi les multiples tentatives de Marx pour faire traduire en allemand son anti-Proudhon (*Misère de la philosophie*), pour faire éditer un recueil de ses articles (c'est son beau-frère, von Westphalen, haut fonctionnaire prussien, qui fait obstacle à cette publication), ses travaux économiques, etc. Marx essaie même, par le truchement de son ami Weydemeyer qui vient d'émigrer aux Etats-Unis, de faire éditer là-bas, sous forme de petits fasci-

cules, un choix d'articles de la *Nouvelle Gazette rhénane* (lettre du 31 octobre 1851). Peine perdue.

En lisant les jugements méprisants que Marx porte sur la quasi-totalité de ses compagnons d'émigration – dans cette correspondance, et surtout en 1851 – les termes que l'on trouve le plus souvent, répétés jusqu'à satiété sont ceux d'*ânes*, de *chiens* et de *gredins* – on est parfois tenté de se demander si cet isolement ne tient pas aussi au caractère de Marx. S'il n'est pas un peu prompt à accuser, à condamner, à rompre, à invectiver.

Il dit lui-même, dans une lettre où il est question de son attitude envers les siens, mais cela vaut aussi de ses rapports avec les émigrés, qu'il est «très peu endurant» (c'est-à-dire très peu patient) «et même un peu dur» (lettre du 31 juillet 1851). Cette dureté n'a pas été atténuée, on le conçoit, par les misères de l'exil.

Sur ce point, il y a quelques différences entre son comportement et celui d'Engels. Non que leur appréciation diffère quant aux positions politiques des émigrés qu'ils raillent tous les deux avec la même amère ironie. Mais par exemple Engels, de Manchester, critique les termes de la lettre de rupture que leur ami commun Wolff (Lupus) a adressée à un autre émigré: Stickler, et qui a été inspirée, ou en tout cas approuvée, par Marx (lettre du 13 juillet de Marx, réponse d'Engels du 17 juillet 1851). De même alors que Marx, dont Willich est devenu la bête noire, tient ce dernier pour responsable des arrestations de Cologne, Engels écrit qu'il n'en croit rien (lettres du 7 août à Weydemeyer, du 27 octobre 1851 à Marx).

Peut-être faut-il noter aussi que la médiocrité de ces émigrés allemands était réelle? Dans leurs rangs, pas un Mazzini, ni un Kossuth, pas même un Louis Blanc. Qui connaît encore les noms de Kinkel, de Willich, de tous ces faux grands hommes? Qui se souviendrait même, sans les attaques de Marx, et leur collaboration de naguère, d'Arnold Ruge? Comment ne pas comprendre les critiques de Marx quand il lit – à la fin de 1851! – l'appel de Kinkel, aussi grandiloquent que dérisoire, dans lequel celui-ci annonce pour le printemps prochain la révolution universelle: «le combat le plus désespéré que des hommes aient jamais mené contre leurs oppresseurs» (lettre à Ebner du 2 décembre 1851).

Or ces gens-là, qui font chaque jour la preuve de leur cécité politique ou de leur petitesse, déversent, par tous les moyens, jour après jour, avec une obstination rageuse, des tombereaux de calomnies sur Marx et Engels. On les accuse d'avoir «manipulé» les ouvriers allemands, d'aspirer à la dictature (des accusa-

tions analogues seront portées quinze ans plus tard contre Marx et la Première Internationale par les amis de Bakounine) ou, plus simplement, ceux qui mendient et trafiquent de l'argent collecté pour les réfugiés, accusent Marx et ses amis de prévarication. Et il ne s'agit pas là de griefs isolés, mais d'une campagne systématique menée dans tous les journaux dont les émigrés disposent, en Allemagne et en Amérique, d'une campagne qui n'hésite pas à mettre en cause la vie privée de Marx, d'une campagne poursuivie pendant des semaines et des mois, sans que les accusés aient, sauf exception, la possibilité de répondre, de rectifier ne serait-ce que les faits eux-mêmes. On conçoit que ces vilénies réitérées aient exaspéré Marx. Pour comprendre la violence de sa réaction, il suffirait de lire la plupart des attaques dont il est victime et de noter leur bassesse.

Au demeurant, le lecteur risque d'avoir de ces dissensions au sein de l'émigration allemande, à travers cette correspondance, une vue légèrement faussée pour une autre raison. L'abondance des lettres où il est pour l'essentiel question de ces démêlés, fastidieux à la longue, s'explique parce que depuis novembre 1850, Engels réside à Manchester. A partir de cette date, les deux amis s'écrivent plusieurs fois par semaine. Et ils parlent le plus souvent du sujet du jour: les querelles d'émigrés. De ce fait, l'année 1851 occupe dans ce volume une bien plus grande place que 1849 et 1850 ensemble. Au fond ces lettres sont des conversations au jour le jour. Pour 1849 et 1850, nous n'avons pas ces conversations puisque les deux amis sont la plupart du temps réunis. Pour 1851, ces conversations sont épistolaires. Autrement dit, on ne saurait mesurer l'importance réelle d'un événement, d'un différend, — en soi ni même celle qu'il a pour Marx ou Engels — à la place, au volume qu'il occupe dans cette correspondance et qui tient parfois à des circonstances fortuites.

*

Il reste, bien sûr, que Marx et Engels ont une façon radicalement différente de celle des émigrés d'aborder à partir de 1850 l'étude de la situation politique. Alors que les Kinkel et les Ruge continuent à faire de grandes phrases sur la révolution, Marx et Engels se plongent, se replongent aussitôt dans l'étude. Engels écrit à Dronke, le 9 juillet 1851 :

«Les innombrables vilenies personnelles de cette bande¹ ne sauraient nous atteindre [...] nous avons dominé ce ramassis chaque fois qu'il y a eu un mouvement sérieux, *mais depuis 1848, la pratique nous a énormément appris et nous avons dûment utilisé le calme qui règne depuis 1850 pour recommencer à bûcher*².

Si un mouvement éclate à nouveau, nous aurons cette fois encore l'avantage [...] et dans des domaines auxquels ils ne songent pas du tout [...] Nous avons l'énorme avantage [sur eux] qu'ils sont tous à l'affût de bons postes et nous, pas.»

Ce domaine, auquel les autres émigrés ne songent même pas, c'est l'étude des phénomènes économiques dans laquelle Marx se lance à corps perdu dès qu'il est installé à Londres.

«Marx», écrit Pieper à Engels le 27 janvier 1851, «vit dans une retraite complète; ses seuls amis sont Stuart Mill et Loyd et quand on vient chez lui on n'est pas accueilli par des civilités mais par des catégories économiques.»

Ce goût de l'étude – il passe ses journées au British Museum (lettre du 21 mai 1851 et *passim*) – est si fort qu'il lui fait accepter sa situation, et même trouver des charmes à sa solitude politique: «Cet isolement authentique, public dans lequel nous vivons, toi et moi, me plaît beaucoup» (lettre du 11 février 1851 à Engels). Même alors qu'il semble être entièrement absorbé par les querelles des émigrés, en fait, son attention essentielle va à ces *questiunculae theoreticae* qu'il soumet longuement à Engels et qui portent sur la rente foncière – critique de la théorie de Ricardo (7 janvier 1851), sur la circulation monétaire (lettre du 3 février 1851) ou la part de bénéfices consommée par les capitalistes (lettre du 31 mars 1851), sur des problèmes de technologie aussi – utilisation de l'électricité pour accroître la fertilité du sol – (5 mai 1851). Ces travaux économiques ont, on le sait, occupé Marx sa vie entière. Comme bien souvent, il en sous-estime l'ampleur et la durée. Il en aura terminé dans six à huit semaines, confie-t-il à Joseph Weydemeyer le 27 juin 1851. Et il ajoute que le moment vient où il faut «se faire violence et en finir». Le 2 avril, il avait dit à Engels «ça commence à m'ennuyer», envisageait de se lancer

1. Il s'agit des émigrés. G. B.

2. C'est moi qui souligne. G. B.

dans une nouvelle science, après en avoir terminé «avec cette merde d'économie». Et pour en finir, il lui fallait, estimait-il, cinq semaines encore. On remarquera aussi que ce travail s'accompagne d'un adieu à peu près définitif au vocabulaire hégélien. Etudiant la circulation monétaire, Marx note: «L'étude que j'en fais pourrait être définie par des hégéliens comme une étude de «l'hétérogénéité», de «l'autre», bref du «sacré» (3 février 1851).

Le 8 août 1851 commence entre les deux amis une discussion approfondie du dernier livre de Proudhon qui s'étend sur de nombreuses lettres.

Marx est un observateur perspicace des changements économiques qui s'opèrent dans le monde: il est par exemple très sensible aux progrès industriels de l'Amérique (lettre du 13 octobre 1851); Engels de son côté lui fournit des renseignements précis sur l'industrialisation de l'Australie ou de la Russie, sur les prodromes de la crise commerciale (automne 1851). Marx ne se borne pas à étudier la *théorie* économique ou *l'histoire* de cette théorie. Il acquiert en matière de technologie, d'agronomie, de pratique bancaire, etc. des rudiments suffisants pour comprendre le développement pratique de l'industrie.

Notons aussi qu'il ne s'agit jamais chez Marx d'études théoriques «pures», c'est-à-dire coupées de toute considération pratique. Dans sa lettre du 11 août 1851, Engels rappelle une de leurs conversations: ils avaient envisagé, dans le cas d'une révolution victorieuse, la création d'une banque nationale; ailleurs, il explique comment et pourquoi, pour l'administration, il ferait appel aux employés de commerce, plutôt qu'aux juristes formés à l'université, aussi férus de théorie qu'inefficaces (lettre du 20 juillet 1851). A propos du livre de Proudhon, les critiques d'Engels portent d'abord sur le côté utopique, irréalisable des mesures que l'auteur de *l'Idée générale de la révolution au XIX^e siècle*, envisage.

D'une façon générale, Marx et Engels sont conscients que leur supériorité sur les autres émigrés réside dans le fait qu'ils *étudient*, alors que les «démocrates» bavardent. «Julius était le seul émigré qui se livrât à des études» (Marx à Engels, 31 juillet 1851).

*

Cette «étude», c'est aussi l'observation patiente et précise de ce qui se passe dans le monde. Et c'est à partir de ce don d'observation que s'explique la perspicacité de Marx et d'Engels.

Marx a la faculté de se former une opinion claire, de juger au fond les événements alors qu'ils se produisent, alors que tout n'est que confusion pour l'observateur ordinaire. Dans la *Nouvelle Gazette rhénane* il a analysé la portée des journées de juin au lendemain même des combats de Paris¹. De même lors de la Commune. *La Guerre civile en France* est écrite alors que les Communards se battent encore à Paris.

Lorsqu'en juin 1849 il arrive à Paris, il s'intéresse moins à ce qui se passe dans la capitale française qu'aux changements économiques et politiques profonds qu'il constate à Londres, où la bourgeoisie, pense-t-il non sans raison, va jouer un rôle tout nouveau (lettre à Freiligrath du 31 juillet 1849): «Le gros point, en ce moment, c'est l'Angleterre.» Et ceci implique déjà, même s'il ne le dit pas, qu'en France et en Allemagne la période révolutionnaire est, pour l'instant, close. Dans sa lettre du 19 octobre 1851, il envisage qu'à Paris «une coterie tente un coup d'Etat», six semaines avant que Napoléon Bonaparte ne s'empare effectivement du pouvoir. Le 28 mai, il notait déjà: «C'est Napoléon qui a les meilleures chances.»

Certes, il ne s'agit pas de faire de Marx et d'Engels les prophètes qu'ils ne sont pas. Ils se sont souvent trompés dans leurs prévisions. Force est pourtant de constater leur rapidité de réaction, la facilité qu'ils ont de se tourner vers l'avenir, d'en noter les symptômes; la rigueur de leur analyse qu'aucun sentiment de vanité ne vient entraver. Au lendemain du 2 décembre, ils pensent d'abord que Louis-Napoléon ne tiendra pas. Le 11, ils commencent à réviser leur jugement. La Bourse en Angleterre n'a presque pas réagi. Les titres français n'ont guère perdu que 2%. Napoléon «pourrait se maintenir au pouvoir» suggère Engels. Le 16, ils constatent que les titres français sont traités au-dessus du pair: les chances de Napoléon augmentent.

L'intérêt passionné et parfois impatient qu'ils portent au mouvement révolutionnaire ne leur brouille pas la vue. On lira l'analyse que fait Engels de la relative passivité du peuple français lors du coup d'Etat et les raisons qu'il en donne et qui dépassent singulièrement l'événement. Il prévoit qu'il n'y aura pas en France pour longtemps de mouvement important. Toute défaite du mouvement ouvrier a des conséquences à long terme. Cela se vérifiera de nouveau au lendemain de la Commune.

1. Article du 29 juin dans *La Nouvelle Gazette rhénane*, Editions sociales, 1970, t. I, pp. 180 et suivantes.

D'une façon générale, on trouvera encore, dans cette correspondance, outre la discussion sur Proudhon, bien des notations sur la situation politique française qui intéresseront directement le lecteur (et l'historien): rôle de Louis Blanc et de Ledru-Rollin, agissements de Cavaignac et de Louis-Napoléon. Signalons en particulier l'intérêt d'un certain nombre de portraits: Wellington (Engels, 11 avril 1851), Harney, Louis Blanc (Marx, 23 février 1851).

Le jugement d'Engels sur la Pologne (23 mai 1851) a de quoi surprendre si l'on songe que Marx et lui-même sont d'ardents défenseurs de l'indépendance de ce pays et de farouches adversaires de la Russie autocrate. On remarquera qu'Engels se place ici dans la perspective d'un changement révolutionnaire en Allemagne et en Russie, tandis qu'en Pologne la noblesse maintiendrait la paysannerie sous le joug.

Peut-être enfin faut-il au passage noter des formules concernant la dictature du prolétariat. Marx parle, le 20 juillet 1851, de la «nécessité d'une domination terroriste momentanée du prolétariat» formule qui recoupe celle de sa «Déclaration» de juin 1850 au rédacteur en chef de la *Neue Deutsche Zeitung*: «la dictature de classe du prolétariat» est «une étape», exactement «un point de passage nécessaire en vue de l'abolition des différences de classe».

Ce problème est lié à celui de l'alliance avec les classes moyennes dont Engels traite longuement dans sa lettre à Marx du 20 juillet 1851. Le document de la Ligue des Communistes saisi et publié par la police ne va-t-il pas effrayer les «démocrates»? Sans doute un peu trop optimiste, Engels pense que la grande bourgeoisie et une partie de la bourgeoisie moyenne accepteront «de passer par la mer rouge», c'est-à-dire de subir momentanément la dictature du prolétariat. Il se fonde sur l'expérience — brève — des débuts de la révolution de 1848 en Allemagne où, pour peu de temps, il y a eu accord entre la Ligue des Communistes et la bourgeoisie rhénane contre la féodalité prussienne.

A remarquer au passage avec quelle précision Engels s'efforce de distinguer les diverses couches sociales et leurs intérêts. Mais en l'occurrence c'est à Miquel et non à Engels que l'histoire a donné raison. Cette bourgeoisie allemande fera cause commune avec Bismarck précisément pour ne pas «passer par la mer rouge».

Dans ce deuxième volume, on voit plus nettement encore que dans le premier s'affermir, se développer l'amitié de Marx et d'Engels. Celui-ci n'est pas seulement le «financier» dont les subsides, semaine après semaine, permettent à Marx littéralement de survivre. Il n'est pas seulement le «négociant» qui est au fait des pratiques commerciales, le spécialiste des questions militaires qui décortique telle proclamation des émigrés, ou tel ouvrage de Proudhon. Marx le consulte sur tout, l'associe à toutes ses démarches, le pousse à écrire un pamphlet contre Schapper, ou sa brochure sur la *Campagne pour la Constitution du Reich*. (On mesure leur amitié déjà à leurs angoisses mutuelles, au début de l'été 1849, quand ils sont séparés et que Marx craint pour la vie d'Engels et Engels pour la liberté de Marx.)

Engels a accepté d'aller à Manchester, d'y mener l'ennuyeuse vie d'un fabricant de filés de coton pour pouvoir aider la famille Marx matériellement. Il fait plus, il écrit, à la place de Marx, des articles pour le *New York Daily Tribune* de Dana, articles que Marx signe et dont il encaisse les honoraires, etc. Lorsque Marx perd son fils, c'est Engels qu'il informe dans l'heure qui suit en le priant d'écrire à la mère prostrée pour l'aider à surmonter sa douleur: «Comme tu n'es pas là, en ce moment précis nous sommes très seuls.» Dans *tous* les domaines, Engels se montre l'ami, un ami irremplaçable: on ne saurait sous-estimer ni son rôle, ni son affectueux dévouement.

Cette amitié exemplaire est une amitié entre esprits égaux. Engels n'hésite pas à donner des conseils pressants, par exemple quand il insiste pour que Marx accepte de modifier le plan de son ouvrage économique, afin qu'il ait plus de chances d'être publié: «Sois donc un peu commerçant cette fois» (lettre du 27 novembre 1851).

*

Les lettres contenues dans ce deuxième tome sont traduites pour l'essentiel à partir du texte des *Marx-Engels Werke*, éditées par l'Institut du Marxisme-Léninisme de Berlin (tome 27, Berlin, Dietz Verlag, 1963). Nous avons toutefois, contrairement aux éditeurs allemands, adopté un ordre chronologique strict. En outre nous avons joint aux lettres privées du tome 27 un certain nombre de lettres à des journaux (que ceux-ci les aient publiées ou non) qui nous ont paru particulièrement intéressantes et qui, dans l'édition allemande, sont classées dans les Œuvres proprement dites (tomes 6, 7 et 8) et non dans la correspondance.

Nous avons adopté les mêmes conventions typographiques que pour le premier volume. Les mots, expressions, citations en français dans l'original sont imprimés ici en italique et suivis d'un astérisque, les termes anglais sont traduits entre crochets. Les lettres écrites en français sont annoncées par un astérisque. Nous en avons vérifié le texte sur des photocopies des originaux.

Enfin chaque fois qu'un personnage nouveau apparaît, nous lui consacrons une brève note en bas de page; on retrouvera bien entendu son nom dans l'index.

GILBERT BADIA.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME III

JANVIER 1852

JUIN 1853

AVANT-PROPOS

Le caractère de cette correspondance de Marx et d'Engels apparaît mieux avec ce troisième tome qui couvre la période allant de janvier 1852 à fin juin 1853. Ces lettres nous permettent de suivre pas à pas ce qu'on pourrait appeler l'itinéraire intellectuel, le cheminement politique des deux hommes — plus qu'elles ne nous apportent de détails sur leur vie quotidienne, sur les mille incidents de leur existence de chaque jour ou même sur leurs sentiments intimes.

Il faut un événement familial grave — la mort de Franziska par exemple — pour que s'entrouvre la porte de la vie familiale de Marx. Le plus souvent c'est à Jenny, sa femme, que l'indignation ou la misère arrachent une plainte bouleversante, dans laquelle d'ailleurs la dignité le dispute à l'émotion.

«Qui s'est inquiété lorsque Ruge répandait contre mon mari les bruits les plus ignobles, les plus infamants, les plus propres à causer la ruine de quelqu'un, et cela à une époque où, pour ne pas porter préjudice au parti et à ses amis d'Allemagne, mon mari était condamné à se taire? Qui s'est soucié que j'en fusse blessée presque mortellement, qui s'est soucié de la lente agonie de mon fils que je nourrissais non de mon lait, mais de détresse, de souffrances et d'angoisses, qui s'est soucié de mon calvaire? Mais je ne suis pas née princesse — et à quoi bon tout ce déballage?» (Lettre à Cluss du 15 octobre 1852.)

Sur les relations d'Engels avec sa compagne, Mary Burns, sur sa vie à Manchester, ses lettres nous en disent moins encore. A peine si, au détour d'une phrase, nous apprenons qu'il est bien resté le joyeux drille que ses premières lettres nous ont révélé. On notera au passage que, pour ce qui est des rapports mari-épouse-maitresse, Engels exprime des conceptions fort peu révolutionnaires (lettre du 7 septembre 1852 à Marx).

Par contre cette correspondance atteste entre les deux amis un

échange permanent d'informations et d'idées. Chacun des deux correspondants tient l'autre au courant, au jour le jour, de ce qu'il lit (articles ou livres), de ses réflexions sur l'évolution politique du monde.

Dans ce tome se vérifie ce que nous notions déjà dans la présentation du premier volume¹. Les lettres contiennent souvent les premiers éléments d'un ouvrage. Par exemple, bien des remarques d'Engels sur le coup d'Etat de Louis-Napoléon (lettres à Marx du 3 décembre 1851, des 20 et 22 janvier 1852, du 18 mars 1852) seront reprises par Marx, presque textuellement, dans son *18 Brumaire* (titre qui d'ailleurs lui a été suggéré par son ami). C'est encore Engels qui attire l'attention de Marx sur les rapports de l'inspecteur de fabriques Horner qui seront si largement utilisés dans *Le Capital* (lettre du 23 septembre 1852).

Pour qui voudrait étudier de près la méthode de travail et la «fécondation intellectuelle réciproque» des deux hommes, la lecture de ces lettres est indispensable.

*

Pendant les années 1852-1853 se confirme l'isolement de Marx et d'Engels. Le cercle de leurs amis ou de leurs familiers est toujours aussi restreint: Wolff, Eccarius, Dronke, Freiligrath en Angleterre, Cluss et Weydemeyer en Amérique.

Coupés du reste des émigrés, ils ne vont pas tarder à être privés de contacts avec l'Allemagne. Du coup, la possibilité de diffuser ce qu'eux-mêmes ou leurs amis politiques écrivent s'amenuise encore: Engels écrit à Weydemeyer le 23 janvier 1852: «50 numéros de *Die Revolution* [la revue éphémère que publie Weydemeyer en Amérique], c'est trop et cela va coûter un argent fou . . . nous nous en tirons avec dix ou douze exemplaires.»

Et surtout ni Marx, ni Engels ne trouvent d'éditeur. Marx, découragé, note en septembre: «J'ai tout essayé», tandis que sa femme écrivait, dès le 13 février 1852 à Weydemeyer: «En Europe, tout est fichu pour nous.» Ils en sont réduits à écrire pour le *New York Daily Tribune* . . . dont ils ne sont jamais tout à fait sûrs qu'il imprimera leur prose.

1. *Correspondance*, Paris, Editions sociales, 1971, t. I, p. VIII.

L'hebdomadaire de Weydemeyer, pour lequel Marx avait écrit *Le 18 Brumaire* avait dû, faute d'argent, cesser sa parution dès le second numéro et *Die Revolution*, la revue où paraît enfin ce texte célèbre, aura une existence tout aussi brève. Sur les 1000 exemplaires qui en furent au total imprimés, le tiers environ est expédié à Londres. La diffusion est assurée par quelques fidèles. A la fin 1852, Marx réussit à en faire parvenir une centaine d'exemplaires à Lassalle qui les diffusa en Rhénanie. Marx s'était efforcé vainement de trouver un éditeur en Allemagne. Tous se refusèrent, prétextant que «le nom de Marx suffirait à lui seul à leur attirer une foule de désagréments».

Quant aux *Grands hommes de l'exil*, la brochure où Marx et Engels règlent leur compte à un certain nombre d'émigrés plus grands histrions que grands politiques, elle connaît une succession d'avatars avant de tomber . . . entre les mains de la police prussienne.

Pour Marx surtout, les misères de l'exil ne diminuent pas, bien au contraire. Nous ne redirons pas — il faudrait le répéter de volume en volume — que sa famille ne survit que grâce à la générosité d'Engels. Mais ce régime d'inconfort et de privations continues, de soucis quotidiens commence à avoir des répercussions sur la santé de Marx lui-même et surtout sur celle de ses enfants. Sa petite fille, Franziska, meurt le 1^{er} avril 1852, âgée d'un an à peine (c'est le second de ses enfants qui est victime de la détresse matérielle dans laquelle toute la famille est constamment plongée) et Marx doit emprunter à des voisins, des Français, l'argent des obsèques.

En janvier 1852, Marx garde le lit deux semaines et, le 27 février, il écrit à Engels: «Depuis une semaine, faute de redingote (elles sont toutes au mont-de-piété) je ne sors plus et je ne peux manger de viande parce que le boucher ne nous fait plus crédit.» Et le 5 août: «Depuis des semaines, je dois courir 6 heures par jour pour réunir 6 malheureux pence pour la bouffe.» Le 8 septembre enfin (tout le monde est malade chez lui): «Je n'ai pas pu faire venir le médecin, car je n'ai pas d'argent pour les remèdes. Depuis huit jours, je nourris ma famille de pain et de pommes de terre.»

En outre Marx et Engels sont contraints d'être d'une vigilance extrême: «La police vole, falsifie, fracture des pupitres, fait de fausses dépositions, fabrique de faux témoignages» (lettre d'Engels à Marx du 27 octobre 1852). C'est que Londres fourmille de mouchards travaillant pour le roi de Prusse.

Les deux amis doivent avoir recours à mille ruses pour éviter que leur courrier ne tombe en de mauvaises mains:

«Notamment en ce qui concerne les paquets qui partent par la poste, fais écrire les adresses par des mains différentes; quant à ceux que tu confies à des expéditeurs, il faut éviter que ce soit toujours le même qui vienne les chercher au même endroit pour les transporter à l'agence», conseille Engels à Marx (lettre du 27 octobre 1852).

*

Plusieurs membres éminents de la section colonaise de la Ligue des Communistes, à laquelle avait été confié le soin de diriger toute l'organisation après la scission intervenue à Londres au sein des émigrés, tombent en mai 1851 entre les mains de la police prussienne qui s'efforce à la fois de démanteler la Ligue et d'atteindre ses dirigeants réfugiés à l'étranger. Jenny n'a pas tort d'écrire: «L'affaire est devenue un combat entre la police et mon mari qu'on rend responsable de tout, d'inspirer la révolution et même de tirer les ficelles du procès.» (Lettre à Cluss du 28 octobre 1852.)

De Londres, Marx s'efforce par tous les moyens de venir en aide aux prévenus que l'on garde de longs mois en prison, au secret, et qui vont être jugés par un jury trié sur le volet et d'emblée favorable à la thèse de l'accusation. Il rassemble des documents, se livre à une véritable contre-enquête, réduit à néant les assertions des témoins à charge, tenant tête à toute la police et la justice prussiennes:

«La lutte contre ce pouvoir officiel disposant d'argent et de tous les moyens de combat est évidemment fort intéressante et serait, si elle devait se terminer à notre avantage, d'autant plus à notre honneur que tout, argent et puissance, est réuni du même côté, tandis que nous, souvent, nous nous sommes demandé où nous allions nous procurer le papier pour rédiger nos lettres.» (Jenny Marx à Cluss, le 28 octobre 1852.)

Dans le climat de réaction que connaît alors la Prusse, la condamnation des amis de Marx était certaine. Ce qui le frappe au premier chef, c'est la lâcheté dont la bourgeoisie libérale fait montre en cette occasion:

«Le honteux jugement [...] aurait été impossible si la presse s'était occupée un tant soit peu de l'affaire. Mais les journaux libéraux se sont tus par lâcheté et les feuilles «démocratiques» [...], par haine des commun-

istes», écrit-il à Weydemeyer le 13 février 1852 et il conclut : «C'est ainsi que ces chiens remercient la *Neue Rheinische Zeitung* qui a toujours protégé la racaille démocratique quand elle était aux prises avec le gouvernement [. . .] Les canailles ! Il faut les attaquer à mort. »

La condamnation des communistes de Cologne signifie non seulement la fin de la Ligue, officiellement dissoute en novembre 1852, mais clôt aussi, pour Marx et Engels, toute une période. Rédigeant *Révolution et contre-révolution en Allemagne*, Engels est amené à faire le bilan de la Révolution de 1848, que Marx a déjà commencé par un autre biais dans *Les Luittes de classes en France*. Dans *L'Etat et la révolution*, Lénine souligne qu'en 1852, Marx a résolu «la question de savoir en quoi doit consister . . . [la] substitution de l'Etat prolétarien à l'Etat bourgeois» et qu'il a pu le faire (dans *Le 18 Brumaire*), en dressant «un bilan de l'expérience vécue» au cours des années 1848-1851¹. Par ailleurs, Marx dans une lettre célèbre et souvent citée, fait le point des résultats auxquels il est parvenu à ce stade de ses travaux :

«Ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent. Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l'évolution historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l'anatomie économique. Mon originalité a consisté : 1° à démontrer que *l'existence des classes* n'est liée qu'à des *phases historiques déterminées du développement de la production*, 2° que la lutte des classes mène nécessairement à la *dictature du prolétariat*, 3° que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers *l'abolition de toutes les classes* et vers une *société sans classes*. » (Lettre à Weydemeyer, 5 mars 1852.)

*

Engels, tout comme Marx, va se tourner vers des activités nouvelles. Le premier se plonge dans des études militaires, le second continue ses travaux d'économie. Mais surtout, parce qu'ils doivent

1. LÉNINE : «L'Etat et la révolution», *Œuvres*, Paris, Editions sociales, 1970, t. 25, p. 440.

de semaine en semaine commenter l'actualité pour un journal américain, tous deux s'intéressent de près, comme au temps de *la Neue Rheinische Zeitung*, à la marche des événements. Ce travail de journaliste «à la pige» est certes «alimentaire». C'est pendant longtemps la seule source de revenus un peu régulière pour Marx et sa famille. Mais cela ne signifie nullement que Marx ou Engels écrivent pour noircir du papier ou tirent à la ligne. Marx est préoccupé de voir que le journal américain le pille sans le citer, utilise ses articles en guise d'éditoriaux, mais souvent ne met pas en vedette ce qui, pour Marx, est l'essentiel, montant au contraire en épingle des notations jugées moins importantes par leur auteur. Quoi qu'il en soit, le *New York Daily Tribune* ne peut pas ne pas souligner la valeur de ce qu'écrit le journaliste Marx.

«A cette occasion, y lit-on en avril 1853, on peut rendre hommage à la remarquable habileté de notre correspondant grâce auquel nous avons pu obtenir cette nouvelle intéressante [Marx avait révélé la présence de Mazzini à Londres]. M. Marx a des opinions personnelles bien arrêtées, nous sommes loin de les partager toutes, mais ceux qui ne lisent pas ses lettres se privent d'une des sources de renseignements les plus instructives sur les grandes questions de la politique européenne actuelle.» (Extrait de presse cité par Marx dans sa lettre à Engels du 26 avril 1853.)

La différence avec 1848-1849 c'est que, vivant à Londres et écrivant pour des lecteurs américains, Marx et Engels sont amenés à regarder de plus près ce qui se passe dans *le monde entier* et non plus seulement en Allemagne ou en Europe comme quatre ans auparavant.

«Aux Indes, écrit Engels à Marx, dans les dernières provinces conquises par les Anglais, dans le Sind et le Pendjab, où jusqu'à présent s'était encore maintenu presque exclusivement l'artisanat indigène, celui-ci est aujourd'hui finalement écrasé par la concurrence anglaise, soit que les fabricants d'ici ne se soient mis que récemment à produire les objets adaptés à ces marchés, ou bien parce que les *natives* aient finalement sacrifié leur goût pour les tissus de chez eux au bon marché des marchandises anglaises exportées.» (20 avril 1852.)

Marx lui aussi s'intéresse à l'Orient. La lecture de la relation du voyage de François Bernier dans les Etats du Grand Mogol le con-

duit à s'interroger sur les raisons de la stagnation économique de ces régions :

« Bernier décèle très justement, écrit-il, la forme fondamentale de tous les phénomènes de l'Orient [...] dans le fait qu'il n'existait *pas de propriété foncière privée*. Et c'est là la véritable *clef*, même du ciel oriental. » (Lettre à Engels du 2 juin 1853¹.)

Peut-il s'agir là d'une forme primitive de communisme, comme certains auteurs le prétendent, de la structure agraire de l'ancienne Russie ? Engels avait écarté par avance cet argument dans sa lettre à Marx du 18 mars 1852 :

« Et on va de nouveau nous ressasser le vieux *dodge* panslaviste qui consiste à transformer en communisme la propriété communale des anciens Slaves et à faire passer les paysans russes pour des communistes nés. »

Reprenant les idées émises par Marx et les développant, Engels en arrive à la conclusion que l'origine de ce type de propriété est à rechercher dans les conditions matérielles de vie des populations considérées, les conditions géographiques notamment (lettre du 6 juin 1853).

Les conditions géologiques et climatiques nécessitaient une irrigation constante des terres qui ne pouvait être l'œuvre que d'une collectivité : commune ou Etat central.

« L'absence de la propriété foncière est en effet la clef de tout l'Orient. C'est là-dessus que repose l'histoire politique et religieuse. Mais d'où vient que les Orientaux n'arrivent pas à la propriété foncière, même pas sous forme féodale ? Je crois que cela tient particulièrement au climat, allié aux conditions du sol, surtout aux grandes étendues désertiques qui vont du Sahara, à travers l'Arabie, la Perse, l'Inde et la Tatarie, jusqu'aux hauts plateaux asiatiques. L'irrigation artificielle est ici la condition première de l'agriculture ; or celle-ci est l'affaire ou bien des communes, des provinces ou bien du gouvernement central. »

De là vient aussi, dit Engels, que les gouvernements asiatiques n'aient jamais eu que trois départements ministériels : « Les finances

1. Marx reprendra en passant cette idée dans les *Theorien über den Mehrwert* [Théories sur la plus-value] (cf. *MEW*, t. 26,3, p. 428).

(pillage du pays), la guerre (pillage du pays et de l'étranger) et les *travaux publics* pour veiller à la reproduction.»

Tout aussi intéressant est le genre de réponse qu'Engels fournit à la question de savoir pourquoi les pays orientaux n'ont pas progressé aussi rapidement que les pays occidentaux, quand ils n'ont pas purement et simplement périclité (même lettre).

L'approfondissement de l'histoire orientale est aussi pour eux l'occasion de réfléchir aux rapports entre type d'appropriation du sol, groupes sociaux antagonistes d'une part, naissance et fonction des religions d'autre part. «Pourquoi l'histoire de l'Orient se présente-t-elle comme une histoire des religions?», interroge Marx. Quelle fonction a bien pu jouer la religion musulmane? Engels, qui se met à étudier la vie de Mahomet, pense que cette religion représente «une réaction bédouine contre les fellahs des villes, sédentaires mais en déclin, en pleine décadence religieuse aussi» (lettre du 6 juin 1853). Ces exemples montrent combien est vaste la «curiosité scientifique» de Marx et d'Engels, mais aussi combien ils sont hostiles à l'application de schémas explicatifs préconçus à des phénomènes sociaux nouveaux.

C'est d'ailleurs cette attitude qui leur permet de *voir* précisément ce qu'il y a de nouveau dans le monde: par exemple la découverte de l'or en Californie et en Australie — celle-ci offrant en outre un marché neuf aux exportations anglaises — a des répercussions certaines sur l'économie mondiale: «La Californie et l'Australie, écrit Engels à Marx le 24 août 1852, sont deux cas qui n'étaient pas prévus dans *Le Manifeste*. Il faudra les y incorporer.»

Cette curiosité et, somme toute, cette foi en l'avenir des hommes font rêver Marx à un moment où l'on concevrait que la misère matérielle l'écrase et le submerge. A l'occasion de la naissance du fils de Weydemeyer, Marx lui écrit le 25 mars 1852:

«Bonne chance pour le nouveau citoyen du monde! On ne peut venir au monde à une époque plus formidable que de nos jours. Lorsqu'on ira en 7 jours de Londres à Calcutta, nous aurons depuis longtemps la tête tranchée ou le chef branlant. Et l'Australie, la Californie, et l'océan Pacifique! Les nouveaux citoyens du monde ne comprendront plus à quel point notre monde était exigü!»

Cette perpétuelle transformation du monde conduit Marx à considérer les résultats de leur recherche comme provisoires. Ils n'en ont jamais fini de chercher — et c'est un trait que nous retrouverons souvent par la suite:

«Quand les points de vue sur les classes sociales que nous répandons actuellement auront été vulgarisés et seront devenus des éléments du «sens commun», ce butor [Heinzen] les proclamera à grand bruit comme étant le dernier produit de «sa propre sagacité» et aboiera contre nos développements qui auront alors dépassé ce stade.» (Lettre de Marx à Weydemeyer le 5 mars 1852.)

La recherche économique devient pour Marx le centre de ses préoccupations à long terme. Les deux amis scrutent avec une attention passionnée la marche des affaires, attendant avec une impatience presque fébrile cette crise économique qu'ils savent inévitable et qui est désormais, à leurs yeux, une des conditions importantes de nouveaux développements révolutionnaires en Europe.

On pourrait certes sourire de leurs prophéties que dément la réalité, mais il est plus important sans doute de remarquer que leur impatience n'est pas source d'aveuglement ou d'illusions (comme c'est le cas, sur le plan politique, pour la plupart des émigrés européens réunis à Londres¹). Engels note parmi les raisons qui retardent la crise, «l'élasticité du marché indien», notion que les économistes développeront par la suite.

«Selon toute probabilité, écrit Engels à Marx le 20 avril 1852, la crise doit se produire cette année et elle se produira vraisemblablement [en fait, elle n'éclatera qu'en 1857]. Mais si l'on considère l'élasticité actuelle tout à fait inattendue du marché indien et la confusion provoquée par la Californie et l'Australie ainsi que le bas prix de la plupart des produits non manufacturés, qui maintiennent à bon marché les produits industriels, et enfin l'absence de toute spéculation d'envergure, on est presque tenté de prédire que l'actuelle période de prospérité durera encore fort longtemps.»

Ces études économiques ne sont jamais séparées, chez eux, de l'évaluation des perspectives politiques. C'est là, entre autres, leur supériorité sur tant d'hommes politiques démocrates — y compris Mazzini — qui, pour vouloir ignorer «la littérature [économique]

1. Engels souligne dans sa lettre à Marx du 7 mai 1852: «Ces messieurs [les émigrés démocrates] s'illusionnent sur leurs propres forces. Projeter actuellement un putsch, c'est une sottise et une infamie.» A quoi fait écho ce jugement de Marx: «L'Europe s'occupe actuellement d'autre chose que de ces misères [c'est-à-dire des projets des émigrés]» (lettre à Weydemeyer du 20 février 1852).

bourgeoise » raisonnent exclusivement en termes « politiques » (c'est-à-dire ne tiennent pas compte de toutes les données du problème), ce qui les conduit souvent à adopter une attitude volontariste, à mettre leur espoir dans des « coups de main » qui, étant donné le contexte économique-politique, sont voués à l'échec.

Mettant en relief l'importance de la théorie, Marx et Engels s'opposent à ce volontarisme, soulignent que pour toute action politique sérieuse, doit exister une base de classe, ce qui ne les conduit nullement à idéaliser la classe ouvrière :

« Jones est bien et nous pouvons dire que, sans notre doctrine, il n'aurait pas trouvé la bonne voie ni jamais découvert qu'on peut, d'une part, non seulement conserver l'instinctive haine de classe que les ouvriers éprouvent à l'égard des bourgeois industriels, seule base sur laquelle on peut reconstruire le parti chartiste, mais encore l'élargir, le développer en l'utilisant comme soubassement du travail d'explication, d'autre part, ne pas cesser d'être progressiste et s'opposer aux apétits réactionnaires des ouvriers et à leurs préjugés. » (Lettre d'Engels à Marx du 18 mars 1852.)

La théorie ne suffit pas : il faut des hommes qui la propagent. Il faut des hommes pour agir. Marx et Engels sont soucieux d'avoir non seulement des lecteurs, mais des partisans : « Si nous ne faisons pas un effort pour être prêts au combat en tant que parti, nous arriverons toujours *post festum* », écrit Marx à Cluss le 10 mai 1852. Quant à Engels, après avoir noté avec peut-être un optimisme un peu prématuré qu'ils peuvent compter « sur une nouvelle génération de partisans en Allemagne », il pense que l'on pourra éviter « les sottises socialistes » de 1848, et que « cette fois-ci [on pourra] débiter tout de suite par *Le Manifeste* » (lettre d'Engels à Weydemeyer du 12 avril 1853).

Marx pense que l'Europe connaît « une période intermédiaire » qu'il s'agit, pour les révolutionnaires, « de traverser tant bien que mal » en attendant que la situation devienne plus propice à leurs activités (lettre à Lassalle du 23 février 1852).

La situation en Allemagne n'est plus aussi confuse qu'elle l'était cinq ans plus tôt, mais elle n'en est pas moins fort complexe. Dans la lettre à Weydemeyer mentionnée ci-dessus, Engels se demande ce qui se passerait si leur parti¹ arrivait au pouvoir *trop tôt*, c'est-à-dire

1. Bien entendu ce terme désigne à ce moment-là moins un parti organisé que l'ensemble des gens qui partagent leurs idées.

avant que les conditions objectives nécessaires à la prise du pouvoir soient réunies. Ce passage est extrêmement intéressant, non seulement parce qu'il précise comment Engels, à cette époque, envisageait la prise du pouvoir, mais parce qu'il aborde, par ce biais, le problème des rapports du prolétariat avec d'autres couches, la petite bourgeoisie notamment :

« Tout cela ne porte évidemment que sur la théorie ; dans la pratique, comme toujours, nous en serons réduits à pousser avant tout à prendre des mesures résolues et à faire preuve d'une intransigeance absolue. Et c'est bien là le malheur. J'ai comme le pressentiment que notre parti, du fait de l'indécision et de la mollesse des autres partis, pourrait se trouver un beau matin catapulté au gouvernement pour y mettre en œuvre des mesures qui ne seraient pas directement de notre intérêt, mais répondront à l'intérêt de la révolution en général et, d'une manière spécifique, aux intérêts de la petite bourgeoisie ; et dans ces circonstances, poussés par le *populus* prolétaire, liés par nos propres programmes et déclarations imprimées qui auront été plus ou moins bien interprétés, plus ou moins mis en avant dans la passion de la lutte politique, nous serons contraints de nous livrer à des expériences communistes et de faire des bonds en avant dont nous saurons mieux que personne qu'ils ne viennent pas à leur heure. Dans ces affaires-là on perd la tête — espérons que ce sera seulement *physiquement parlant** — il se produit une réaction, et jusqu'à ce que le monde soit capable de porter un jugement *historique* sur des événements de ce genre, on passe non seulement pour des bêtes féroces, ce dont on pourrait se ficher, mais en plus pour *bête**, ce qui est bien pire. » (Même lettre, 12 avril 1853.)

On peut rapprocher ces réflexions d'Engels de celles de Marx dans sa lettre du 19 août 1852. Se demandant si, en liaison avec la crise, la révolution ne risque pas d'éclater trop tôt, il ajoute : « Rien n'est pire pour des révolutions que d'avoir à se préoccuper de l'approvisionnement en pain. »

Dans les lettres groupées dans ce volume, l'intérêt que Marx et Engels témoignent aux affaires françaises ne diminue pas. Ils suivent de près les faits et gestes des émigrés français à Londres. Marx

relate avec esprit un discours de Louis Blanc (lettre à Engels du 27 février 1852). Ils lisent la presse parisienne, ils étudient le comportement de Bonaparte «qui s'engage dans la voie bourgeoise» (Engels à Marx, 5 mars 1852) et tâchent d'apprécier la position respective des diverses forces politiques (en particulier dans la lettre de Marx à Lassalle du 23 février 1852), autant de notations qui permettent de mieux situer et comprendre *Le 18 Brumaire*.

*

Nous avons maintenu pour ce tome l'essentiel des conventions adoptées pour les tomes précédents¹: les termes français sont imprimés en italique suivis d'un astérisque; les expressions écrites dans l'original en une autre langue que l'allemand ou le français sont traduites entre crochets (nous en avons respecté l'orthographe originale). Ceci risque d'ailleurs de rendre la lecture de certaines lettres un peu ardue. Engels et Marx, en effet, truffent de plus en plus leurs lettres de termes anglais (surtout lorsqu'il est question d'économie). Les lettres marquées de deux astérisques ont été écrites directement en anglais.

Ils se forgent en somme une langue spéciale à base d'allemand mais mâtiné de français et surtout d'anglais. Nous préférons cependant la disposition adoptée à celle qui consisterait à donner la traduction des termes anglais en note infra-paginale, ce qui obligerait le lecteur ne sachant pas l'anglais à une perpétuelle et fastidieuse gymnastique.

Pour les noms de personnes cités dans les lettres, une petite modification. La note de bas de page ne dira d'eux que ce qui est indispensable pour comprendre le passage, tandis que l'index des noms cités ne comportera plus seulement le nom, mais aussi quelques lignes sur le personnage.

Enfin nous ajoutons à la chronologie et aux index qui figurent déjà à la fin des tomes précédents, une liste des ouvrages et publications de Marx et Engels écrits pendant la période que couvre ce tome, ainsi qu'un index de tous les ouvrages et périodiques mentionnés dans le présent volume, qui rendront, nous en sommes persuadés, grand service au lecteur.

Gilbert BADIA – Jean MORTIER.

1. Pour plus de précisions, prière de se reporter aux avant-propos des tomes I et II.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME IV

JUILLET 1853

JUIN 1857

AVANT-PROPOS

Pendant les années que couvre ce tome IV de la Correspondance de juillet 1853 à juin 1857, au cœur de l'activité de Marx et Engels, il y a leur travail de journalistes. Peu de grandes œuvres. Entre le *Dix-huit Brumaire* (1852) et la *Contribution à la critique* (1859), *Lord Palmerston* (1853-1854), *l'Espagne révolutionnaire* (1854), *Lord John Russell* (1855) ou *Les Armées d'Europe* d'Engels (1855), ne sont guère que des brochures dont la plupart d'ailleurs ne sont pas sans rapport avec l'activité journalistique de leurs auteurs.

Celle-ci représente un travail considérable. Marx envoie au *New-York Daily Tribune*, dont il est le correspondant pour l'Europe, deux articles par semaine, le mardi et le vendredi, dont une bonne partie est rédigée par Engels, mais signée par Marx. Ce travail harassant constitue une nécessité économique. Mis à part les subsides qu'il reçoit d'Engels – toujours là quand il s'agit de tirer son ami d'une situation difficile, voire désespérée – les «piges» sont le seul revenu tant soit peu régulier de la famille Marx. Mais le journalisme est aussi un des moyens – et presque le seul – qu'ont Marx et Engels de faire connaître leurs idées à leurs partisans, aux révolutionnaires du monde entier.

Ils n'ont d'ailleurs guère le choix. L'important c'est d'avoir un journal où s'exprimer. Ils écrivent pour le *Reformer* de Cluss, poussent celui-ci à soutenir le *Gradaus* qui paraît à Philadelphie, puis Marx collabore à la *Neue Oder-Zeitung*, etc. La seule condition, c'est que leurs articles ne soient pas déformés (Marx à Engels, 14 décembre 1853). Engels de son côté essaiera, vainement d'ailleurs, de devenir le correspondant militaire de journaux londoniens.

Le *New-York Daily Tribune* exploite son correspondant londonien, qu'il ne rétribue pas très largement, en s'appropriant un certain nombre de ses articles, publiés sous forme d'éditoriaux non signés, ce qui fait dire à Marx : «Depuis huit semaines, Marx-Engels se trouve être la véritable «rédaction», l'*editorial staff* du *Tribune*» (lettre à Engels du 14 décembre 1853; voir également sa lettre du 22 avril 1854).

Les articles militaires d'Engels en particulier semblent faire

sensation. Le bruit court à New York qu'ils sont écrits par le général Scott (lettre de Marx à Engels du 5 janvier 1854). Conséquence de cette activité journalistique, Marx surtout va s'intéresser de près à la diplomatie et à la politique extérieure; «Nous avons trop négligé cet aspect des choses», écrit-il (lettre du 2 novembre 1853 à Engels).

Au centre de cette partie de la Correspondance, la guerre de Crimée: l'essentiel des articles que Marx et Engels envoient de 1853 à 1856 au *New-York Daily Tribune* porte tout naturellement sur les opérations militaires et sur les nombreuses et complexes négociations diplomatiques qu'entraîne le conflit. Tous deux s'intéressent aussi à la guerre de Crimée pour des raisons plus proprement politiques, attentifs qu'ils sont aux répercussions de cet affrontement sur la situation intérieure de l'Angleterre, de la Russie et de la France, dans l'espoir jamais éteint que ces événements pourraient amener en Europe occidentale quelque bouleversement dont la révolution ou les révolutionnaires pourraient tirer profit.

*

Sans entrer ici dans le détail rappelons, pour l'intelligence de nombre de lettres qui vont suivre, la situation dans les Balkans et en Turquie entre 1853 et 1857.

Alors que l'Empire ottoman achève de réorganiser son armée, la Russie tente d'affirmer sa prépondérance dans les Balkans et le Proche-Orient et en particulier de faire abroger la clause qui interdit l'accès des Détroits à sa flotte de guerre. La Russie réclamait depuis longtemps le protectorat des chrétiens de religion orthodoxe sous domination turque. On semblait sur le point d'aboutir à un accord lorsque le grand vizir Réchid Pacha, probablement encouragé par l'Angleterre, déclara que le sultan, et lui seul, assurerait la protection de ces populations (près de douze millions au total). Les négociations russo-turques furent rompues en mai 1853. En octobre, les troupes russes franchirent les frontières des deux principautés danubiennes, Moldavie et Valachie, qui jouissaient d'une certaine autonomie sous l'autorité des Hospodars, désignés à la fois par le tsar et le sultan. Le 23 octobre, ce dernier déclarait la guerre à la Russie.

Les opérations militaires parurent d'abord tourner en faveur de la Russie. Le 30 novembre, en face de Sinope, une escadre russe détruisit une partie de la flotte turque qui se proposait de débar-

quer des troupes au Caucase pour venir en aide aux populations de ces régions, révoltées contre la domination russe.

La France et l'Angleterre firent alors franchir les Détroits à leur flotte de guerre et annoncèrent qu'elles assureraient désormais la police en mer Noire. En fait, les Anglais, même si tel n'est pas l'avis de Marx, voulaient empêcher que la Russie ne renforçât par trop son influence dans cette région et refusaient de considérer la Turquie comme « l'homme malade » — l'expression est du tsar — dont les autres puissances devraient se partager les dépouilles.

D'abord hostile à la guerre, Napoléon III considéra bientôt sans déplaisir l'éventualité d'un conflit avec la Russie: il y voyait un moyen de consolider sa dynastie en faisant appel aux sentiments nationalistes d'une partie des Français. Le 29 janvier 1854, Napoléon III invitait la Russie à évacuer les principautés. Devant le refus de Nicolas I^{er} (8 février), les gouvernements de Paris et de Londres déclarèrent la guerre à la Russie (27 mars) et conclurent entre eux une alliance (10 avril 1854).

On espérait à Paris une guerre facile et rapide: les lenteurs des communications, la rigueur du climat et les épidémies rendirent l'entreprise longue et coûteuse. Deux armées alliées, 25 000 Anglais sous les ordres de Lord Raglan et 30 000 Français commandés par le maréchal de Saint-Arnaud, débarquèrent à Gallipoli en mai 1854 sans rencontrer personne, les Russes évacuant les principautés dès le mois de juin.

Le gouvernement anglais, désireux d'affaiblir la Russie en tant que puissance maritime, fit alors décider une expédition contre le port de Sébastopol. Le corps expéditionnaire franco-anglais débarqué en Crimée, mit le siège devant la ville au début de l'automne 1854. L'hiver, d'autant plus durement ressenti par les troupes qu'elles étaient plus mal équipées, causa dans les rangs du corps expéditionnaire des pertes aussi lourdes que les assauts meurtriers (mais inefficaces) contre les défenses de la ville¹.

A la mort de Nicolas I^{er}, Napoléon engagea des négociations avec son successeur Alexandre II; mais sur intervention de Palmerston, devenu chef du gouvernement anglais en février 1855, la poursuite des hostilités fut décidée. En septembre la division du général Mac-Mahon s'empara enfin d'une des principales forti-

1. Premier « correspondant de guerre », l'envoyé du *Times* fit connaître au public anglais les souffrances des soldats, tandis que d'autres journaux publiaient les croquis que Constantin Guys avaient dessinés sur place.

fications de Sébastopol, la redoute de Malakoff; les Russes abandonnèrent alors la place après avoir incendié la ville et l'arsenal.

Bien que cette défaite locale n'eût guère affaibli la Russie, celle-ci désirait tout autant que Napoléon que se termine une guerre coûteuse et impopulaire. L'Autriche proposa sa médiation. Au Congrès de Paris, la question d'Orient fut réglée sur la base de la note en quatre points établie dès août 1854 par les diplomates français, anglais et autrichiens (accord du 30 mars 1856). Ce Traité de Paris garantissait l'intégrité de l'Empire ottoman, assurait la liberté de navigation sur le Danube, rétablissait le *statu quo ante* pour les Détroits et neutralisait la mer Noire; ni la Russie, ni la Turquie ne pouvaient désormais y entretenir de flotte de guerre.

En fait la guerre de Crimée semble bien marquer un coup d'arrêt pour la puissance russe qui ne peut plus désormais imposer son autorité dans les Balkans, ni *a fortiori* en Europe occidentale tandis que se confirme en revanche la suprématie navale de l'Angleterre.

*

Marx et Engels, malgré l'absence d'informations directes, ont souvent porté sur la situation des jugements que les événements sont venus confirmer par la suite; ils ont par exemple dès le début conclu à l'inévitable désagrégation de l'Empire ottoman. Cependant Marx étudie tout particulièrement la politique étrangère de Palmerston et la diplomatie anglaise en général. Il dépouille les rapports d'agents secrets et les mémoires d'ambassadeurs, afin de faire apparaître «l'esprit russe de la diplomatie anglaise au XVIII^e siècle» (lettre à Isaac Ironside du 21 juin 1856). Trente mois plus tôt, il allait jusqu'à affirmer que «depuis plusieurs décennies Palmerston est vendu à la Russie» (lettre de Marx à Engels du 2 novembre 1853; voir également la lettre à Lassalle du 6 avril 1854). De sa vie Marx n'a oublié le rôle de «gendarme de la réaction» que la Russie a joué pendant la période révolutionnaire de 1848-1849 et ce souvenir a sans doute influé par la suite sur son jugement. Même si l'on tient ces formulations pour excessives et certaines conclusions pour inexactes, ce qui demeure c'est le souci de Marx d'empêcher une conjonction des forces réactionnaires en Europe contre la prochaine tentative révolutionnaire.

Le rôle de la France dans les événements des Balkans incite les deux amis à s'intéresser de plus près à ce qui se passe à Paris. Pendant toute cette période, Marx et Engels étudient les effets de la crise économique sur le régime impérial (lettre de Marx à Engels du 12 octobre 1853). Engels va même jusqu'à penser en 1856 que «cet été, le château de cartes bonapartiste s'effondrera» (lettre à Marx du 7 février 1856; voir également lettre d'Engels du 17 novembre 1856, lettres de Marx à Engels du 12 octobre 1853 et à Elsner du 8 novembre 1855). En mars 1856, Engels pense toujours que c'est la France qui donnera le signal de l'insurrection en Europe. Il est d'avis que la situation générale est plus favorable qu'en 1848 pour les révolutionnaires (lettre à Marx du 17 novembre). Au passage Marx note que, si tout est en mouvement en France, c'est le résultat de la crise sociale ou économique et nullement des manifestes publiés par Louis Blanc ou Ledru-Rollin.

Une fois de plus la Correspondance fait apparaître la capacité qu'ont Marx et Engels de s'intéresser à *tous* les problèmes; celui-ci ayant fait un voyage en Irlande avec sa femme Mary Burns, il décrit longuement à Marx la situation de ce pays, «la première colonie anglaise», en ajoutant que «la prétendue liberté des citoyens anglais repose sur l'oppression des colonies» (lettre du 23 mai 1856). On peut penser que cette analyse rapide mais pénétrante a encore renforcé l'intérêt que Marx portait à l'Irlande.

Dans le même temps, Marx lit «tout ce qui a paru depuis quarante ans» sur la culture slave, il se met à l'espagnol et ne tarde pas à lire Calderon et Cervantès (*Don Quichotte*) dans le texte, sans abandonner pour autant ses études économiques.

Ces années sont en effet celles des travaux préparatoires à la *Contribution à la critique de l'économie politique* et au *Capital*. En janvier 1855, dans une lettre à Lassalle, Marx démontre les effets du libre-échange sur l'agriculture anglaise: diminution des surfaces cultivées, de la main-d'œuvre agricole, extension des pâturages, excellent exemple, à notre sens, d'analyse économique d'une situation nouvelle.

Marx se plonge dans le travail: «Je sors peu et n'entends pas parler de grand-chose», écrit-il à Engels en janvier 1857. Il travaille beaucoup. Parfois, il écrit des nuits entières, si bien que sa vue s'altère (janvier et avril 1857). Marx et Engels ne cessent d'échanger des informations sur le développement de la culture du coton, et l'essor de l'industrie textile en Angleterre, sur la baisse du prix de l'or, conséquence de la découverte de nouvelles

mines en Australie et en Californie : autant de questions d'actualité qui sont l'occasion d'approfondissements théoriques.

Dans les lettres échangées entre 1853 et 1857, il est peu question de l'Allemagne et des Allemands. Les émigrés sont devenus un sujet tout à fait marginal : quand surgit à Londres un Bruno Bauer, Marx relate à Engels ses rencontres avec lui avec plus d'ironie que d'amertume.

*

Aussi bien, en exil depuis de nombreuses années, les deux amis sont-ils de plus en plus coupés des réalités allemandes. Certes Jenny Marx, accompagnée de ses filles, s'est rendue à Trèves au cours de l'été 1856, mais en dehors de ce qu'il lit dans la presse, Marx a peu d'informations directes. Il n'a plus guère de contacts avec les hommes qui ont participé à la révolution de 1848. A peine s'il reçoit quelques lettres de Miquel – futur ministre de Bismarck – qui lui pose d'ailleurs une question délicate : Comment se comporterait le parti ouvrier face à la bourgeoisie en cas de révolution ? Question à laquelle Marx ne veut pas répondre sans avoir recueilli l'opinion d'Engels (lettre du 26 avril 1856). Son principal informateur est Ferdinand Lassalle. « Tu m'obligeras beaucoup [...] en me donnant des détails sur la situation en Allemagne et particulièrement en Prusse », lui écrit Marx le 1^{er} juin 1854. Ce tome de la Correspondance fournit un certain nombre de données qui permettent de préciser la nature des rapports entre Marx-Engels et Lassalle et de comprendre les raisons profondes de leurs divergences et de leur rupture.

Lassalle reconnaît la compétence de Marx en ce sens qu'il s'informe auprès de lui, lui soumet des problèmes touchant à l'économie, à la politique, à la philosophie de Hegel. Chaque fois Marx répond assez longuement et avec précision, sur un ton de maître à disciple, un disciple toutefois qui serait presque au niveau du maître. Lorsque Lassalle se rend à Paris dans l'été 1855, Marx espère qu'il fera un crochet par Londres. S'il n'était lui-même interdit de séjour en France, il irait, dit-il, le surprendre dans la capitale française (lettre du 28 juillet 1855).

Le changement radical d'attitude est provoqué par les informations apportées à Marx, en février 1856, par un délégué des ouvriers de Dusseldorf, Gustav Levy, venu tout exprès à Londres pour rendre compte à Marx de la situation dans la province rhénane et pour dénoncer Lassalle. Levy raconte par le détail le déroulement

et l'issue du procès Hatzfeldt. (Lassalle était l'avocat de la comtesse Sophie de Hatzfeldt qui avait intenté un procès à son mari; par des procédés parfois douteux, Lassalle avait fini par obtenir gain de cause pour sa cliente qui s'était ainsi trouvée en possession d'une très grosse fortune.) Selon Levy, les ouvriers de Dusseldorf accusent Lassalle d'avoir fait volte-face après le procès: il se détourne des ouvriers, mène une vie de sybarite et flirte avec les «Bleus», la noblesse réactionnaire.

D'une façon plus générale, Lassalle ne se serait jamais servi du «parti» que pour ses ambitions personnelles. A présent, il rêve d'aller à Berlin, d'y ouvrir un salon littéraire. Levy parle aussi de ses «appétits dictatoriaux».

Marx est profondément impressionné par la gravité des accusations et par l'abondance et la précision des détails. «Le tout a produit sur moi et sur Freiligrath une impression *définitive*, quelque prévenu que j'aie pu être en faveur de Lassalle et quelque méfiant que je sois envers les ragots des ouvriers.» Il croit «après examen *très minutieux*, qu'ils [les ouvriers] *ont raison*». Pourtant après lui avoir relaté assez longuement ce qu'a raconté Levy, Marx sollicite l'opinion d'Engels ainsi que celle de Wilhelm Wolff (lettre du 5 mars 1856).

Engels se range à l'avis de Marx en produisant des explications sociologiques: il rappelle que Lassalle «vrai Juif de la frontière slave», a l'ambition «d'arriver», «de se pousser dans le beau monde», de masquer ses origines juives sous des couches de fard et de pommade. Tout cela on le savait; il convenait de tenir Lassalle à l'œil. A présent c'est différent, mais pourra-t-on le démasquer, l'amener à prendre ouvertement position contre le parti? Au demeurant, Engels regrette de perdre «ce gars-là, à cause de son grand talent» (lettre du 7 mars 1856). Un an plus tard, il reprend la même idée. «Nous savons parfaitement qu'il n'y a rien à attendre de lui [Lassalle], mais il est difficile de trouver un motif concret pour rompre carrément avec lui d'autant que les ouvriers de Dusseldorf n'ont plus donné signe de vie» (lettre à Marx du 11 mai 1857). Ce qui rend la position de Marx et Engels apparemment ambiguë, c'est qu'après ces révélations, leur correspondance avec Lassalle continue *sur le même ton qu'auparavant* — c'est-à-dire que lorsque Lassalle sollicitera l'avis des deux amis sur des productions littéraires (essai sur Héraclite, pièce de théâtre: *Franz von Sickingen*), Marx et Engels lui répondront *sur un ton amical* — tandis qu'entre eux, ils ne parlent de Lassalle qu'en termes de plus en plus durs, en usant pour le désigner de surnoms désobligeants

(Isaac le Youpin), parce qu'à mesure que se poursuit la correspondance s'étale de plus en plus la «vanité bizarre de ce gars qui veut à tout prix devenir célèbre» (Marx à Engels, lettre du 8 mai 1857).

Authentiques hommes de science, Marx et Engels sont modestes. Aux divergences politiques profondes, s'ajoutent donc des incompatibilités de caractère et de tempérament qui s'accumulent et se cumulent. Marx et Engels finissent, littéralement, par ne plus pouvoir sentir Lassalle, par être écœurés par son comportement. Voilà comment s'explique à la fois la véhémence des lettres où Marx et Engels parlent entre eux de Lassalle et le ton amical dont ils continuent d'user dans leur correspondance avec lui¹.

*

Ce volume nous fournit peut-être un peu plus de renseignements que les précédents sur Marx, ses façons d'être et de sentir, sa vie familiale. La situation matérielle de la famille Marx ne s'est pas améliorée, au contraire. Si habitué que le lecteur de cette Correspondance soit déjà à la gêne, voire à la misère dans laquelle vit l'auteur du *Capital*, la lecture des lettres de la fin de 1853 ne l'en touchera pas moins. «Depuis dix jours plus un sou à la maison», écrit Marx à Engels en octobre. Cette vie provoque même – ce qui est rare chez Marx – des accès de révolte et de colère contre ses amis: «Parmi les multiples désagréments que j'endure ici, les plus grands m'ont été régulièrement causés par les soi-disant amis de parti» (lettre à Engels du 8 octobre 1853). Il dit son intention «à la prochaine occasion» de déclarer publiquement «qu'il [n'est] lié à *aucun parti*» et va jusqu'à s'en prendre à Wilhelm Wolff et à accuser Engels de «protéger» celui-ci. Accès évidemment passager que seul l'excès du malheur explique. Dans la lettre suivante, Marx s'excuse: «Tu es habitué, écrit-il à Engels, à un peu de jalousie de ma part et *au fond** la seule chose qui me contrarie, c'est que nous ne puissions pas être réunis, travailler et rire ensemble» (lettre du 14 décembre 1853).

1. On sait que cette situation ambiguë vis-à-vis de Lassalle se maintiendra jusqu'à la mort de celui-ci et comment Marx, en dépit de toutes ses préventions et de son opposition sur le plan politique saura rendre hommage au talent de Lassalle (voir dans *Lettres à Kugelmann*, Editions sociales, Paris, 1971, pp. 35-42, la longue lettre du 23 février 1865 où il précise ses rapports avec lui).

Puis vient une période où la famille vit tant bien que mal; grâce à la petite part d'héritage qui lui est revenue à la suite du décès de la mère de sa femme, Marx peut même déménager et aller habiter 9 Grafton Terrace, à Maitland Park, dans une petite maison à deux étages où la famille est moins à l'étroit. En réalité il vivait dans l'illusion: il suffit que les journaux auxquels il collabore réduisent le nombre des articles acceptés, et donc ses «piges», pour qu'il se retrouve dans une situation désespérée: «Me voilà donc complètement sur la paille, dans un logement où j'ai mis le peu d'argent que j'avais [...] avec des charges familiales croissantes [...] Ma situation est plus désespérée qu'il y a cinq ans [...] Le pire, c'est que cette crise n'est pas temporaire» (lettre à Engels du 20 janvier 1857). Engels répond par retour du courrier: «Je t'envoierai 5 Livres dans les premiers jours de février et [...] tu pourras compter sur cette somme tous les mois» (22 janvier) et puis Dana, le rédacteur en chef du *New-York Daily Tribune*, a l'idée de lancer une Encyclopédie, Marx et Engels y collaboreront, ce qui procurera quelques ressources à la famille Marx.

Cette famille s'est agrandie. Le 16 janvier 1855 Mme Marx a donné le jour à une fille qu'on prénommera Eleanor (dite Tussy). «Si encore c'était un rejeton mâle», écrit Marx. Boutade qu'il faut se garder de prendre au pied de la lettre, quand on sait l'affection que Marx avait pour ses filles. Mais l'année 1855 est surtout marquée par un coup terrible pour la famille Marx, la perte de leur fils unique, Musch, comme on l'appelait à la maison, mort le 6 avril 1855 d'une sorte de choléra, après plusieurs semaines de souffrances: il avait neuf ans. Jenny, la mère, est brisée par ce deuil. Marx, lui-même écrit: «Des revers, j'en ai connu de toutes sortes, mais ce qu'est le vrai malheur, c'est maintenant seulement que je l'ai appris» (12 avril); et un peu plus tard de nouveau: «Cette disparition a profondément bouleversé mon cœur et ébranlé mon esprit [...] Je ressens cette perte aussi vivement qu'au premier jour.»

Et pendant ces semaines où Musch est entre la vie et la mort, où Jenny Marx est malade, où Marx lui-même est incapable de travailler, c'est Engels qui aide la famille et réconforte tout le monde, c'est lui qui écrit, à la place de Marx, les correspondances qu'il faut bien continuer d'envoyer à New York. Marx qui se laisse rarement aller aux effusions écrit le 6 avril (le jour du décès du petit): «Je n'oublierai jamais quel soulagement ton amitié nous a apporté pendant cette période terrible»; et le 12: «Au milieu de toutes les épreuves de ces jours derniers, ce qui m'a permis de

tenir le coup, c'est de penser à toi et à ton amitié et aussi l'espérance que, sur cette terre, il nous reste encore à faire ensemble des choses qui ne sont pas dérisoires.¹»

Ce deuil permet de mesurer l'attachement que Marx éprouvait pour les siens. Aux filles qui lui restent il s'efforce — malgré toutes les difficultés quotidiennes — de donner une éducation soignée. Il leur fait apprendre l'anglais, l'italien, le dessin, la musique. « Cette éducation devient très onéreuse », écrit-il. De telles notations suffisent à certains commentateurs pour « accuser » Marx, coupable à leurs yeux d'avoir donné à ses enfants une éducation « bourgeoise ». Alors que Marx s'efforce tout simplement de développer les talents de ses filles : et comment aurait-il pu le faire autrement qu'en leur faisant donner des « leçons particulières ». Comment aurait-on voulu qu'il les élevât ? On oublie qu'il n'existait guère alors de professions féminines (hormis celles de gouvernante, de professeur, que Jenny, la fille aînée exercera quelque temps). Voudrait-on peut-être que Marx eût envoyé à dix ou douze ans ses filles dans l'enfer d'une usine d'alors, d'une de ces fabriques-bagnes qu'Engels avait décrites de façon si saisissante dans la *Situation de la classe laborieuse en Angleterre* ?

L'isolement de l'exil a « concentré » davantage encore l'affection de Marx sur sa famille. Le départ de sa femme pour Trèves, en 1856, lui fait prendre plus clairement conscience de l'amour qu'il éprouve pour elle. Il lui écrit alors une longue et belle lettre d'amour, comme bien peu d'épouses en ont sans doute reçu après quinze ans de mariage : « Je te vois devant moi et je te porte dans mes bras et je t'embrasse des pieds à la tête. » Et encore cette phrase qui ne manque pas d'humour : « Si [mes ennemis] avaient eu de l'esprit, ils auraient fait une caricature représentant d'un côté les « rapports de production et de circulation » et de l'autre ton serviteur, à genoux à tes pieds » (lettre du 21 juin 1856).

Les années 1853-1857 ne vont pas pour Marx sans de longues périodes de maladies : maux de tête, hémorroïdes, en 1856 notamment, maux de foie anciens que Marx croit héréditaires (lettre du 22 mai 1857 à Engels).

1. On verra tout au long de ce tome comment Marx consulte Engels sur toute affaire importante, qu'il s'agisse de collaborer à l'Encyclopédie de Dana ou d'apprécier la crise en France. Encore un exemple : lorsqu'en janvier 1854 on propose à Marx d'écrire une série d'articles sur la *philosophie allemande* de Kant à nos jours, même en ce domaine qui est le sien, il ne veut pas s'aventurer seul. Il sollicite l'aide d'Engels.

Parmi toutes les notations intéressantes de cette partie de la Correspondance signalons encore, pour le lecteur français, un long jugement sur Chateaubriand: «Ce styliste prétentieux qui allie de la façon la plus écœurante qui soit le scepticisme et le voltairianisme distingués du XVIII^e siècle au sentimentalisme et au romantisme distingués du XIX^e siècle» (lettre à Engels du 26 octobre 1854); des précisions d'Engels sur la fin du bateau «Le Vengeur» coulé pendant la Révolution (lettre à Marx du 17 novembre 1856); surtout une longue recension de *l'Histoire de la formation et du progrès du Tiers Etat*, d'Augustin Thierry, que Marx qualifie de «père» de la «lutte de classes» dans l'historiographie française» (lettre à Engels du 27 juillet 1854).

A ce propos, Marx montre comment les germes du capitalisme se développent au sein de la société féodale et comment ils entrent en conflit avec celle-ci (lutte des villes contre les seigneurs féodaux). Tout en soulignant les mérites d'Augustin Thierry, il marque ses limites: l'historien français ne veut pas voir que la lutte des classes déborde le féodalisme. Il fait du Tiers Etat une classe homogène, alors que s'y développe l'antagonisme opposant la bourgeoisie aux couches exploitées. Marx souligne que Thierry «a démontré, malgré lui, que la victoire de la bourgeoisie n'a plus été arrêtée par quoi que ce soit, dès lors qu'elle s'est décidée, à partir de 1789, à faire *common cause* avec les paysans».

Marx continue à s'intéresser de très près à l'histoire de France, dans laquelle il voit «l'histoire de la naissance d'une nation» (lettre à Engels du 2 décembre 1856) et qu'il oppose à l'histoire de la Prusse, qui ne comporte, selon lui, qu'une suite d'intrigues basses et mesquines.

Même au cœur de ces années apparemment creuses, Marx et Engels n'ont cessé de croire à la force du prolétariat et d'espérer un nouvel élan révolutionnaire.

Invité à un banquet organisé par le chartiste Jones, Marx porte un toast «à la souveraineté du prolétariat dans tous les pays» (lettre du 16 avril 1856 à Engels). Après la visite à Londres du délégué des ouvriers de Dusseldorf, il s'interroge sur les chances d'une révolution en Allemagne et pense qu'elle ne pourrait réussir qu'à condition de s'appuyer sur une deuxième édition de la Guerre des paysans. Il insiste donc sur la nécessaire alliance du prolétariat et de la petite paysannerie. En 1856, devant l'ampleur que prend la crise financière sur le continent, Marx pense qu'Engels et lui-même vont cesser d'être des spectateurs et devront payer bientôt de leur personne (lettre du 26 septembre 1856 à Engels). Cet

espoir, confirmé par les études qu'il poursuit sur le capitalisme, voilà sans doute la raison profonde qui a permis à Marx de supporter son isolement («Nous ne pouvons compter sur personne à part nous deux», Engels à Marx avril 1854) et les malheurs qui l'ont frappé pendant ces années noires.

Gilbert BADIA – Jean MORTIER.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME V

JUILLET 1857

DÉCEMBRE 1859

AVANT-PROPOS

La correspondance reproduite dans ce cinquième tome couvre une période particulièrement intéressante de l'activité de Marx et d'Engels: celle qui s'étend de juillet 1857 à la fin de 1859. Après dix années de réaction, certains événements semblent indiquer qu'en Europe, la «léthargie» des forces révolutionnaires touche à sa fin. La crise économique de 1857 d'abord, la guerre d'Italie ensuite paraissent être les signes avant-coureurs de profonds bouleversements.

Les prodromes de la crise économique qui éclate en 1857 en Amérique et frappe bientôt l'Europe font exulter Marx: «Bien que je sois moi-même dans une grande détresse financière, je ne me suis jamais senti si bien depuis 1849 qu'au milieu de cette explosion.» A quoi Engels répond sur le même ton: «La crise va me faire physiquement autant de bien (il sort à peine d'une très grave maladie) qu'un séjour dans une station balnéaire ...» (Lettres des 13 et 15 novembre 1857.) Bien sûr, Engels met à profit sa situation dans le monde des affaires, à Manchester, pour fournir à Marx des informations très précises (et souvent confidentielles) sur le mécanisme de la crise, les prix du coton, les cours en Bourse, la situation de telle ou telle firme, etc. (Lettres des 11 et 17 décembre 1857.)

Engels et Marx sont d'avis que la crise va relancer le mouvement révolutionnaire: «Alors le prolétariat tape mieux et avec plus d'ensemble», tandis que la bourgeoisie ne pourra avoir recours aux moyens qu'elle a utilisés précédemment: «Et puis, il n'existe plus de nouvelle Californie (allusion à la découverte des mines d'or dans ce pays) comme bouée de sauvetage ...»

Conséquence pour Engels, les études militaires auxquelles il s'était livré pour rédiger correctement des articles que Marx envoie sous son nom et qui sont destinés soit au *New-York Daily Tribune*, soit à l'*Encyclopédie américaine* «prennent aussitôt un plus grand intérêt pratique» car «cette fois notre heure vient tout à fait» (Engels à Marx, 15 novembre 1857).

Cette situation stimule considérablement Marx. Il «travaille comme un fou des nuits entières à condenser [ses] études économiques, de façon à en avoir mis au net au moins les linéaments essentiels avant le déluge» (lettre à Engels, 8 décembre 1857). Il se refuse à consacrer plus de temps au journalisme – sa seule ressource pourtant – «car il [lui] faut absolument terminer les autres travaux – et ils [lui] prennent tout [son] temps – [dût-il] voir la baraque s'écrouler» (lettre à Engels, 5 janvier 1858). C'est à ce moment-là que Marx rédige le manuscrit qui ne sera publié qu'en 1939 sous le titre des *Grundrisse* et, dans une lettre du 22 février 1858, Marx expose à Lassalle le plan général de son œuvre économique, et lui demande déjà de se mettre en quête d'un éditeur. Il veut publier en livraisons successives une «critique du système de l'économie bourgeoise» qui sera «à la fois un tableau du système, et la critique de ce système par l'exposé lui-même». Au cours de cette élaboration des fondements de sa doctrine économique qui marque une étape capitale dans la mise au point de ses idées en cette matière, Marx ne cesse de consulter Engels, à la fois sur des points très précis (l'amortissement de l'outillage, par exemple) et sur le fond du problème. Il dit à Engels que, dans le premier fascicule (qui paraîtra finalement en juin 1859 à Berlin sous le titre *Contribution à la Critique de l'économie politique*), la partie la plus importante c'est «le capital» et il ajoute: «c'est sur ce point que j'ai le plus besoin de ton opinion» (2 avril 1858).

En dépit de la crise économique, le mouvement ouvrier anglais, non seulement ne connaît pas un renouveau d'activité, mais encore c'est le moment que choisit Ernest Jones, ami politique de longue date de Marx et Engels, pour s'allier à la bourgeoisie radicale dont il devient l'otage. Du coup Marx et Engels se voient obligés de rompre avec lui parce qu'il a, ce faisant, «causé un tort immense au prolétariat anglais». Engels, cherchant à comprendre l'attitude de Jones, la relie d'une part à la reprise des affaires, d'autre part à «l'embourgeoisement du prolétariat anglais»; l'Angleterre «la plus bourgeoise» de toutes les nations semble vouloir posséder, dit-il, «une aristocratie bourgeoise et un prolétariat bourgeois à côté de la bourgeoisie». Ce qu'Engels explique à son tour parce que cette nation «exploite le monde entier»; il met donc en corrélation les conquêtes coloniales de l'Angleterre et son monopole industriel avec cette orientation de la classe ouvrière anglaise (lettre à Marx, 7 octobre 1858). Dès le début, Marx suggérait qu'au lieu de se tourner vers l'aile gauche de la bourgeoisie, Jones devait constituer

un parti ouvrier, aller dans les « districts industriels » (lettre à Engels, 24 novembre 1857).

L'essor du mouvement révolutionnaire que la crise économique n'a finalement pas provoqué, Engels et Marx l'attendent de la guerre d'Italie, qui pourrait entraîner des bouleversements en Europe. A vrai dire pas tout de suite. Marx pense que, dans un premier temps, « la guerre aura des effets contre-révolutionnaires » parce qu'elle consolidera le bonapartisme, freinera le mouvement intérieur en Angleterre et en Russie, exaltera les passions nationalistes les plus mesquines en Allemagne (lettre à Lassalle, 4 février 1859).

Napoléon III qui se posait volontiers en défenseur des nationalités opprimées avait, en 1858, engagé des négociations secrètes avec Cavour, ministre de Victor Emmanuel II, soucieux de réaliser l'unité italienne au bénéfice du Royaume du Piémont. (On sait qu'à cette époque Lombardie et Vénétie font encore partie de l'empire d'Autriche.) En échange de son appui, la France recevrait Nice et la Savoie.

Mais Napoléon III, qui a conclu un accord secret avec la Russie dirigé contre l'Autriche, hésite encore. L'ultimatum de l'Autriche au Piémont qui refuse de démobiliser donne le signal des hostilités (27 avril 1859) à l'éventualité desquelles Marx, quelques mois plus tôt, se refusait à croire. La guerre, courte et confuse, se termine brusquement le 12 juillet après quelques succès, nullement décisifs, de l'armée française.

Inquiet du mouvement révolutionnaire qui, en Italie centrale, avait chassé plusieurs princes de leurs trônes, Napoléon III interrompt donc un conflit qui, s'il rendait la Lombardie au Piémont, ne réalisait aucun des objectifs envisagés : l'Italie n'avait pas réalisé son unité, l'Autriche conservait la Vénétie.

En 1860, la question italienne connaîtra d'autres développements et nous verrons, dans le prochain tome de leur correspondance, quelle attitude Marx et Engels adoptent envers Garibaldi et le Traité de Turin.

La tâche que se fixent Marx et Engels en 1859 (celui-ci notamment en publiant sa brochure *Le Pô et le Rhin*) c'est d'indiquer dans quelles conditions les éléments démocratiques et révolutionnaires pourraient utiliser le conflit. Tâche difficile car, en Allemagne surtout, la « confusion dans les esprits a atteint un curieux niveau » (lettre à Engels, 18 mai 1859, qui énumère longuement les diverses positions). Marx et Engels pensent que la solution démocratique du problème italien et surtout la réalisation

par voie démocratique de l'unité allemande – à laquelle ils pensent en tout premier lieu – ne sont possibles que si s'engage une lutte générale en Europe, dirigée par priorité contre les deux puissances les plus réactionnaires – le bonapartisme et surtout le tsarisme – et qui mobiliserait le peuple allemand contre ses gouvernements réactionnaires, plus ou moins de connivence avec le tsarisme (voir en particulier lettre de Marx à Lassalle du 22 novembre 1859).

A propos de la guerre d'Italie et de ses issues possibles ou souhaitables, Marx et Engels entrèrent en conflit ouvert avec Lassalle qui publie en mai 1859 une brochure, *La Guerre d'Italie et la tâche de la Prusse*, où il adopte sur un certain nombre de points des positions opposées à celles qu'Engels soutient dans *Le Pô et le Rhin*. L'objectif poursuivi est apparemment le même : favoriser l'unité nationale allemande. Mais les chemins pour l'atteindre divergent. D'abord Lassalle ne croit pas à un danger bonapartiste, ni même russe, pour l'Allemagne¹. Si Napoléon venait à annexer la Savoie, l'Allemagne devrait demander en compensation le Schleswig-Holstein (p. 107). Pour réaliser les intérêts de la nation allemande, Lassalle déjà songe à la Prusse : « Que le gouvernement prussien engage vite, sans hésitations, cette guerre nationale » (p. 111) ; il pense qu'un Frédéric le Grand jugerait que le moment est tout à fait indiqué d'envahir l'Autriche (p. 103).

Cette divergence explique que le ton des lettres à Lassalle se fasse moins diplomatique – et celui des lettres échangées entre Marx et Engels sur Lassalle, plus dur. D'autant que Lassalle se réclame « du parti ». Ce qui amène Marx, le 22 novembre 1859, à préciser sa position : « Dans ce cas, notre parti aura à choisir entre deux positions : ou bien aucun de nous n'intervient publiquement au nom du parti sans avoir auparavant consulté les autres, ou bien chacun a le droit d'exposer son point de vue sans se préoccuper des autres. Je ne crois pas, à vrai dire, que cette dernière attitude soit indiquée ... » En effet, cela entraînerait une polémique qui nuirait au parti, dont Marx ne cache pas qu'il est « peu nombreux ». Et pour qu'il n'y ait pas d'équivoque sur le motif de ces remarques générales, Marx ajoute aussitôt que les vieux camarades du parti qu'il a rencontrés au cours d'un voyage en Angleterre et en Ecosse, tous sans exception ont souhaité « le [Lassalle] voir modifier sa brochure sur de nombreux points ».

1. Voir F. LASSALLE : *Gesammelte Reden und Schriften*, Berlin, 1919, t. I, p. 85.

Pourquoi n'en vient-on pas à la rupture? D'abord parce qu'une polémique publique affaiblirait le parti. Encore que Marx et Engels aient songé, en mai 1859, à publier un manifeste dirigé contre les positions de Lassalle et que seule la fin rapide de la guerre d'Italie les ait empêchés de réaliser ce projet (voir lettre de Marx à Engels du 18 mai et lettre d'Engels à Marx du 23 mai 1859), ensuite parce que Lassalle demeure, pour les deux exilés, une source précieuse d'information. En outre, même si Marx s'irrite des lenteurs de l'impression, c'est grâce à la diligente entremise de Lassalle qu'il a pu faire imprimer sa *Contribution* en Allemagne (il l'avoue lui-même à Weydemeyer, le 1^{er} février 1859: «Il a fallu le zèle extraordinaire et [les] dons de persuasion » de Lassalle pour que Duncker accepte de publier l'ouvrage).

Or Marx et Engels sont encore très isolés. Après la mort de Konrad Schramm, Engels note mélancoliquement: «Notre vieille garde fond diantrement » (25 janvier 1858) et Marx reconnaît: «Je vis ici très isolé car, à part Freiligrath, tous mes amis ont quitté Londres » (lettre à Lassalle, 21 décembre 1857).

D'où leur tentative – qui échouera – pour s'assurer la direction d'un petit journal allemand paraissant à Londres, *Das Volk*, car il pourrait être «très prochainement [...] d'une importance décisive [...] de pouvoir faire publier notre point de vue dans un journal de Londres » (Marx à Engels, 18 mai 1859).

*

Comme dans le volume précédent, ce qui se passe en France intéresse au plus haut point les deux amis qui, au passage, analysent dans leurs lettres le phénomène du bonapartisme conçu comme un mouvement politique de la bourgeoisie contre-révolutionnaire, s'appuyant sur l'armée et qui use largement de la démagogie nationale et sociale. Ainsi présenté, le bonapartisme n'est d'ailleurs pas limité à la France de Napoléon III.

En mars 1858, Engels pense que Bonaparte est perdu et Marx s'attend à une révolution en France. Plus prudent, Engels croit que les légitimistes et les orléanistes se mettront d'accord pour substituer à l'empire une monarchie constitutionnelle.

Déçu par la France, Marx cherche alors à se consoler au spectacle de la Russie où «la révolution a commencé » (Marx interprète ainsi, dans sa lettre à Engels du 8 octobre 1858 la convocation des notables à Pétersbourg). Mais plus généralement il craint que la révolution en Europe, qu'il tient pour imminente et qui «prendra

aussi immédiatement un caractère socialiste », ne soit réprimée parce que la société bourgeoise (c'est-à-dire le capitalisme) dont la tâche « est l'établissement du marché mondial » décrit encore un « mouvement ascendant » sur la majeure partie du globe (même lettre).

*

Dans ce tome figurent également les célèbres lettres à Lassalle sur son drame *Franz von Sickingen*. A propos de cette pièce de théâtre qui a pour thème un épisode en marge de la guerre des paysans, Marx et Engels exposent en quelques lignes leur conception de la littérature et des rapports de celle-ci avec l'action politique (lettres de Marx du 19 avril et d'Engels du 18 mai 1859).

Une fois de plus on constate combien Marx et Engels s'intéressent aux problèmes les plus divers. Marx se remet à l'algèbre. Engels se lance, au cours de l'été 1858, dans l'étude systématique des sciences naturelles (physique, chimie, biologie), ce qui l'amènera quelques dizaines d'années plus tard à écrire sa *Dialectique de la nature* (lettre du 14 juillet 1859). En même temps, il se spécialise de plus en plus dans les questions militaires et Marx notera, à propos de son article *army*, destiné à l'Encyclopédie de Dana : « L'histoire de l'*army* fait ressortir plus nettement que toute autre chose la justesse de notre point de vue sur la connexion entre forces productives et rapports sociaux » (lettre à Engels, 25 septembre 1857). Engels confirme au passage que les articles que les deux amis écrivent pour l'Amérique ne sont pas des compilations mais, la plupart du temps, le fruit de « travaux personnels ». Marx relit Hegel (dans des ouvrages ayant appartenu à Bakounine!), utilise sa *méthode* pour l'élaboration de ses travaux économiques et confie qu'il aurait envie, en quelques dizaines de pages, de rendre « accessible aux hommes de sens commun le fond rationnel de la méthode qu'Hegel a découverte, mais en même temps mystifiée » (lettre à Engels écrite aux environs du 16 janvier 1858).

Bien entendu n'est pas absente de ce tome la litanie de la misère qui frappe semaine après semaine la famille de Karl Marx. Une seule citation suffira : « Si cette situation devait se prolonger », écrit Marx à Engels le 28 janvier 1858, « j'aimerais mieux reposer à cent toises sous terre plutôt que de continuer à végéter ainsi. Etre toujours à la charge d'autrui et, pourtant, être tourmenté en permanence par les embêtements les plus mesquins, c'est insup-

portable à la longue. Personnellement, j'oublie et je chasse ma misère en me plongeant jusqu'au cou dans des problèmes généraux. » Et pourtant cette situation se prolongera. En juillet 1858, Marx fait son bilan. (En même temps, ces comptes sont autant d'indications précises sur ses conditions de vie.) Ce bilan est catastrophique. Sans issue. Les ressources sont inférieures aux dépenses courantes. Et pourtant Marx refuse de collaborer à un journal comme *Die Presse* tant qu'il n'est pas sûr que cette collaboration ne contreviendrait pas à « ses principes ».

C'est évidemment Engels qui, semaine après semaine, aide Marx à survivre, quand il n'est pas amené à commanditer une entreprise comme celle de *Das Volk*. Or Engels tombe très gravement malade au cours de l'été 1857 (tumeur scrofuleuse) au point qu'on craint pour sa vie. De longs séjours au bord de la mer le rétablissent. Rentré à Manchester, il se remet tout à fait en s'adonnant à une de ses passions : les randonnées équestres et la chasse au renard. « C'est le plus extraordinaire plaisir physique que je connaisse », écrit-il à Marx le 31 décembre 1857.

La maladie n'épargne pas non plus la famille Marx. Lui souffre fréquemment du foie. En juillet 1857, sa femme accouche d'un enfant mort-né, spectacle atroce que Marx n'oubliera jamais.

Les filles grandissent et Marx signale au passage à son ami Wolff que Jenny et Laura, bien que les deux plus jeunes de leur classe, ont obtenu les premiers prix. Petites satisfactions familiales dans cette vie où pour l'heure les soucis et les malheurs l'emportent encore, et de loin, même si Marx ne perd jamais l'espoir.

Gilbert BADIA – Jean MORTIER.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME VI

1860-1861

AVANT-PROPOS

Dans les années 60 et 61 que couvre ce tome, Marx consacre le plus clair de son temps à ses travaux scientifiques qui ont déjà abouti, un an plus tôt, à la publication de la *Contribution à la critique de l'économie politique*. Il se voit déjà mettant la dernière main au 2^e cahier de ce qu'il nomme, pour la première fois dans sa correspondance, *Le Capital*, 2^e cahier qui contiendra la « quintessence » de sa pensée économique (lettre à Lassalle du 30 janvier 1860) et qu'avec son incurable optimisme, il espère achever en six semaines (lettre à Engels du 3 février). « *Nach dem Prozess wird es ziehen* » [Après le procès, ça marchera fort], n'hésite-t-il pas à écrire à Engels, ne pouvant alors soupçonner le développement qu'allait prendre l'affaire Vogt, une affaire qui débuta le 25 janvier 1860 par cette anodine petite phrase : « As-tu déjà eu vent de la brochure de Vogt qui contient les plus infâmes saloperies contre moi ? »

En réalité, cette affaire allait l'accaparer une bonne année et demie.

En décembre 1859, Karl Vogt avait en effet publié un opuscule intitulé *Mein Prozess gegen die «Allgemeine Zeitung»* qui était un tissu de calomnies contre Marx et Engels. Utilisant toutes les armes de la falsification et de la diffamation, Vogt y accusait Marx de vivre aux crochets de la classe ouvrière et d'être le chef d'une bande qui faisait « chanter » les démocrates après les avoir compromis. Dès le début, Marx soupçonne Vogt d'être stipendié par Napoléon III (la preuve n'en sera apportée que dix ans plus tard lorsque les Parisiens s'empareront des papiers secrets de l'Empire qui révéleront que Vogt a bien touché 40000 F sur les fonds secrets de l'empereur).

Or, cet ancien régent d'Empire de juin 1849, ce naturaliste connu, passe aux yeux de la bourgeoisie allemande pour une autorité scientifique et politique. Ses thèses exposées dans une brochure parue à Genève en 1859, les *Studien zur gegenwärtigen Lage Europas* [Etudes sur la situation actuelle de l'Europe], rencontrent, constate Engels, un écho favorable en Prusse. Vogt prône

une réorganisation de l'Europe dans l'esprit de Napoléon III, dont la politique est qualifiée de « désintéressée » et de « démocratique ». Il catalyse autour de lui tous les adversaires d'une unification démocratique de l'Allemagne : aussi bien Napoléon III que les hobereaux prussiens ou que les libéraux prussophiles. Ses thèses vont à l'encontre du programme révolutionnaire défendu par Marx et Engels : refus de la neutralité allemande qui fait le jeu de la monarchie prussienne, opposition à toute immixtion étrangère, abolition du régime féodal, libération du joug prussien et autrichien, unité démocratique des peuples allemands. Marx accuse Vogt de faire, par ses publications, le jeu du Second Empire dont la politique est dirigée contre cette unification démocratique.

On peut être surpris, au début, de l'acharnement que met Marx à répliquer à des calomnies dont, somme toute, il a l'habitude, de la quantité de travail, de l'énergie proprement fantastique, investies dans cette affaire pour convaincre Vogt de mensonge et de truquage, démasquer ses menées contre-révolutionnaires et faire la preuve de sa collusion avec Napoléon III. Ne voit-on pas Marx, en effet, réquisitionner ses amis afin de rassembler la documentation nécessaire, mettre à contribution Engels et Lupus, dépouiller les journaux depuis 1848 (car Vogt a repris contre Marx toutes les calomnies lancées dans les années 50-52), s'atteler à la rédaction du pamphlet *Herr Vogt* et constituer pour son avocat berlinois, Weber, un impressionnant dossier en vue du procès en diffamation qu'il intente à la *National-Zeitung* de Berlin qui s'était fait, dans deux éditoriaux, l'écho complaisant des calomnies de Vogt ; Marx se lance à corps perdu dans un procès qu'il va perdre devant quatre instances différentes, qui toutes jugent sa plainte « irrecevable ». Preuve s'il en est du caractère politique de la justice prussienne dont on appréhende, sur ce cas concret, le fonctionnement réel.

Très vite Marx et Engels prennent la dimension véritable, la dimension politique d'une affaire qui, par son ampleur, n'est pas sans rappeler le procès des communistes de Cologne de 1852 : il y va de l'honneur et des intérêts du parti. Tout aussi rapidement, ils se rendent compte qu'ils ont affaire à forte partie, car Vogt a derrière lui la quasi-totalité de la presse allemande et certains émigrés qui, quand ils ne se réjouissent pas ouvertement des « déboires » de Marx, observent une neutralité qui confine à la complicité (Freiligrath).

Dès le 28 janvier, avant même d'avoir reçu la brochure de Vogt, Marx saisit d'emblée toutes les implications d'une affaire qui est,

par certains côtés, le prolongement de sa polémique avec Lassalle sur la question italienne.

Pour Marx, sont en jeu à la fois l'unité allemande et l'avenir du mouvement ouvrier, alors que se multiplient les tentatives pour isoler les communistes du mouvement populaire renaissant. Marx fait donc pièce aux tentatives des faux démocrates, cette « forme de réaction la plus écœurante qui soit », pour entraîner la classe ouvrière dans leur mouvance et la rallier à l'idée d'une petite Allemagne unifiée autoritairement sous l'égide de la Prusse.

On a alors un peu le sentiment, en lisant ces lettres, d'une course de vitesse engagée entre Marx et ses adversaires qui ne lésinent pas sur les moyens pour le discréditer aux yeux du peuple allemand. Le 28 janvier 1860, Marx écrit : « Le fin mot de l'histoire, c'est que la bande des filous d'Empire, deuxièmement, la bande du *Nationalverein* allemand, enfin, la bande libérale, mettent actuellement tout en œuvre pour nous couler moralement aux yeux du philistin allemand. » Le 2 février, Engels conseille de dépasser l'aspect personnel pour apparaître comme les représentants « du point de vue populaire et national ». Le 3 février, Marx en arrive à la conclusion : « L'attaque de ce dernier [Vogt] contre moi... veut être le grand coup de la démocratie bourgeoise vulgaire et, en même temps, de la racaille russo-bonapartiste contre notre parti tout entier » [souligné par nous, G.B., J.M.]. Combat décisif pour « la justification historique du parti et sa future position en Allemagne » (lettre de Marx à Freiligrath le 23 février 1860). La bataille contre Vogt est l'un des aspects de la lutte que Marx et Engels mènent pour l'existence d'un parti ouvrier en Allemagne, d'un parti « qui surgit de toutes parts et tout naturellement du sol de la société moderne », d'un parti « au sens large et historique du terme » (lettre à Freiligrath du 29 février 1860). Aussi, voit-on Marx proposer à Lassalle, le 15 septembre 1860, l'élaboration d'un véritable programme ouvrier et ajouter : « Le moment approche où notre "petit", mais dans un certain sens "puissant parti" (parce que les autres ne savent pas ce qu'ils veulent ou ne veulent pas ce qu'ils savent), doit absolument élaborer son plan de campagne. »

Or, la constitution de ce parti implique une large diffusion de leurs idées dans les masses populaires. « Je crois... que pour tenir bon aux yeux du public, malgré Vogt et consorts, il nous faut absolument nous manifester sur le plan scientifique », écrit Engels le 31 janvier 1860. Pourtant, tous deux savent d'expérience la difficulté de cette diffusion, l'ostracisme dont ils sont les victimes, le mur de silence que leur oppose la grande presse.

Marx, qui pousse Engels à écrire, à publier, à exposer, partout où c'est possible, leur point de vue commun, notamment en offrant sa collaboration au *Militärwochenblatt*, ne fait pas toujours montre, pour sa part, par scrupule scientifique excessif, d'un sens de l'efficacité immédiate, d'une intelligence pratique aussi développés qu'Engels. Celui-ci lui fait la morale: «Sois donc, pour une fois, un peu moins consciencieux ... l'essentiel c'est que le truc soit écrit et paraisse» (lettre du 31 janvier 1860). Le 28 juin, il revient à la charge: «Sois donc un peu superficiel pour une fois.» Le 15 août il se fâche pour de bon, accuse Marx, dans une lettre à Jenny, de ne pas réagir avec assez de promptitude. Jenny en convient: «Il me semble que Karl fait les choses trop à fond.»

Une tribune en Allemagne même, un journal, leur fait cruellement défaut. Aussi Marx trouve-t-il alléchante la proposition qu'au début de 1861 Lassalle lui fait de fonder avec lui un journal à Berlin. Avec Engels, ils pèsent le pour et le contre; ils craignent surtout que Lassalle, qui est sur place, n'accapare le journal, ne l'oriente selon ses propres vues politiques, et ne finisse par leur faire endosser la responsabilité de ses propres erreurs (lettre à Engels du 14 février 1861). Marx semble tenté. De retour de Berlin, il écrit le 7 mai 1861 à Engels: «Il serait tout à fait opportun que nous puissions, l'an prochain, éditer un journal à Berlin, malgré toute la répugnance que je peux avoir personnellement pour cet endroit.» Engels, de toute évidence, est moins chaud, à la fois pour des raisons de personnes et des raisons politiques, et il rallie Marx à son opinion. «Il ne pense pas que la situation soit encore mûre pour la fondation d'un journal», explique Marx dans la lettre à Lassalle où il décline définitivement l'offre (29 mai 1861). Ce qui prouve le cas que Marx fait de l'avis d'Engels pour des décisions de cette importance.

Cet effort de mobilisation et de rassemblement des potentialités révolutionnaires ne se limite pas à l'Allemagne. Marx promet à J. Weydemeyer, ancien membre de la Ligue des Communistes, qui s'est établi en Amérique, de l'aider à publier un journal destiné aux ouvriers de Chicago, sollicite la collaboration de Lassalle en précisant: «Pas question d'être rétribué. Par contre, pour le parti, travail très important» (9 avril 1860).

Plus intéressantes encore sont ses tentatives de rapprochement avec le mouvement ouvrier français et, notamment, avec Blanqui qui croupit dans la prison de Mazas et que Marx qualifie «d'homme que j'ai toujours considéré comme la tête et le cœur du parti prolétaire de France» (à Watteau, le 10 novembre 1861). Dans sa

lettre à Engels du 19 juin 1861, il souhaite expressément avoir à nouveau «des relations directes avec le parti français qui est résolument révolutionnaire».

En 1860, quand commence l'échange de correspondance que contient ce tome, Marx a 42 ans, Engels 40.

Depuis plus de dix ans qu'ils vivent exilés en Angleterre, le monde a bien changé. Moins sans doute qu'ils ne l'avaient espéré, trop confiants qu'ils étaient dans une explosion révolutionnaire prochaine en Europe.

Pourtant, ce n'est nulle part le *statu quo*. Le début des années 60 est au contraire marqué par une recrudescence des mouvements sociaux, principalement en Amérique et en Russie, pays à propos desquels Marx note le 11 janvier 1860 :

«À mon sens, ce qui se passe actuellement de plus important dans le monde c'est, d'une part, le mouvement des esclaves d'Amérique ..., d'autre part, le mouvement des serfs en Russie ... Voilà donc enclenché le mouvement «social» à l'Ouest et à l'Est. Ajouté au *Downbreak* [à l'effondrement] imminent en Europe centrale, tout cela va être grandiose.»

Marx et Engels suivent avec beaucoup d'intérêt l'évolution de la situation aux Etats-Unis. Très tôt, ils constatent que l'esclavagisme traverse une crise grave (lettres de Marx à Engels du 11 janvier 1860 et d'Engels à Marx du 26 janvier 1860), notent l'antagonisme croissant entre les systèmes économiques et sociaux d'un Nord industriel et plus peuplé et d'un Sud agricole. Le conflit latent aboutit, de fait, à une crise violente après l'élection à la présidence de l'abolitionniste Abraham Lincoln (novembre 1860) et à la sécession des Etats sudistes (décembre 1860). Dès le 7 janvier 1861, avant même que la guerre n'éclate, Marx prédit la fin du système esclavagiste :

«Le moindre putsch de corps francs venant du Nord pourrait mettre le feu aux poudres. De toute façon, il semble que, d'une manière ou d'une autre, c'en sera rapidement fini de l'esclavage.»

On les voit suivre avec une attention soutenue les moindres épisodes de la guerre de Sécession, évaluant les chances des uns et des autres. Le 1^{er} juillet, Marx souligne dans une lettre à Engels la puissance des intérêts nordistes, qui laisse prévoir une victoire de ce camp. Dans une lettre du 6 mai 1861 à Lion Philips, Marx conclut que les succès militaires du Sud ne sauraient qu'être passagers et que le Nord finira par vaincre «puisqu'il peut jouer la dernière carte d'une révolution des esclaves». Il prévoit donc,

d'ores et déjà, une modification du caractère de la guerre que les événements ultérieurs confirmeront.

Toutes ces réflexions et ces analyses sont mises en forme dès septembre-octobre 1861 dans trois articles que Marx rédige pour le *New-York Daily Tribune* et *Die Presse* de Vienne à laquelle il commence à collaborer.

En France, le Second Empire, dont les bases sociales demeurent mal assurées, est contraint à des concessions politiques importantes. En Autriche, la bourgeoisie renâcle et, à en croire Marx, «la situation est intenable». En Italie, Garibaldi prend la tête du mouvement démocratique. En Prusse, la bourgeoisie, réduite au silence ou presque depuis dix ans, confortée par la victoire (relative) du mouvement national italien, redresse la tête, obligeant le régime à lâcher du lest et à amorcer un semblant de libéralisation. «Nous ne sommes plus à l'époque 1850-1858», écrit Marx le 25 septembre 1860. Signe des temps: Stieber, l'un des organisateurs du procès des communistes de Cologne, l'un des adversaires les plus acharnés de Marx, tombe, en septembre 1860, «officiellement en disgrâce». En avril 1860, Engels, qui a pu se rendre à Barmen sans être inquiété, écrit: «La police prussienne ne s'est pas du tout manifestée.» Il constate aussi que l'industrie s'est prodigieusement développée sur les bords du Rhin et que l'esprit constitutionnel s'est très profondément incrusté chez les bourgeois (8 avril 1860). Une promesse d'amnistie pour les anciens quarante-huitards est dans l'air; au début de 1861, Marx estime qu'il peut risquer de se rendre à Berlin pour la première fois depuis douze ans.

Spécialiste des questions militaires, Engels suit attentivement le raid de Garibaldi et de ses célèbres «mille» en Sicile et en Italie du sud (mai 1860) et, malgré la rareté des sources d'information et la brièveté des bulletins militaires, essaie d'évaluer ses chances sur le terrain (lettre du 1^{er} octobre 1860). La voie révolutionnaire suivie par Garibaldi et ses courageux compagnons représente en effet, pour l'Italie, aux yeux de Marx et Engels, la solution démocratique et révolutionnaire qu'eux-mêmes prônent pour l'Allemagne. Garibaldi leur donne raison contre Lassalle:

«Mais le plus fort, c'est que le gars [Lassalle] s'imagine que *maintenant* nous allons sans doute lui donner raison dans l'affaire italienne!!! *Maintenant*, alors qu'en Italie Cavour lui-même est directement attaqué et menacé par le parti révolutionnaire ...» (lettre du 15 septembre 1860).

La campagne de Garibaldi arrive à point nommé, à la fois pour démasquer la politique de Cavour qualifiée d'antinationale («Ca-

pour est carrément l'instrument de Bonaparte», écrit Marx à Lassalle le 2 octobre 1860) et pour sortir les peuples de la fausse alternative dans laquelle on prétend les enfermer: Napoléon ou la Sainte Alliance. Car le bonapartisme n'est pas, Marx le répète, l'«incarnation du principe démocratique» comme les libéraux et ... Lassalle le croient: «Ce principe démocratique consiste à établir la dictature d'un prince sur le suffrage universel» (lettre à Engels du 16 juin 1860). Comme ils l'avaient déjà fait, Marx et Engels réaffirment pour certains peuples danubiens, la Hongrie notamment, le droit à l'existence nationale (lettre à Szemere du 2 juin 1860). Mais ils se montrent toujours opposés à des solutions qui favoriseraient la pénétration russe dans ces régions; contrairement à Vogt et à d'autres, Marx ne croit pas «que les principautés danubiennes unies seraient capables, dans leur extension *actuelle*, si elles constituaient un royaume indépendant, de former une "digue" contre la Russie, voire de résister aux Russes, aux Autrichiens et aux Turcs» (lettre à Engels du 9 juillet 1860).

Cette haine du tsarisme explique largement les rapports que Marx entretient avec le politicien anglais Urquhardt. Il redit à Lassalle ce qu'il avait écrit à Engels: qu'«en politique étrangère l'emploi de termes comme "réactionnaire" ou "révolutionnaire" n'avance à rien» (aux environs du 2 juin 1860). «Subjectivement réactionnaire en politique intérieure», Urquhardt n'en est pas moins «objectivement révolutionnaire en politique étrangère» (*ibid.*), car ses deux bêtes noires sont Palmerston et la Russie, en qui Marx continue à voir le danger n° 1 en Europe; c'est ainsi qu'il écrit à Lassalle le 15 septembre 1860:

«Tu fais erreur en ce qui concerne notre position vis-à-vis de la Russie. L'opinion que nous nous sommes forgée, Engels et moi, est totalement indépendante et je peux dire qu'elle est née péniblement d'une étude de plusieurs années de la diplomatie russe. Il est vrai qu'en Allemagne on hait la Russie et, nous-mêmes, dès le premier numéro de la *Nouvelle Gazette rhénane*, nous avons indiqué que la guerre contre la Russie était la mission révolutionnaire de l'Allemagne. Mais haïr est une chose et comprendre en est une autre.»

La hantise de voir la Russie s'installer aux portes de l'Allemagne fait que le point de vue militaire l'emporte quelquefois sur d'autres considérations. Ainsi s'explique la volonté de Marx et d'Engels (en 1860 – la date a son importance) de conserver la Bohême (que Vogt veut céder à la Russie) à l'Allemagne.

C'est dans ce contexte qu'il convient d'apprécier les rapports, toujours aussi complexes, entre Marx et Lassalle, ainsi que les

efforts que Marx déploie pour tenter de regagner les faveurs de ce dernier après leur brouille de 1859. Non que la sympathie pour l'homme soit plus grande que par le passé. Dans sa lettre de février 1860, Marx parle du caractère « philistin » et de l'« arrogance de ce type », arrogance que confirme du reste la lettre du cousin de Lassalle, dont Marx cite un extrait le 10 juin 1861.

Depuis plusieurs mois, Marx et Lassalle ne correspondaient plus. Brusquement, Marx prend à la fois conscience que, quels que soient par ailleurs ses défauts, Lassalle est « *a horse power* » comparé aux autres et que lui-même a fait preuve d'un manque de diplomatie, et même d'une grossièreté (lettre à Engels du 28 janvier 1860) qui rend maintenant les rapports difficiles. La violence de ton qui transparait dans ses lettres à Engels, notamment dans celle du 9 février 1860, est comme le reflet d'un embarras que trahissent du reste ses lettres à Lassalle de la fin 1860, lorsque Marx ne cesse de se dérober, en prétextant ses multiples occupations, son manque de temps.

Or, Lassalle est pour eux, à ce moment-là, un « contact » précieux avec l'Allemagne. Le 28 janvier déjà Marx avait écrit à Engels : « A mon avis tu devrais immédiatement écrire à Lassalle ... Il nous faut maintenant à tout prix une liaison avec Berlin. » Le 3 janvier 1860, il lui suggère de demander à Lassalle son aide pour la publication de *La Savoie, Nice et le Rhin*, car « ce serait un bon prétexte pour renouer avec lui ».

A partir de septembre 1860, le ton change, et l'année 1861 ne fait que confirmer ce changement d'attitude, tout particulièrement vis-à-vis de la comtesse Hatzfeldt que Marx avait traitée de tous les noms et dont il souligne, dans une lettre à Engels du 19 juin 1861, l'intelligence politique!!!

C'est qu'entre temps Marx aura été reçu à Berlin avec énormément d'égards et de gentillesse. Du 6 mars au 12 avril 1861, Marx loge dans le somptueux appartement de Lassalle au 13 de la Bellevuestrasse. Lassalle et la comtesse le traitent comme un hôte de marque, donnent en son honneur un souper auquel assistent quelques célébrités berlinoises, lui offrent une soirée à l'Opéra, bref, lui font vivre un peu de la « vie berlinoise », à lui qui ignore ce qu'est la « vie londonienne »!

Si voir cet exilé fouler pour la première fois depuis si longtemps le sol de sa patrie a quelque chose d'émouvant, on ne peut s'empêcher de sourire en imaginant le « père Marx » à l'Opéra dans la loge voisine de celle de l'empereur. Manifestement, Lassalle cherche à la fois à séduire Marx et à l'« épater ». Marx est sensible au décalage

existant entre le train de vie de Lassalle et le sien. Il va rendre visite à un ancien compagnon de lutte et écrit à Engels, le 10 mai 1861 : « A Berlin, j'ai également rendu visite à Friedrich Köppen. Je l'ai trouvé toujours pareil à lui-même ... Les deux soirs que j'ai passés seul avec lui au café m'ont fait véritablement du bien. »

Dans la loge des journalistes, Marx assiste à une séance du *Landtag* ; il est « écœuré » à la vue des « uniformes qui prédominent ». On respire à Berlin une atmosphère « fin de siècle », « un parfum de décomposition, et les gens de toute condition considèrent qu'une catastrophe est inévitable » (lettres à Engels des 7 et 10 mai 1861).

Fort de l'amnistie conditionnelle qui vient d'être décrétée, Marx multiplie les démarches en vue de recouvrer la nationalité prussienne, mais Jenny est radicalement opposée à l'idée d'une éventuelle installation à Berlin et ... à la fréquentation de la comtesse, tout autant d'ailleurs que ses filles qui se sentent bel et bien anglaises et n'ont nulle envie de goûter les « charmes » de la capitale prussienne. Tout compte fait, Marx lui-même n'a guère envie de résider dans cet « affreux Berlin » avec son « sable » et sa « culture » et ses « gens trop spirituels » (lettre à Antoinette Philips du 13 avril 1861). La question d'ailleurs est tranchée par les autorités berlinoises qui opposent une fin de non-recevoir à sa requête : le prétendu libéralisme du régime ne va pas jusqu'à tolérer le retour éventuel d'un révolutionnaire conséquent.

Ces lettres font ressortir quelques traits de la personnalité des deux amis.

Marx doit se défendre de l'accusation de « méfiance malade » portée contre lui par Lassalle (lettre du 3 mars 1860). Il avoue avoir singulièrement manqué de doigté vis-à-vis de celui-ci et admet ne pas être toujours un bonhomme bien commode. Force lui est aussi de reconnaître qu'il a traité de façon injuste certains anciens compagnons (Schapper notamment, avec lequel, on l'apprend incidemment, il vient de renouer, ou même Willich), encore qu'il s'empresse d'ajouter qu'il a eu raison sur le fond, mais tort dans la forme.

On découvre aussi un Marx peu connu, celui de Hollande et de Berlin, libéré pour quelques semaines des lancinants problèmes matériels, un Marx qui rivalise d'esprit et de courtoisie avec la comtesse Hatzfeldt, un Marx galant aussi qui fait la cour – une cour surtout épistolaire – à sa jeune et jolie cousine Nannette.

Nous connaissions déjà les qualités de cœur d'Engels. En re-

nonçant à sa part d'héritage, il manifeste une nouvelle fois sa générosité. On le voit aussi témoigner à sa mère un attachement émouvant. «Je peux encore avoir cent autres affaires», lui écrit-il le 27 février 1861, «mais je n'aurai jamais d'autre mère que toi.»

Au demeurant, les difficultés de la famille Marx n'ont nullement diminué en 1860-1861. Le livre *Herr Vogt* n'a pas encore paru que Jenny, la meilleure secrétaire de son mari, qui a passé ses jours et ses nuits à recopier le manuscrit, tombe, au mois de décembre 1860, gravement malade : c'est la variole. On éloigne les enfants que les Liebknecht accueillent. Sans crainte de la contagion, Marx réussit, à force de dévouement, à sauver sa femme.

Aux soucis de santé, succèdent les tourments d'argent. Pendant presque un an la famille Marx vit d'expédients, dans une perpétuelle fuite en avant (traites tirées sur X ou Y, découverts en banque). L'intervention généreuse d'Engels évite chaque fois le pire. La guerre de Sécession a conduit le *New-York Daily Tribune* à licencier tous ses collaborateurs européens, sauf Marx ; mais le journal n'imprime plus que le quart des articles de son correspondant londonien, le rendement des piges baisse. Financièrement, l'année 1861 est sans doute l'une des plus noires que la famille Marx ait connues. *Herr Vogt*, tué par la critique, venu trop tard, se vend mal. Marx fait le voyage de Hollande dans l'illusoire espoir de «régler définitivement» ses problèmes d'argent avec l'oncle Philips. L'année 1862 lui apportera un cruel démenti.

Les conventions typographiques sont les mêmes que pour les volumes précédents.

On trouvera, en fin de volume, les index auxquels les lecteurs sont maintenant habitués et qui facilitent l'utilisation de cette correspondance.

Gilbert BADIA, Jean MORTIER

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME VII

1862-1864

AVANT-PROPOS

Ce volume de la correspondance Marx-Engels couvre une période marquée, en politique extérieure, par deux événements d'une particulière importance: aux Etats-Unis, la guerre de Sécession, qui oppose le Nord au Sud esclavagiste; en Prusse, l'arrivée au pouvoir de Bismarck et les premiers succès qu'il remporte dans l'affaire des Duchés (Schleswig, Holstein et Lauenburg).

Dès le début de la guerre civile américaine, Engels suit de très près les événements militaires et conclut à l'indifférence des populations nordistes. Ne trouvant pas dans le peuple «la moindre trace d'esprit révolutionnaire» (lettre à Marx du 12 mai 1862), il en vient bientôt, au vu des succès remportés par les Sudistes, à penser que «les défaites ramollissent les Yankees» et que «tout est fini» (30 juillet).

Marx ne partage pas ce pessimisme. Il attache moins d'importance à la situation militaire du moment qu'aux rapports de propriété dans les Etats du Sud et du Nord, au rôle des esclaves qui assurent «tout le travail productif». Il pense que «le Nord va se décider à faire sérieusement la guerre» (lettre à Engels du 7 août 1862) et, un mois plus tard, il ajoute: «Je reste toujours d'avis, aujourd'hui comme hier, que le Nord finira par gagner.» Il en donnerait même «sa tête à couper» (10 septembre 1862).

Lincoln promulgue l'Acte d'émancipation qui déclare libres, à partir du 1^{er} janvier 1863, les esclaves travaillant dans les Etats rebelles. Et Marx note que les événements d'Amérique constituent «un bouleversement d'une portée mondiale» (29 octobre 1862).

Engels n'est toujours pas convaincu: «Je ne suis pas du tout sûr que tout se déroulera de façon aussi classique que tu sembles le croire» (lettre du 5 novembre 1862). Le succès des démocrates aux élections semble même lui donner raison. Il craint une «paix pourrie» et se désespère qu'«un peuple placé devant un grand dilemme historique, où il y va en même temps de sa propre existence, puisse, après dix-huit mois de lutte [...], voter pour qu'on mette les pouces».

Pendant l'année 1863 et la majeure partie de l'année 1864, la guerre se poursuit avec des fortunes diverses. Au demeurant, les commentaires sont plus rares dans les lettres des deux amis. Mais, en novembre 1864, Engels, dans une lettre à Weydemeyer, porte sur l'avenir des Etats-Unis le jugement que voici: «Votre guerre outre-Atlantique est l'une des choses les plus grandioses qu'il soit donné de vivre [...] Elle orientera l'avenir de l'Amérique tout entière pour des centaines d'années. Une fois aboli l'esclavage, cette principale entrave au développement politique et social des Etats-Unis, le pays connaîtra forcément un essor qui lui assurera à très bref délai une tout autre position dans l'histoire mondiale» (24 novembre 1864). Même ton chez Marx quelques jours plus tard. Il parle de ce «bouleversement gigantesque» qui aura «l'influence la plus bienfaisante sur le monde entier» (à Lion Philips, 29 novembre). C'est enfin Marx qui rédige l'Adresse que la Première Internationale envoie à Abraham Lincoln et qui établit un lien étroit entre la lutte des Nordistes et celle de la classe ouvrière européenne. L'Adresse affirme en effet: «Les ouvriers d'Europe ont senti d'instinct que le sort de leur classe était lié à celui de la bannière étoilée.» Et plus loin: «Tout comme la guerre d'Indépendance américaine a inauguré une ère nouvelle pour l'essor de la classe bourgeoise, la guerre américaine contre l'esclavagisme inaugurera une ère nouvelle pour l'essor de la classe ouvrière.» Si, aujourd'hui, le ton de cette adresse paraît excessivement dithyrambique, une chose ressort clairement des lettres de Marx: dès le début du conflit – sans se laisser arrêter par les réserves ou les objections d'Engels – il a compris la portée immense de l'événement; analysant les causes et les conditions de la guerre, il a conclu tout de suite à la victoire du Nord sur le Sud.

Sur ce qui se passe en Allemagne à la même époque, en revanche, Marx ne fera pas preuve de la même clairvoyance. Résumons les faits. En 1860, a éclaté en Prusse un conflit qui oppose – à propos d'une réforme de l'armée – la Couronne au Parlement. Celui-ci est dominé par le «parti du progrès» qui refuse de voter les crédits militaires demandés par le gouvernement. En 1862, de nouvelles élections ne font qu'accroître le poids des libéraux à la Chambre des députés prussienne. Le roi songe à démissionner. C'est alors que, sur les conseils du ministre de la Guerre, De Roon, il fait appel à un «homme fort», Otto von Bismarck, ex-député conservateur et, pour l'heure, ambassadeur à Paris. Les premiers affrontements entre Bismarck et l'opposition ne tournent pas à l'avantage de celui-là. L'opposition sort ren-

forcée des élections d'octobre 1863; Bismarck tourne alors la difficulté: il réussit à remporter de grands succès en politique extérieure et à réaliser l'unité de l'Allemagne sous l'égide de la Prusse. Ces succès extérieurs lui vaudront, en politique intérieure aussi, le ralliement de la majeure partie des opposants.

Sur l'Allemagne, Marx et Engels sont paradoxalement moins bien informés que sur l'Amérique. La presse prussienne ne semble pas être d'un très haut niveau et les deux amis ne reçoivent guère de nouvelles directes. Celles qui leur parviennent par Lassalle sont suspectes à leurs yeux. Si l'on ajoute que Bismarck est un maître de l'intrigue et de la diplomatie secrète, on comprend peut-être mieux pourquoi Marx et Engels n'ont, au début, pas vu clair dans son jeu. «La difficulté à comprendre la politique de la Prusse, écrit Marx, ne vient que d'une chose, de l'idée arrêtée que s'en font ceux qui lui supposent des visées sérieuses et des perspectives lointaines» (Marx à Lion Philips, 29 mars 1864). Marx et Engels détestent évidemment le roi et la camarilla de Junkers dont il s'est entouré. Mais ils n'ont pas plus de sympathie pour les opposants, pour cette bourgeoisie timorée qui a trahi la révolution en 1848. Sur ce point, identité de vues totale entre Engels et Marx. Le premier écrit le 20 mai 1863: «Jamais Parlement ne s'en est tenu avec plus de patience [...] au principe selon lequel l'opposition bourgeoise, dans sa lutte contre l'absolutisme et la camarilla des Junkers, était tenue de recevoir des coups de pied au cul.» A quoi fait écho cette opinion de Jenny Marx, dont on sait qu'elle partage sur ce point les idées de son mari: «Y a-t-il rien de plus lamentable que le spectacle qu'offre la Prusse? On ne sait qui est le plus pitoyable, du roi, des ministres, de la camarilla, ou du peuple servile — et surtout cette misérable presse lâche, rampante et muette» (à Madame Markheim, 6 juillet 1863). Un an plus tôt déjà, Marx désespérait du «Michel allemand» qui ne songe qu'à faire de l'argent et qui s'est converti à la Petite Allemagne (alors que, depuis 1848, Marx et Engels sont partisans d'un Etat qui engloberait l'essentiel des pays de langue allemande autrefois membres du Saint Empire, y compris l'Autriche).

Dans l'affaire des Duchés, Marx avoue franchement qu'il «n'y voit pas très clair» (à Engels, 31 août 1864) et Engels «n'arrive pas à s'expliquer» la «chance», et donc la politique de Bismarck (30 mai 1864). Toujours hypnotisé par la Russie, Marx pense que c'est elle qui mène le jeu.

Pourtant, les deux amis constatent que leurs anciens compagnons de lutte, Miquel, par exemple, mais aussi Lassalle,

changent de camp et soutiennent les efforts de la Prusse; Engels se dit surpris par la bonne tenue de l'armée prussienne (29 avril 1864) et, dès le 24 mars 1863, Marx dit être arrivé à «la conclusion politique [...] que Bismarck défend en fait correctement le principe étatique prussien».

Néanmoins il faudra attendre encore quelques années, et de nouveaux succès de Bismarck, pour que Marx et Engels voient plus nettement où celui-ci veut en venir.

*

Aux divergences politiques entre Marx, Engels et Lassalle – déjà évoquées dans l'avant-propos du tome V de cette correspondance – est venue s'en ajouter une autre, plus sérieuse: la collaboration secrète entre Lassalle et Bismarck: «Ce type travaille maintenant purement et simplement au service de Bismarck» (Engels à Marx, 11 juin 1863). Et Marx, un an plus tard: «En ce qui concerne le flirt de Lassalle avec Bismarck, c'est un fait indéniable» (à Weydemeyer, le 24 novembre 1864).

Ces graves suspicions n'empêchent pas Engels, au lendemain de la mort de Lassalle, blessé mortellement à Genève le 30 août au cours d'un duel, de rendre hommage au disparu: «C'était sûrement un des types les plus importants d'Allemagne. Il était pour nous un ami fort peu sûr et serait devenu presque à coup sûr, dans l'avenir, notre ennemi, mais qu'importe [...] Lassalle était bien le seul type en Allemagne même qui leur fit peur» (à Marx, le 4 septembre 1864). Et Marx répond trois jours plus tard: «Il était quand même quelqu'un de la *vieille souche** et l'ennemi de nos ennemis.»

Sur le plan personnel, la visite que fait Lassalle à Marx, en juillet 1862, à Londres, ne fera qu'envenimer leurs rapports. Lassalle manque manifestement de délicatesse et, peut-être, de générosité. Marx, à nouveau pressé par le besoin, essaie d'emprunter de l'argent à Lassalle, sans succès tout d'abord, alors que celui-ci vient de perdre 500 thalers dans une spéculation malheureuse. Finalement, Lassalle lui promettra 15 livres (!) pour janvier 1863 (soit 6 mois plus tard!), «alors qu'il dépense 1 livre 2 sh. par jour en *cabs* et en cigares» (à Engels, 7 août 1862).

Ce qui irrite plus encore Marx et les siens, c'est sa mégalomanie «Il est devenu complètement fou [...] Il est maintenant sans discussion possible non seulement le savant le plus grand, le penseur le plus profond, le chercheur le plus génial, etc., mais aussi

Don Juan et le cardinal de Richelieu de la révolution. Avec, en plus, cet intarissable bagou, doublé d'une voix de fausset, le geste théâtral et sans grâce et le ton doctoral» (30 juillet). Marx, est proprement outré que Lassalle lui propose de faire d'une de ses filles la demoiselle de compagnie de la comtesse Hatzfeldt. C'est dans ce «climat» passionnel qu'il faut situer cette phrase de Marx à la fin de la même lettre: «Je suis maintenant sûr, comme d'ailleurs la forme de sa tête et ses cheveux le prouvent, qu'il [Lassalle] descend des nègres, de ceux qui ont suivi Moïse lors de la fuite hors d'Egypte». On comprend qu'à la suite de cette visite de Lassalle à Londres les rapports entre les deux hommes deviennent rien moins que chaleureux. Et, pourtant, le 7 novembre 1862, Marx assurera Lassalle de son amitié et, au lendemain de sa mort, il écrira à la comtesse Hatzfeldt: «Je l'aimais personnellement» (16 octobre 1864). Il serait facile et hâtif de taxer Marx d'hypocrisie. Il paraît plus juste de dire qu'à l'ambivalence de ses sentiments envers Lassalle, à ce mélange d'amitié, d'admiration même pour certains aspects de sa personnalité et de profonde antipathie fondée d'abord sur une opposition de tempéraments, correspond chez lui un double langage.

*

Pour l'histoire du mouvement ouvrier allemand et international, les années que couvre ce septième volume constituent un moment capital; 1863: date de la fondation de l'Association générale des travailleurs allemands présidée par Lassalle; le 28 septembre 1864, voit le jour, à Londres, l'Association internationale des travailleurs, la Première Internationale, dont Marx, cofondateur, sera l'un des membres les plus actifs, puisqu'il prendra une part décisive à la rédaction et à la diffusion des statuts de l'organisation et de l'Adresse inaugurale qui annonce sa création et précise ses objectifs (sur la fondation de l'AIT, voir lettre de Marx à Engels du 4 novembre 1864). Engels n'a sans doute pas eu tort d'écrire que, de tous ceux qui présidèrent à la naissance de l'AIT, Marx était le seul «qui sût clairement ce qu'il fallait faire et quelle organisation il fallait fonder» (*MEW*, t. 22, p. 340). Ce volume présente de ce point de vue un intérêt capital.

*

Incurablement optimiste, Marx écrit à Klings le 4 octobre 1864 à propos du *Capital*: «J'espère, à présent, arriver enfin à le terminer

en quelques mois et asséner à la bourgeoisie, sur le plan théorique, un coup dont elle net se relèvera jamais. » En fait, les manuscrits s'accumulent. En 1863, Marx achève la rédaction des vingt-trois cahiers dont la majeure partie constitue ce qu'il est convenu d'appeler les *Théories sur la plus-value* et qui viennent d'être publiés par les Editions sociales en traduction française. D'août 1863 à 1865, il rédige un autre manuscrit qui constitue la première version des trois Livres du *Capital* tels que nous les connaissons aujourd'hui et dont les deux derniers seront publiés par Engels, à partir, notamment, de ce manuscrit.

C'est dire que Marx, singulièrement à l'automne 1864 et en 1865, réussit à mener de front son activité politique au sein de l'Internationale et ses recherches économiques.

Dans une série de lettres à Engels, Marx demande des précisions à son ami et lui expose ses découvertes : voir, par exemple, le 2 août 1862, la critique des théories de Ricardo en matière de rente foncière et la relation qu'il établit entre la composition organique du capital et le taux de la plus-value ; ou, encore, la discussion sur les machines, l'affirmation que les deux découvertes essentielles, entre le XVI^e et la moitié du XVIII^e siècle, sont la montre et le moulin (28 janvier 1863) ; ou, enfin, le résumé éclairant du *Tableau économique* du physiocrate Quesnay (6 juillet 1863).

*

Loin de s'améliorer, la situation matérielle de la famille Marx empire encore. Il peut paraître lassant d'entendre mois après mois cette litanie de la misère : mais n'est-il pas utile de connaître – concrètement – les conditions de vie et de travail de l'auteur du *Capital* ?

La guerre civile américaine a tari pour Marx, en 1862, sa principale source d'argent, car le *New-York Daily Tribune* ne lui prend presque plus d'articles et la *Presse* de Vienne, à laquelle il collabore, le paie encore plus mal et insère le quart de la copie qu'il lui envoie.

On continue à porter tout ce qu'on peut au mont-de-piété (y compris, en avril 1862, les chaussures des filles !) pour avoir un peu d'argent liquide. En juin, Jenny Marx essaie même, mais en vain, de bazarder quelques livres.

Comble d'infortune, à Manchester, la firme Ermen & Engels ne fait pas de bonnes affaires et n'arrive pas à écouler son stock. Il y a un stock considérable de marchandises. « Je dépense cette

année plus que je ne gagne. Nous sommes très affectés par la crise » (à Marx, le 28 février 1862).

Marx se demande si cela vaut la peine « de mener cette vie de chien ». En janvier 1863, il annonce qu'il a pris une grande décision. Il va se déclarer en faillite, placer ses deux aînées comme gouvernantes et s'installer dans un logement à bon marché. Bien entendu, Engels intervient à nouveau comme un sauveur.

La misère, pour Marx, n'est pas chose nouvelle. Ce qui l'affecte davantage, c'est que ses filles, qu'il aime tendrement, la ressentent et en supportent les conséquences. En 1862, l'aînée, Jenny, a dix-huit ans, et Laura, seize. « Jenny est déjà en âge de sentir dans quelle poisse nous nous débattons et c'est là la raison de son mal physique » (à Engels, 25 février 1862). « Je fais tout pour éviret aux enfants d'être directement humiliées » (30 juillet 1862). En janvier 1863, Marx précise à Engels qu'il n'a pas pu envoyer ses enfants à l'école ce trimestre, car la note n'avait pas été payée et « elles n'étaient pas dans un état présentable » (24 janvier).

Ayant pratiquement toujours vécu en Angleterre (l'aînée avait cinq ans quand la famille Marx est venue s'y fixer), les filles « sont devenues de vraies Anglaises » et sont effrayées à l'idée de devoir aller un jour vivre en Allemagne. Leur mère en fait un portrait peut-être un peu trop flatteur : « Jenny et Laura sont d'une modestie vraiment charmante », la dernière, surnommée Tussy, « est la lumière et la vie de notre maison » (à Bertha Markheim, 28 février 1863).

C'est la profondeur de la misère, dont c'est miracle, écrit Marx, qu'elle ne lui ait pas fait perdre tête, qui explique aussi la seule brouille, vite dissipée d'ailleurs, survenue entre Marx et Engels. En janvier 1863, Engels annonce à Marx la mort de Mary Bruns, avec laquelle il vivait depuis son arrivée à Manchester. Il l'annonce à Marx. Celui-ci répond en deux lignes qu'il est consterné, ajoutant : « Elle avait très bon cœur, beaucoup d'esprit et tenait beaucoup à toi » (8 janvier), après quoi, il expose longuement ses problèmes d'argent. Engels, blessé de cette froideur, répond sèchement le 13 : « En cette circonstance [...] tous mes amis, y compris des philistins de ma connaissance, m'ont témoigné plus de sympathie et d'amitié que [toi]. » Le 24 janvier, Marx assure n'avoir pas agi « par sécheresse de cœur » et invoque comme excuse la « situation totalement désespérée » dans laquelle il se trouve.

Engels est incapable de ressentiment envers Marx. Il explique à Marx ce que la mort de sa compagne a représenté pour lui : « On ne peut pas vivre avec une femme pendant tant d'années sans

ressentir terriblement sa mort. Je sentais qu'avec elle, j'enterrais le reste de ma jeunesse», et il ajoute aussitôt: «Je suis heureux de ne pas avoir perdu aussi, en même temps que Mary, mon plus vieil et mon meilleur ami» (26 janvier).

Qui dit misère, dit mauvaise nourriture. Cette mauvaise alimentation est sans doute la cause principale de la maladie de foie qui met Marx «littéralement hors d'état d'écrire la moindre ligne» (22 avril 1863). Il y a plus grave. A l'automne, une nouvelle attaque de furonculose fait craindre à ses proches pour sa vie. «Mon cher Karl a été durant trois semaines bien près de la mort», écrit Jenny Marx à Liebknecht le 24 novembre 1863. Nouvelle crise en mai 1864. Or, Marx hésite à entreprendre une cure de peur qu'elle ne le force à interrompre ses travaux économiques.

En ce même mois de mai, la disparition de son ami Wilhelm Wolff, auquel Marx dédicace *Le Capital*, améliore la situation de la famille. Wolff, en effet, fera de Marx son principal légataire. Les quelque huit cents livres que Marx recevra le tireront d'affaire pour les derniers mois de l'année, lui permettant surtout de régler ses dettes. Mais, dès le printemps suivant, il lui faudra de nouveau faire appel à la générosité inépuisable d'Engels.

Ces remarques n'épuisent nullement le contenu de ce tome. Il nous informe sur la diversité des lectures et des travaux des deux amis: Marx relit Darwin ou s'initie au calcul différentiel, tandis qu'Engels étudie le serbe. Ils s'intéressent toujours à la France et, dès août 1862, Marx écrit: «Pour moi il ne fait aucun doute que le Mexique sera sa mort [de Napoléon III].» Tous deux suivent également avec attention le soulèvement en Pologne russe (janvier 1863) dont ils pensent qu'il va marquer une nouvelle période révolutionnaire en Europe.

En 1863, Marx a quarante-cinq ans, Engels, quarante-trois. Nous avons vu qu'à la mort de Mary Burns, Engels parlait de la fin de sa jeunesse. Marx, lui aussi, constate qu'ils ont vieilli: «A la relecture de ton ouvrage *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, je me suis aperçu à ma grande tristesse que nous avions pris de l'âge. Avec quelle fraîcheur, quelle passion, quelle hardiesse dans l'anticipation, quelle absence de scrupules, érudits et scientifiques, on appréhendait les choses!» Marx parle de leur humour d'antan et se désole que ce qu'ils ont fait par la suite soit du «gris sur gris». Et, pourtant, nous le verrons dans le prochain volume, ce «gris sur gris», c'est la grande œuvre de la maturité, c'est *Le Capital*.

G. BADIA, J. MORTIER

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME VIII

JANVIER 1865

JUIN 1867

Traduit sous la responsabilité de Gilbert Badia et Jean Mortier

AVANT-PROPOS

On pourrait ordonner les informations que nous fournissent les lettres contenues dans ce tome de la Correspondance Marx-Engels et les remarques qu'elles suscitent autour de quatre thèmes dominants : les travaux économiques de Marx qui vont déboucher sur la publication du *Capital* ; les activités de l'Internationale et les discussions au sein de l'association ; le développement du mouvement ouvrier en Allemagne et les jugements sur la Prusse qui se prépare à réaliser à son profit l'unité allemande ; la vie privée de la famille Marx enfin avec son lot habituel de misères et de soucis, mais aussi avec le prochain mariage de Laura, la fille cadette, avec Paul Lafargue.

*

« Je travaille à présent comme un bœuf de labour », écrit Marx le 20 mai 1865. Phrase souvent rencontrée sous sa plume depuis le début de cette correspondance ; et pourtant, jamais le lecteur n'aura ressenti avec une telle intensité la lourdeur, l'urgence et la multiplicité des tâches auxquelles Marx, plus encore qu'Engels, doit faire face. Jamais Marx n'aura été à ce point obsédé par le temps qui lui manque, malgré le surmenage qu'il s'impose. Or la situation matérielle de la famille est plus dramatique qu'elle ne l'a jamais été et Marx lui-même souffre d'un nouvel accès de furonculose qui met ses jours en danger (lettre du 10 février 1866 et plusieurs lettres de Mme Marx de la même période).

« Toutes les retouches et tous les signolages, bien que le style en soit par ci par là un peu trop relâché, seraient manifestement un non-sens, étant donné qu'il s'agit avant tout d'intervenir au bon moment. »

Ce discours, c'est Marx qui le tient à Engels à propos de la brochure que celui-ci vient d'écrire sur *La question militaire en Prusse et le parti ouvrier allemand*. Il n'y a pas si longtemps, Engels tenait à Marx le même langage ... en le pressant, sans succès il est

vrai, de terminer son ouvrage d'économie. Il lui avait même promis douze bouteilles de vin s'il était achevé le 1er septembre (lettre du 15 juillet 1865). Pourtant Marx entend bien mettre rapidement la dernière main au *Capital* et en hâter l'impression, car, dit-il, l'ouvrage «est bien plus important pour la classe ouvrière que tout ce que je pourrais faire à un congrès quelconque (à Kugelman, le 23 août 1866, en lui annonçant qu'il n'ira pas au prochain congrès de l'Internationale à Genève). Mais en dépit de ses bonnes résolutions, des invites pressantes et réitérées d'Engels, Marx continue à accumuler la documentation, ce qui retarde d'autant la rédaction définitive. Toujours en quête de documents nouveaux, Marx a les plus grandes difficultés à mettre un point final à un ouvrage. Il utilisera encore dans *Le Capital* les matériaux contenus dans le livre bleu anglais paru en juin 1866 et qui traite du travail des enfants. Le 31 juillet 1865, il ne lui reste plus, assure-t-il, que trois chapitres à écrire pour en terminer avec la partie théorique (à cette date il envisage encore de publier presque en même temps les trois livres du *Capital*). Or plus de deux ans s'écouleront encore avant que ne paraisse le Livre premier (septembre 1867);

«c'est que», écrit Marx le 31 juillet 1865, «je ne peux pas me résoudre à expédier quoi que ce soit avant d'avoir l'ensemble devant moi ... mes écrits ont l'avantage de constituer un tout comme une œuvre d'art ..., un ensemble articulé *dialectiquement*» (souligné par nous).

Terme important qui éclaire bien l'économie générale du *Capital*. Conscient de la portée de l'ouvrage

(«le plus redoutable missile qui ait jamais été lancé à la tête des bourgeois»),

Marx en souligne lui-même avec fierté ce qui en constitue l'originalité et la valeur:

«la composition, la cohérence interne est un triomphe de la science allemande» (20 février 1865).

En lisant les lettres de l'année 1866, on suit pas à pas tous les avatars de cette édition: la difficile «mise au net» de l'ouvrage qui oppresse Marx «comme un cauchemar», les modifications successives du projet et du découpage des tomes jusqu'au plan définitif en quatre livres tel que nous le connaissons aujourd'hui

et que Marx expose dans sa lettre à Kugelman du 13 octobre 1866. C'est en juillet de cette année et probablement sur les instances d'Engels que Marx a décidé de ne publier que le premier volume qui contiendra deux parties (Procès de production et procès de circulation du capital).

Les dernières pages de cette correspondance sont d'un intérêt tout particulier. Marx, qui a toujours étroitement associé Engels à ses recherches, le met à contribution pour la correction des épreuves. Engels, qui découvre alors ce premier livre dans sa totalité, ne dissimule pas son admiration mais n'hésite pas à en indiquer aussi les faiblesses et les imperfections; il suggère à Marx un certain nombre de corrections, quelques modifications de présentation. Marx, suivant de très près le conseil d'Engels, est amené à préciser son analyse sur tel ou tel aspect (par exemple sur la «forme valeur», voir ses lettres des 22 et 27 juin), à justifier ici sa présentation des choses, à réfuter là par avance les objections et les critiques des adversaires. Une fois de plus, ces lettres permettent de juger les liens qui unissent les deux hommes et de comprendre mieux le sens et la portée de leur collaboration. Marx sait mieux que quiconque ce que représente cette amitié pour lui:

«Dans ces circonstances on ressent plus que jamais le bonheur d'une amitié comme celle qui existe entre nous.» (20 février 1866).

*

En peu d'années, Marx va acquérir une renommée «internationale». Bien que ses travaux soient encore fort peu connus, peu diffusés (et rarement bien compris), le nombre de ceux qui reconnaissent ses mérites scientifiques augmente et son influence, sans être incontestée, va croissant. Il confie à Engels sous le sceau du secret cette surprenante nouvelle: Bismarck lui-même aurait cherché à exploiter «mon grand talent dans l'intérêt du peuple allemand». De son côté, Engels est cité lui aussi comme une autorité (en matière militaire) dans certains milieux proches du gouvernement prussien; mais, accaparé par les affaires, il n'apparaît guère sur le devant de la scène. Ce sacrifice, on s'en souvient, Engels l'a consenti pour son ami; Marx en conçoit quelques remords et rend à Engels le 7 juillet 1866 ce bel hommage: «Tu comprends quelle joie ce serait pour moi de te voir figurer dans mon œuvre maîtresse ... en tant que collaborateur direct et non point seulement par des citations.»

A partir de 1865, on a l'impression que le mouvement ouvrier, dans toute l'Europe, prend plus d'importance et témoigne d'une plus grande cohésion. La fondation de l'Internationale (en septembre 1864) n'y est certes pas étrangère : l'association connaît un essor rapide, ce qui se traduit pour Marx qui est « la tête de l'affaire » (à Engels le 13 mars 1865) par un surcroît de travail. La tâche est écrasante car Marx n'en est pas seulement la tête, il en est aussi le bras, l'organisateur, jusque dans le travail matériel le plus modeste, encore qu'indispensable, le placement des cartes d'adhésion et la comptabilité des adhérents. Sa lettre à Engels du 13 mars 1865 donne une idée du travail fourni : quatre réunions en une semaine dont certaines s'achèvent fort tard dans la nuit. Ces lettres nous font bien mesurer la somme de dévouement et de sacrifices que Marx s'impose : correspondances, préparation du Congrès de Genève, organisation de la solidarité en faveur des grévistes de tel ou tel pays ; elles signalent aussi les premiers succès : la mise en échec des tentatives patronales de recruter sur le continent des briseurs de grève a un « retentissement énorme » et frappe « l'esprit pratique » des Anglais.

Marx aurait donc lieu d'être satisfait. En Angleterre, en Belgique, en Italie, en France, l'Internationale fait « des progrès rapides qui dépassent toutes les espérances » (à Kugelmann, le 23 février 1865). La *Revue des deux Mondes* parle du Congrès de Genève comme d'un des événements importants de ce siècle. Les adhésions se multiplient, la presse de l'organisation se développe. Quant aux ouvriers parisiens, ne considèrent-ils pas « le *Council* de Londres comme un gouvernement ouvrier à l'étranger » ?

Mais il y a le revers de la médaille : les démêlés avec la « section française », les premières difficultés avec les trade-unions et tout un cortège d'intrigues, de luttes intestines, de conflits de personnes, d'ambitions, de jalousies qui s'offusquent de « l'influence allemande », des velléités de révolte contre « le tyran » (lettre de Marx du 10 mars 1866). Marx ne cède pas à la tentation qu'il éprouve parfois d'abandonner le combat et de se consacrer à ses travaux théoriques. Il craint, en effet, s'il partait, un retour en force de « l'élément bourgeois ». « Si je me retirais dans de telles circonstances, je porterais le plus grand tort à la cause », écrit-il à Engels le 26 décembre 1865.

C'est que les débats au sein de l'Internationale portent sur des questions théoriques importantes, dont l'enjeu pratique est immédiat. C'est ainsi que Marx, au cours d'une séance de l'A. I. T., est amené à réfuter les thèses de l'Anglais Weston sur la valeur,

condensant « tout un cours d'économie en une heure »¹. Le problème polonais donne lieu à des discussions passionnées : la correspondance nous permet de comprendre, par exemple, la genèse de la série d'articles publiés en 1866 : « Qu'est-ce que la classe ouvrière a à faire avec la Pologne ? »

Contrairement à ce qu'on affirme parfois aujourd'hui, Marx a bien vu l'importance de la question nationale : dans sa lettre à Engels du 20 juin 1866, il se moque des représentants de la « jeune France » pour qui toutes les nations sont « des préjugés surannés » et qui, sous l'influence de Proudhon, voudraient dissoudre ces nations pour ne laisser subsister que de petits groupes ou communes. En même temps, il reconnaît que la situation est difficile et qu'il faut éviter toute démonstration qui orienterait l'Internationale dans une direction unilatérale.

Politiquement, Marx pense que l'essentiel est « d'éviter tout ce qui peut ressembler à des visées personnelles et de maintenir une bonne entente avec les Anglais », qui fournissent évidemment les gros bataillons de l'Internationale (lettre à Engels du 2 avril 1866).

*

En politique extérieure, l'événement le plus important et le plus lourd de conséquences de ces deux années est sans conteste la guerre austro-prussienne, la réalisation de l'unité allemande sous l'hégémonie de la Prusse.

Force est bien de constater que, à la veille de la guerre austro-prussienne, et de la victoire de Sadowa, les deux amis n'apprécient pas correctement la force de la Prusse, ni la politique de Bismarck. Ils pronostiquent une victoire autrichienne, s'attendent à une révolution en Allemagne, conséquence de la « raclée » que les Prussiens vont subir, n'ont que sarcasmes pour le *Krautjunker* Bismarck, taxé de crétin « intellectuellement et moralement au bout de son rouleau » (16 août 1865), et ce qu'ils considèrent comme ses faux pas ou ses maladresses.

Ces erreurs de jugement s'expliquent assez facilement. Depuis la mort de Lassalle, ils n'ont presque plus de liaison avec l'Allemagne et sont donc réduits à des informations de presse. Ils sont conscients que, n'étant pas « au cœur du mouvement », ils risquent de ne pas comprendre « exactement la situation » (lettre de

1. Cette conférence sera publiée en 1898 sous le titre *Salaire, prix et profit*.

Schweitzer du 15 février 1865, citée en note à la lettre de Marx à Engels du 18 février). Chez Bismarck, le hobereau leur masque le politique.

Aussi bien cette époque est-elle, pour Bismarck aussi, pleine d'incertitudes. Sa visée politique (la réalisation de l'unité petite allemande) ne nous apparaît aujourd'hui aussi nette que parce qu'il a réussi et que l'histoire n'a guère retenu que ces succès, ceux-ci occultant les bavures, les demi-échecs momentanés, les fausses manœuvres, etc. Mais, quelques raisons que l'on découvre aux erreurs de jugement de Marx et d'Engels, celles-ci sont patentées. Engels pense que la Landwehr prussienne va se révolter au lendemain de la défaite. Et on nous dit de Bismarck : il sait trop bien qu'il ne peut se lancer dans la guerre « sans être immédiatement renversé ». Constatant cependant que Bismarck veut la guerre avec l'Autriche, Engels n'y comprend plus rien. Or, au lendemain même de l'événement, Engels avance, quant à sa portée, une appréciation d'une justesse remarquable et qui vaut d'être citée. Nous avons déjà noté ce trait chez Marx : la faculté de juger à chaud, d'apprécier immédiatement les conséquences d'un grand événement, à propos des journées de juin 1848.

Ici, ce qui frappe c'est la rapidité avec laquelle les deux amis corrigent le tir. Ils reconnaissent « le fait accompli, que cela nous plaise ou non » et ils en tirent un certain nombre de conclusions.

Engels constate dès le 9 juillet 1866 que Bismarck dépasse tout d'un coup son maître Napoléon III. Il explique que le brusque et énorme accroissement de puissance de la Prusse va provoquer le rapprochement de la France et de la Russie. Il prévoit que toute ingérence de Napoléon dans les affaires allemandes précipiterait les Allemands du sud dans les bras de Bismarck. Il pense que, militairement, la Prusse peut « demain » affronter la France.

Il revient sur la question allemande dans sa lettre du 25 juillet, comprend que Bismarck va réaliser l'unité de l'Allemagne au bénéfice de la Prusse en excluant l'Autriche, expose les avantages de l'unité nationale et les inconvénients de la prussianisation de l'Allemagne. Tout cela moins de trois semaines après Sadowa, quatre ans avant la guerre de 1870, cinq ans avant la proclamation de l'Empire allemand, plusieurs décennies avant la conclusion de l'alliance franco-russe. Même si le parallèle établi dès avril 1866 entre le régime bismarckien et le bonapartisme, « véritable religion de la bourgeoisie moderne », ne manque pas de pertinence, il n'en reste pas moins que, sur beaucoup de points, leur analyse de l'Etat prussien et les jugements portés sur Bismarck jusqu'à l'été 1866

ont été souvent démentis par la suite des événements. Il est probable que leur hostilité foncière au régime prussien, dont ils ont eu tant à souffrir personnellement (qu'on se rappelle les agissements de la police prussienne contre la *Nouvelle Gazette rhénane*, le procès truqué intenté à la Ligue des communistes, le refus opposé à Marx quand il demande à recouvrer sa nationalité, etc.) et dont ils n'oublient pas qu'il a écrasé militairement la révolution de 1848, ont faussé leurs appréciations sur une situation intérieure qu'ils connaissent en fin de compte assez mal.

*

Les lettres publiées dans ce volume éclairent aussi l'histoire compliquée des relations de Marx et Engels avec le mouvement ouvrier allemand. Et d'abord avec le chef de l'Association générale des travailleurs allemands (ADAV), Ferdinand Lassalle¹.

Dans une longue lettre à Kugelmann (23 février 1865), Marx explique que Lassalle avait passé contrat — secrètement — avec Bismarck qui, contre l'engagement de l'ADAV de soutenir sa politique anti-autrichienne (réalisation de l'unité allemande au profit de la Prusse), aurait promis à Lassalle de satisfaire une des revendications à laquelle celui-ci tenait le plus : l'instauration du suffrage universel (la promesse sera d'ailleurs tenue un peu plus tard par Bismarck) et une aide de l'Etat aux coopératives de production préconisées par Lassalle. Trois semaines plus tard, (10 mars 1865), Engels écrit à Weydemeyer : « Lassalle s'était engagé *beaucoup plus à fond* avec Bismarck que nous ne l'avons su. Il existait littéralement entre eux une alliance ». Marx et Engels étaient bien informés (par Liebknecht) puisqu'on publiera soixante ans plus tard les preuves formelles de cet accord secret entre Lassalle et Bismarck.

Ne s'embarrassant pas de nuances, Engels traite Lassalle de « crapule de bas étage ». Marx use d'expressions plus modérées et à coup sûr plus justes (« Richelieu de la classe ouvrière » ou « Marquis de Posa du prolétariat »). En réalité ces pourparlers n'ont rien pour le surprendre vraiment : ils sont dans le droit fil d'une stratégie politique contre laquelle, de longue date, Marx s'était élevé. Lassalle, lecteur un peu rapide du *Manifeste*, mais aussi homme de terrain, avec une expérience concrète de la bourgeoisie alle-

1. Sur les relations de Marx et Engels avec Lassalle, voir avant-propos des tomes précédents, tome V notamment.

mande, de ses hésitations politiques et de ses trahisons successives, croyait pouvoir, en recourant à une sorte de stratégie de la ruse, nourrie de pas mal d'illusions sur la nature de l'Etat en général, considéré comme un organisme se situant au-dessus ou en dehors des classes sociales, et de l'Etat prussien en particulier, (ce que Marx appelle le socialisme monarchique), faciliter l'émancipation de la classe ouvrière en appuyant la réalisation de l'unité allemande « par le fer et par le sang » ; il oubliait la place des féodaux en Allemagne et l'exploitation « du prolétariat rural que pratique à coups de trique la noblesse féodale » (lettre de Marx du 11 février 1865).

Après la disparition tragique de Lassalle, Marx qui avait collaboré quelques mois au *Social-Demokrat*, organe des Lassalliens, se voit obligé d'interrompre cette collaboration et de couper les ponts avec les successeurs de Lassalle « empêtrés dans la glu de l'apothéose » qui, à la tête de l'ADAV, poursuivent la même politique. Les lettres des premiers mois de l'année 1865 permettent de suivre toutes les étapes de cette clarification.

Wilhelm Liebknecht, de retour depuis peu en Allemagne, devient alors le principal correspondant et le principal informateur de Marx et d'Engels pour les affaires allemandes. Ceux-ci ne sont pourtant pas tendres à son égard ; mou, flemmard, incompétent : tel est en gros le portrait peu flatteur qu'ils nous donnent d'un homme pourtant dévoué au mouvement ouvrier et, qui est leur « seule liaison solide » (*sic*).

Beaucoup plus sévères à son endroit dans les lettres qu'ils échangent entre eux que dans celles qu'ils lui adressent ou envoient à des tiers, Marx et Engels craignent surtout que sa qualité « d'Allemand du Sud » et son attitude favorable à l'Autriche ne l'entraînent sur des positions fausses. Paradoxalement – et ceci permet de mesurer la complexité de la situation – Marx et Engels craignent son anti-prussianisme borné, alors qu'ils ne sont pas moins que lui opposés à certains aspects de la politique prussienne. Quelques mois plus tard, ils rendront hommage à son activité de propagandiste et approuveront son premier discours au Reichstag de l'Allemagne du Nord où il a été élu.

*

Le mépris que Marx et Engels manifestent constamment à l'égard des opportunistes, des *Realpolitiker* du type von Schweitzer, ne doit pas induire le lecteur à s'imaginer que, par dogmatisme, ils

ignorent les réalités et lui opposent des modèles d'analyse établis à priori. Pour preuve, voici ce qu'écrivait Marx en parlant des ouvriers parisiens :

« Ils méprisent toute action *révolutionnaire* ... c'est-à-dire réalisable également par des moyens *politiques*. »

(à Kugelmann, 9 octobre 1866).

Si le recours au suffrage universel, dans le contexte allemand, paraît saugrenu à Marx et Engels, car

« à quoi bon pour les ouvriers un parlement élu au suffrage universel, s'il est réduit à la même impuissance que celle à laquelle Bismarck veut réduire le parlement actuel »,

au même moment, s'agissant de l'Angleterre, Marx écrit :

« Nous agissons actuellement la *General suffrage question* qui a ici naturellement une tout autre importance qu'en Prusse ».

Signalons encore l'intérêt particulier de quelques lettres, entre autres celle d'Engels à Albert Lange (29 mars 1865) dans laquelle il précise que les lois économiques ne sont pas pour eux « des lois naturelles éternelles, mais des lois historiques » et transitoires, et surtout où il aborde une question fort actuelle : le rapport entre l'accroissement de la population et celui de la production. Pour l'heure (en 1865), pense Engels à juste titre, agriculture et industrie pourraient produire bien davantage et donc on pourrait nourrir une population bien supérieure. Le problème de la faim dans le monde ne se pose pas alors dans les mêmes termes qu'aujourd'hui, encore que les réflexions d'Engels ne nous paraissent pas avoir perdu de leur validité.

Le lecteur français lira avec une particulière attention le jugement de Marx sur Proudhon auquel nous renvoyons, faute de le pouvoir citer ici en entier :

« Je n'ai jamais mêlé ma voix, écrit Marx, à ceux qui jetaient les hauts cris sur lui en l'accusant d'avoir "trahi" la révolution. Ce n'était pas sa faute si, mal compris à l'origine par d'autres comme par lui-même, il n'a pas répondu à des espérances que rien ne justifiait. »

Cette lettre écrite le 24 janvier 1865 à la demande de J. B. von Schweitzer lors de la mort de Proudhon parut sous forme d'article dans le *Social-Demokrat* : elle constitue un résumé particulièrement

clair et précis des positions de Marx vis-à-vis du théoricien français. Nous renvoyons également à ce propos à la lettre de Marx à Annenkov du 28 décembre 1846 (Corr., t. 1, p. 446). L'influence toujours vivace des conceptions proudhoniennes sur le mouvement ouvrier français et belge notamment donne à cette lettre son sens et son actualité.

Le débat entre Marx et Engels sur la théorie du français Trémaux est révélateur à plus d'un titre de leur façon de penser et de la façon dont Marx réagit à une argumentation qui contredit ses conclusions initiales.

L'ouvrage de Trémaux établit un rapport direct entre la nature du sol, la formation géologique et le caractère des populations vivant sur ce sol. Hypothèse intéressante pour Marx car elle semble conforter la conception matérialiste. Engels, consulté, montre les faiblesses de la théorie de Trémaux et son caractère grossièrement positiviste. Marx défend Trémaux, puis s'incline devant les arguments péremptoires de son ami.

Cette discussion montre en tout cas – et ce volume en donne maint exemple – avec quelle attention Marx et Engels suivent les hypothèses et les découvertes scientifiques dans à peu près tous les domaines du savoir (astronomie, calcul différentiel, physique, science agronomique, etc.).

*

Le lecteur ne sera pas surpris d'entendre encore dans ces lettres la longue litanie de la misère dans laquelle continuent à se débattre Marx et sa famille, sauvés chaque fois par les subsides qu'Engels, inlassablement, leur envoie. Aux difficultés d'argent s'ajoute la maladie, celle de Marx et la diphtérie dont est atteinte sa fille aînée.

Des filles précisément, il en est plus question que dans les lettres précédentes. C'est que Jenny et Laura ont fêté leurs vingt ans et sont en âge de se marier. Marx reconnaît qu'il habite un logement au-dessus de ses moyens. Mais c'est à ses yeux le seul moyen pour que ses filles qui ont tant souffert «puissent nouer des relations susceptibles d'assurer leur avenir». Marx accepterait de vivre comme un prolétaire s'il était seul avec sa femme ou s'il avait des garçons au lieu de filles.

Laura, la fille cadette, a fait la connaissance de Paul Lafargue et se fiance en 1866. Lafargue n'a pas terminé ses études de médecine et n'a pas de ressources assurées. Marx s'inquiète de la cour un peu trop pressante de son futur gendre. Il lui écrit à l'insu de sa fille, en français (13 août 1866):

«Si vous voulez continuer vos relations avec ma fille, il faudra reconsidérer votre méthode "de faire la cour" [...] Si vous plaidez votre tempérament créole, c'est mon devoir à moi d'interposer ma raison entre votre tempérament et ma fille. Si auprès d'elle vous ne savez pas aimer d'une manière qui cadre avec le méridien de Londres, il faudra vous résigner à l'aimer à distance.»

Mais c'est l'avenir matériel du futur ménage qui préoccupe le plus le père de Laura :

«J'ai besoin des éclaircissements sérieux sur votre position économique [...] Vous savez que j'ai sacrifié toute ma fortune dans les luttes révolutionnaires. Je ne le regrette pas. Au contraire. Si ma carrière était à recommencer, je ferais de même. Seulement, je ne me marierais pas. Autant qu'il est dans mon pouvoir, je veux sauver ma fille des écueils sur lesquels s'est brisée la vie de sa mère.»

Les termes de cette lettre – et d'autres remarques disséminées dans la Correspondance – ont servi de prétexte à divers biographes pour accuser Marx d'avoir élevé bourgeoisement ses filles et d'avoir lui-même, en matière familiale, une mentalité de bourgeois. Ces accusations nous paraissent ridicules. S'il s'agit de remarquer que Marx partage un certain nombre de conceptions qui sont celles de son siècle, comment pourrait-il en être autrement?

Quant à l'éducation donnée à ses filles, peut-être suffira-t-il de noter que Marx éprouvait pour elles une très grande tendresse et que leur affection pour lui – associée à une vive admiration – ne s'est jamais démentie. Pas le moindre conflit de génération dans la famille Marx. Plus significatif est le fait que les trois filles prétendument élevées «bourgeoisement» ont été, toutes trois, des militantes du mouvement ouvrier et qu'elles ont consacré leur vie à l'émancipation de la classe ouvrière.

G. BADIA, J. MORTIER

N. B. Nous rappelons que les lettres signalées par un astérisque à côté du nom du correspondant sont écrites directement en français et reproduites sans en modifier les particularités stylistiques. Les lettres marquées de deux astérisques ont été écrites en anglais.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME IX

JUILLET 1867

DECEMBRE 1868

Traduit sous la responsabilité de Gilbert Badia et Jean Mortier

AVANT-PROPOS

On peut imaginer la surprise de maint lecteur en lisant, au début de ce tome de la Correspondance Marx-Engels qui couvre la période allant de juillet 1867 à fin décembre 1868, que la devise préférée de Karl Marx était : Doubter de tout (*De omnibus dubitandum*). Certes Marx n'avait rien du sceptique. Mais, en bon scientifique, il commençait par mettre en question les résultats apparemment les plus solides de la science officielle de son temps, et, puisque c'est d'économie politique qu'il s'agit, quelques-unes des conclusions des économistes les plus célèbres, Adam Smith et Ricardo, qu'il admire par ailleurs.

D'économie, il va être beaucoup question dans ce tome. Bien sûr, d'abord, parce que c'est en juillet et août 1867 que Marx met – enfin ! – la dernière main à l'œuvre majeure à laquelle son nom est désormais associé : le premier livre du *Capital*. Le 16 août à 2 heures du matin, il achève de corriger les dernières épreuves de l'ouvrage. Il écrit à Engels :

«Voilà donc ce volume terminé.

«Si cela a été possible, c'est à toi et à toi seul que je le dois ! Sans ton dévouement pour moi, il m'aurait été impossible d'effectuer les travaux énormes nécessaires pour ces trois volumes. Je t'embrasse et je te dis toute ma reconnaissance. »

Par «dévouement», il ne faut pas entendre seulement aide matérielle, même si celle-ci, nous le verrons, ne s'est jamais relâchée, même si, à la lettre, la famille Marx vit et survit grâce à l'agent d'Engels. Engels est aussi le collaborateur, le critique plein d'admiration mais sans complaisance, qui écrit : à propos du quatrième chapitre,

«le raisonnement est tout le temps interrompu par des illustrations, et le point qu'il s'agit d'illustrer n'est *jamais* résumé après l'illustration, de sorte que l'on

tombe toujours, à pieds joints et sans transition, de l'illustration d'un point du raisonnement dans l'énoncé d'un autre point. C'est atrocement fatigant. » (23 août).

« L'ajout sur l'Irlande a été rédigé avec une hâte tout à fait effrayante et la documentation a été bien trop peu élaborée. A première lecture, c'est souvent incompréhensible. » (1^{er} septembre).

Marx tient le plus grand compte des critiques et des suggestions. C'est sur les conseils de son ami Kugelmann qu'il ajoutera à son livre un complément dans lequel il explique plus en détail la notion de valeur, complément qui sera incorporé au livre dès la deuxième édition.

L'annonce à divers correspondants de l'achèvement de ce premier livre nous vaut aussi des précisions, et sur son contenu et sur la méthode de Marx qui faisait l'admiration d'Engels :

« Ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est 1. [...] la mise en relief, dès le *premier* chapitre, du *caractère double* du travail selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange; 2. l'analyse de *la plus-value, indépendamment de ses formes particulières*: profit intérêt, rente, foncière, etc. » (24 août).

Marx revient sur cette idée dans une lettre à un correspondant parisien.

« Proudhon a complètement brouillé les esprits. Ils croient qu'une marchandise est vendue à sa valeur si elle est vendue à son *prix de revient* [...] Ils ne voient pas que le travail non payé qui figure dans la marchandise est un élément aussi essentiel pour la formation de la valeur que le travail payé et que cet élément de la valeur prend à présent la forme du profit, etc. » (à Schily, 30 novembre).

La discussion des objections formulées dans ces comptes rendus conduit Marx à dépasser les développements du premier livre et à aborder des problèmes plus vastes, ceux de la société socialiste :

« *Aucune forme* de société ne peut empêcher que, d'une manière ou d'une autre, le temps de travail disponible de la société ne règle la production. Mais, tant que cette régulation ne sera pas effectuée par le contrôle direct et conscient de la société sur son temps de travail – ce qui n'est possible qu'avec la propriété

sociale –, mais par le mouvement des prix des marchandises, on en reste à la situation que tu as si pertinemment décrite dans les *Annales franco-allemandes*. » (A Engels, 8 janvier 1868).

Marx suggère aussi, en passant, un « mode d'emploi » de son livre, la façon dont les « non-spécialistes » peuvent aborder le *Capital*. « Voulez-vous indiquer à votre femme », écrit-il à Kugelmann, « comme chapitres à lire d'abord, la « journée de travail », la « coopération, la division du travail et le machinisme » et enfin « l'accumulation primitive ». » (30 novembre).

S'agissant de la méthode, Marx précise au même correspondant :

« Ma méthode d'exposition n'est pas celle de Hegel, puisque je suis matérialiste et Hegel, idéaliste. La dialectique de Hegel est la forme fondamentale de toute dialectique, mais seulement une fois dépouillée de sa forme mystique, et c'est précisément cela qui distingue ma méthode. » (mars 1868).

La découverte fortuite, chez un bouquiniste, d'un Rapport sur l'Irlande, permet à Marx de définir l'économie politique telle qu'il la conçoit. Les spécialistes disputaient jusqu'ici pour savoir si « la rente foncière est un paiement pour les différences naturelles du sol ou un simple intérêt du capital investi dans la terre ». Or ce rapport établit la lutte sans merci que se livrent fermiers et propriétaires fonciers pour déterminer si la rente doit inclure les intérêts du capital investi « par le fermier ». Conclusion générale :

« Ce n'est qu'en remplaçant les conflits dogmatiques par les conflits des faits et les antagonismes réels qui en constituent l'arrière-plan caché qu'on peut transformer l'économie politique en une science réelle. » (à Engels, 10 octobre 1868).

Dans une lettre de sa femme Jenny, dont il y a tout lieu de penser que Marx l'a lue sinon dictée, il est précisé que *Le Capital* a d'abord pour objectif de dévoiler la réalité du monde capitaliste : « Maint capital qui fait aujourd'hui son apparition aux Etats-Unis sans extrait de naissance n'est que du sang d'enfants de fabrique capitalisé hier en Angleterre », lit-on dans cette lettre et dans le chapitre du *Capital* consacré à la genèse du capitaliste industriel. Et Jenny Marx ajoute : « Bien sûr, Marx n'a pas de remède spécifique tout prêt [...] pas de pilules, pas de baume, pas

de charpie, pour panser les plaies béantes et saignantes de cette société. » (à Johann Philipp Becker, 5 octobre 1867). Aussi bien, ce qui intéresse le plus Marx, ce n'est pas la réaction de ses lecteurs « bourgeois », mais l'utilisation que les ouvriers peuvent faire de son livre. C'est Engels qui souligne, de ce point de vue, l'actualité du *Capital* :

« Etant donné l'agitation qui se développe actuellement là-bas [aux Etats-Unis] sur la revendication des huit heures, ce livre, avec son chapitre sur *la journée de travail*, y arrivera à point nommé. » (à Hermann Meyer, 18 octobre 1867).

Encore faut-il que *Le Capital* soit connu, diffusé, lu. La grande préoccupation d'Engels et de Marx, en ce second semestre de 1867, c'est de briser la conspiration du silence qui semble se nouer autour de l'œuvre de Marx. Ce qui leur importe, « c'est de faire du bruit ». L'essentiel, « ce n'est pas tant ce qu'on dit, c'est que l'on en dise quelque chose ». Il faudrait faire du battage, des « coups de grosse caisse qui obligent les ennemis aussi à se prononcer. »

Or, soit que la difficulté du livre dérouté des commentateurs éventuels, soit qu'il leur faille du temps, dans les semaines qui suivent la parution de l'ouvrage, il n'est presque pas fait mention du *Capital* dans la presse allemande ou anglaise. Ce silence sur son livre rend Marx « nerveux ». Pourtant, Dieu sait si ses amis – Kugelmann et surtout Engels – s'emploient à briser cette conspiration du silence.

Engels surtout, qui rédige compte rendu sur compte rendu – chacun adapté à la nature, à la couleur politique du journal auquel il est destiné. Toujours en veine de solutions originales, Engels propose « d'attaquer le bouquin d'un point de vue bourgeois ». En même temps, on fait publier des extraits de la préface en traduction dans des journaux étrangers, en Amérique, en France, en Belgique.

Dès novembre 1867, donc dès sa parution, Marx a quelque espoir de voir son livre traduit en français. Mais cette espérance s'avérera bientôt vaine.

En réalité, même si quelques économistes (Dühring, Faucher) écrivent sur *Le Capital*, ni le nombre, ni la qualité des commentateurs ne répondent aux espoirs des deux amis. Marx espérait une seconde édition à bref délai; il n'en est pas question. La première se vend lentement. Et si Engels écrit l'année suivante (6 août 1868): « Le black-out, c'est fini, et même si la percée est lente,

elle est assurée maintenant », c'est parce qu'il vient d'écrire un long compte rendu pour une grande revue anglaise ... que celle-ci refusera. Aussi, lorsque Marx, écrivant à Kugelman qu'il a « plus fait pour son livre que l'Allemagne tout entière », ajoute que « les choses marchent bien », en raison notamment de « l'accueil favorable que lui ont réservé les ouvriers allemands » (12 octobre 1868), il voit, à n'en pas douter, la réalité avec des lunettes roses, à moins qu'il ne veuille persuader son correspondant que les efforts déployés par celui-ci ont été payants.

En fait, cette première édition du *Capital* n'a pas connu une grande diffusion, sa parution n'a pas suscité beaucoup d'échos, très peu notamment en Angleterre, alors que Marx espérait qu'un accueil plus favorable permettrait rapidement de faire traduire son ouvrage en anglais – ce qui aurait rendu sa lecture plus facile pour les nombreux économistes anglo-saxons.

Seule nouvelle vraiment bonne et en quelque sens surprenante. En octobre 1868, Marx apprend que *Le Capital* est traduit en russe ! Pour la traduction française, en revanche, il faudra attendre encore six ans.

Néanmoins, la parution du livre, la bataille pour sa diffusion ont stimulé Marx. En dépit de son état de santé toujours peu brillant, il reprend ses travaux économiques et songe déjà au deuxième volume. Toujours optimiste, il écrit à Danielson, le 7 octobre 1868, que la parution de ce deuxième livre « se fera attendre encore six mois peut-être ». Il est vrai qu'il avait d'abord écrit à Kugelman que l'avancement du deuxième volume dépendait à la fois du succès du premier et de la situation de ses propres finances, puis, dans un moment de clairvoyance, que ce deuxième volume ne verrait peut-être jamais le jour si sa santé ne s'améliorait pas.

Marx, qui se propose d'analyser dans le deuxième volume la propriété foncière et la concurrence – cette étude figure dans ce qui est actuellement le Livre III du *Capital* – expose à Engels (22 et 30 avril 1868) les variations du taux de profit en relation avec les fluctuations de la valeur de l'or (ou de la monnaie), et l'interroge sur plusieurs problèmes « techniques » : capital circulant, amortissements, etc. Une fois encore, on assiste donc à la genèse de certains développements que l'on retrouvera dans les livres suivants du *Capital*, en même temps qu'on vérifie l'apport d'Engels à l'œuvre commune et qu'on voit comment Marx recueille sa documentation et la traite.

Marx n'est jamais uniquement l'économiste qui étudie une

question particulière. Nous indiquerons tout à l'heure la diversité de ses intérêts et de ses curiosités. Cette idée – aujourd'hui banale – que beaucoup de découvertes se font par le rapprochement, la conjonction de plusieurs disciplines, il la met en pratique. La lecture des ouvrages de l'ethnologue allemand Maurer le conduit à jeter sur le papier quelques réflexions sur ce qu'on appelle aujourd'hui « le mode de production asiatique ».

Selon Marx « partout, les formes de propriété asiatiques ou indiennes ont marqué les origines en Europe. » (à Engels, 14 mars 1868). La propriété privée du sol n'est apparue que tardivement en Allemagne. Huit mois plus tard, à la suite d'une autre lecture, Marx développe son idée. En Russie,

« toute la question est, *jusque dans les moindres détails*, absolument identique à celle de la *commune germanique primitive*. Ce qu'il y a de plus chez les Russes (et cela se rencontre aussi *dans une partie des communes de l'Inde*, non pas au Penjab, mais dans le Sud, c'est 1. le caractère *non démocratique* mais patriarcal de la direction communale et 2. la *responsabilité collective* pour les impôts dus à l'Etat, etc. » (à Engels, le 7 novembre 1868).

*

Si tout ce qui a trait à la publication du *Capital* et aux problèmes économiques constitue le centre de gravité de ce volume, Marx n'en continue pas moins à « militer » au sein de l'Association internationale des travailleurs. Celle-ci voit son autorité mieux reconnue. Sans y assister personnellement, Marx prend une part considérable aux Congrès de l'Internationale qui se tiennent successivement à Lausanne et à Bruxelles. C'est lui qui en détermine le programme et, sur beaucoup de points, ce sont ses idées qui y triomphent, contre celles des délégués français notamment, influencés par les idées de Proudhon. « Au prochain Congrès de Bruxelles », écrit-il à Engels le 11 septembre 1867, « je vais personnellement régler leur compte à ces ânes de Proudhoniens. » Fait notable, pour la première fois, la grande presse (le *Times*) accorde de l'importance à ces délibérations, montrant de la sorte combien a grandi le poids de l'Internationale aux yeux de la bourgeoisie.

De même, selon Marx, le Congrès de la paix qui s'est tenu à l'automne 1867 à Genève a été contraint de reconnaître l'Internationale « comme une puissance ». Toutefois Marx ne veut pas

« d'union avec des pacifistes bëlants », même si, parmi les participants au Congrès de Genève figurent des personnalités aussi connues que Garibaldi, Louis Blanc et Victor Hugo. En France, par ailleurs, les « Internationaux » sont poursuivis, autre signe qu'on les tient pour redoutables.

*

Trois pays retiennent particulièrement l'attention de Marx et Engels pendant cette période. L'Irlande, la France et l'Allemagne.

C'est l'époque où le mouvement des fenians – qui s'efforce d'arracher l'Irlande à la domination anglaise – est au cœur de l'actualité. Les fenians ont attaqué en septembre 1867 un fourgon cellulaire transportant deux de leurs dirigeants précédemment arrêtés. Les deux prisonniers ont été libérés, mais cinq des attaquants ont été pris par la police. Au cours de l'échauffourée, un policier anglais a été tué. Le procès des cinq Irlandais ne traîne pas. Trois d'entre eux sont condamnés à mort et exécutés à la fin novembre. En décembre, nouvelle action des fenians contre une prison londonienne où certains de leurs compagnons sont détenus. L'explosion d'un tonneau de poudre, si elle se traduit par des morts et des centaines de blessés, n'aboutit pas à la libération des prisonniers irlandais.

Engels et Marx prennent vigoureusement position pour les fenians, c'est-à-dire pour l'indépendance de l'Irlande – « naguère je tenais pour impossible que l'Irlande se sépare de l'Angleterre, je tiens cette séparation pour inévitable » écrit Marx le 2 novembre – contre l'exploitation des fermiers irlandais par les landlords anglais.

Ils réussissent à faire adopter ce point de vue par l'Internationale, en dépit des hésitations de certains membres anglais du Conseil général. A cette occasion Marx souligne bien la liaison entre le politique et l'économique et esquisse pour l'Irlande un programme dont on peut mesurer, aujourd'hui encore, l'intérêt :

« Que faut-il à présent que nous conseillions aux ouvriers *anglais*? A mon avis ils doivent faire de l'abrogation de l'acte d'Union un article de leur programme de lutte. [...] Ce dont les Irlandais ont besoin, c'est :

«1. Un gouvernement autonome et l'indépendance à l'égard de l'Angleterre;

« 2. La révolution agraire. [...] Les Anglais ne peuvent pas la faire à leur place. Mais ils peuvent leur en fournir les moyens légaux.

« 3. Une protection douanière vis-à-vis de l'Angleterre. » (Marx à Engels, 30 novembre 1867).

La sympathie pour les fenians – la fille aînée de Marx, Jenny, s'habille en vert et noir après l'exécution des trois Irlandais et elle fera, un peu plus tard, ses premières armes de journaliste en dénonçant, dans la presse française, les mauvais traitements infligés aux prisonniers politiques irlandais (singulière actualité de cette *Correspondance*!) – cette sympathie pour la cause des patriotes irlandais s'accompagne de jugements sans complaisance sur les conjurés. « Les leaders de cette secte », écrit Engels, « sont la plupart des ânes et, pour certains, des exploiters. » (29 novembre 1867). Marx condamne durement les méthodes de lutte des fenians, en particulier l'attentat à l'explosif « qui va jeter les masses londoniennes dans les bras du parti gouvernemental » (à Engels 14 décembre). Engels, de son côté, se refuse à endosser « la responsabilité des âneries qui se produisent dans toute conjuration ». Ce qui ne les empêche pas, bien entendu, de dénoncer violemment les conditions de détention des prisonniers irlandais.

« La manière dont l'Anglais traite maintenant les prisonniers politiques, voire les simples suspects, ou même les condamnés à une simple peine de prison, dépasse en fait tout ce qu'on connaît sur le continent à l'exception de la Russie. Ils sont ignobles. » (à Engels, 16 mars 1868).

*

Comme par le passé, les deux amis suivent avec la plus grande attention ce qui se passe en France. Mis à part leurs démêlés avec les Français réfugiés à Londres, qui s'opposent vivement à l'action du Conseil de l'A.I.T., deux questions les intéressent : la solidité du régime impérial et les risques de guerre. Sur ces deux points, leurs jugements, exprimés avec une certaine verdeur, ne manquent pas de clairvoyance. Bonaparte est « maintenant en plein dans la merde », écrit Marx en novembre 1867. Et Engels fait chorus : « Dans tous les cas, il est foutu. » Certes, la chute de l'Empire ne signifie pas automatiquement le succès de la révolution. Les forces de répression sont toujours là, nombreuses et puissantes : « Je ne

vois pas comment une révolution peut être couronnée de succès à Paris, sauf en cas de trahison, de défection ou de division de l'armée », écrit Marx (14 novembre 1868), après avoir noté l'agitation qui se développe à Paris. Il pense que le jeu du pouvoir consiste à provoquer les ouvriers, à les faire descendre dans la rue pour les écraser.

Depuis Sadowa, Napoléon essaie d'obtenir en Allemagne des « compensations ». Bismarck joue un jeu subtil avec lui, et Marx reconnaît que le chancelier allemand fait preuve d'habileté. Certes, il manque à Marx et à Engels bien des informations sur ces tractations diplomatiques secrètes, mais ils perçoivent bien la détérioration des relations entre la France et la Prusse. Alors que Marx disait en février qu'il ne croyait pas à la guerre, Engels, spécialiste des questions militaires, écrit le 18 septembre 1868 : « Le glissement vers la guerre devient plus net. » Et Marx obtiendra du Congrès de Bruxelles qu'il condamne, par avance, cette guerre franco-allemande qu'on sent venir.

*

Mais c'est évidemment à l'Allemagne que Marx et Engels s'intéressent tout particulièrement. Le mouvement ouvrier s'y développe, même s'il reste divisé. Signe de ce progrès, l'élection en septembre 1867 de Wilhelm Liebknecht, qui fut longtemps leur compagnon d'exil à Londres, au Reichstag de l'Allemagne du Nord.

A vrai dire, même si elles sont plus nombreuses que naguère, leurs liaisons avec l'Allemagne sont encore limitées. Marx et Engels correspondent certes avec Liebknecht et Schweitzer, successeur de Lassalle à la tête de l'Association générale des travailleurs allemands (ADAV), mais Engels pense qu'il faudrait essayer de « rétablir une liaison directe avec les travailleurs allemands ». (12 septembre 1867). Resserrer les liens, être informé plus exactement est d'autant plus nécessaire que l'autorité de Marx, d'Engels et de l'Internationale ne cessent d'augmenter en Allemagne pendant toute cette période. Marx est invité à participer aux Congrès de plusieurs associations. Schweitzer lui écrit : « Je vous considère comme le chef du mouvement ouvrier européen » (15 septembre 1868) et le consulte sur des questions de politique économique (c'est une conséquence indirecte de la publication du *Capital*).

Entre les deux courants rivaux du mouvement ouvrier allemand, Bebel et Liebknecht d'une part, Schweitzer d'autre part, Marx et

Engels s'efforcent de ne pas prendre ouvertement position. A Liebknecht – dont le premier discours au Reichstag les surprend agréablement – ils reprochent de défendre les points de vue « bornés » des Allemands du Sud et de l'Autriche contre la Prusse. Or, selon eux, ni le fédéralisme austro-bavarois, ni le prussianisme qui développe ses aspects militaires (Engels note le regain de faveur des parades, l'extension dans l'armée des méthodes de dressage à la prussienne) ne méritent d'être soutenus. Ils trouvent que Liebknecht est brouillon, souvent superficiel, ils ne s'engagent pas à collaborer au petit journal qu'il vient de fonder et refusent de cautionner toutes ses démarches, même s'ils ont plus de sympathies pour ses prises de position, en général, que pour celles de Schweitzer qui incarne et prolonge le « lassallisme » qu'ils ont combattu naguère avec tant de véhémence.

Dans une longue lettre à Schweitzer, dont nous ne possédons, il est vrai, que le brouillon, Marx reprend et développe ses griefs :

« Lassalle a imprimé d'emblée un caractère de secte religieuse à son agitation. Toute secte en effet est religieuse ... Il tomba dans l'erreur de Proudhon qui, au lieu de chercher la base réelle de son agitation dans les éléments réels du mouvement des classes, voulut prescrire à celui-ci son évolution selon une certaine recette doctrinaire ... »

Marx fait grief à Schweitzer de ne pas avoir cherché à s'entendre avec les autres composantes du mouvement ouvrier allemand.

« Au lieu de cela, vous ne leur avez laissé d'autre alternative que de se rallier ouvertement à vous ou de faire front *contre vous*. »

S'agissant de la création de syndicats, Marx se prononce contre une organisation *centralisée*, particulièrement en Allemagne :

« Dans ce pays où l'ouvrier est, dès sa plus tendre enfance, soumis aux règlements bureaucratiques et croit à l'autorité, aux instances supérieures, il s'agit avant tout de lui *apprendre à marcher tout seul* » (13 octobre 1868).

Qui irait jusqu'à prétendre que ces remarques ne valent que pour l'Allemagne ?

Dans cette correspondance – et ce n'est pas la première fois – Marx et Engels emploient à plusieurs reprises l'expression « le

parti », « notre parti ». L'expression ne désigne évidemment pas une formation organisée, mais simplement un certain nombre de personnes qui partagent le même point de vue politique (Marx à Kugelman, 11 octobre 1867, Engels à Meyer, 18 octobre, Marx à Engels, 19 octobre).

*

A la fin 1868, éclate l'affaire de l'Alliance internationale de la démocratie socialiste que va provoquer l'affrontement Marx-Bakounine. Le Conseil général de l'A.I.T. réagit immédiatement à cette création genevoise. Il décide de refuser l'affiliation à l'Internationale de l'organisation fondée par Bakounine à Genève. Marx écrit (15 décembre 1868) que Bakounine (traité par Engels de « crétin intégral ») « condescend à placer le mouvement ouvrier sous direction russe ! » Toutefois, l'affaire n'est pas ébruitée. Pour éviter toute scission, la position du Conseil général est communiquée confidentiellement aux différentes sections.

Ce qui surprendra peut-être quelques lecteurs, c'est *qu'avant* cet affrontement, les relations entre Marx et Bakounine sont tout ce qu'il y a de plus amical. En octobre 1867, Marx recherche l'adresse de Bakounine parce qu'il veut lui faire hommage du *Capital*. En novembre 1868 encore, il hésite à laisser réimprimer deux articles d'Engels qui mettaient en cause les Slaves, pour ne pas choquer Bakounine, dont il dit que c'est un « vieil ami personnel ». Quant à Bakounine – est-ce pour désavouer la réprobation du Conseil général ? – il assure Marx, à la fin décembre 1868, de son « amitié véritable ».

Dès cette époque – il y a un peu plus d'un siècle – Marx pose sans équivoque le problème des femmes travailleuses et revendique pour elles l'égalité :

« Le dernier Congrès de l'American Labor Union marque un très grand progrès, en ce sens notamment que les travailleuses y ont été traitées sur un pied d'égalité absolue. [...] Quiconque sait un peu d'histoire n'ignore pas que de grands bouleversements sociaux sont impossibles sans le ferment féminin. Le progrès social se mesure exactement à la position sociale du beau sexe (les laides comprises). » (à Kugelman, 12 décembre 1868).

*

Nous avons souligné ci-dessous les sujets les plus importants abordés dans ce volume. Une fois de plus, il convient peut-être de noter la multiplicité des intérêts des deux hommes. L'économie, la politique n'épuisent pas, si vaste en soit le champ, leur curiosité. Marx suit les progrès réalisés dans les sciences de la nature; en particulier, il s'intéresse aux découvertes en chimie agricole. Il lit le manuscrit que lui a adressé un ouvrier-philosophe, un tanneur allemand de Saint-Pétersbourg, Joseph Diezgen, qui réfléchit sur l'activité cérébrale de l'homme. Il prend même le temps au passage de recopier à Engels des poèmes érotiques de Mathurin Régnier.

Leurs centres d'intérêt multiples, leurs activités politiques et leurs recherches obligent les deux amis à entretenir une énorme correspondance. Marx se plaint même que son temps y suffise à peine.

*

Le père Marx – dont on sait l'amour qu'il porte à ses filles – a fini par consentir au mariage de Laura avec Paul Lafargue, qui est conclu en avril 1868. Le couple se rend en France en voyage de noces. Déjà, l'année précédente, les Lafargue avaient invité les trois filles Marx qui avaient passé plusieurs semaines à Bordeaux.

Par ailleurs, l'aînée, Jenny, qui, à vingt-trois ans, connaît bien et depuis sa plus tendre enfance les difficultés financières perpétuelles de la famille, s'est engagée («derrière mon dos», écrit Marx) comme préceptrice dans une famille anglaise. Au passage, Marx fait allusion aux impatiences de sa femme qui supporte de plus en plus mal leurs dures conditions de vie. Peut-être subit-elle déjà les premières atteintes du mal qui l'emportera quelques années plus tard.

La présence de Paul Lafargue, qui, pendant ses longues fiançailles, vit sur le budget de la famille, les dépenses supplémentaires occasionnées par le mariage de Laura, par les voyages des filles en France, par les maladies des filles (scarlatine) et du père (anthrax et maladie de foie), tout cela obère plus encore que par le passé les finances du ménage. En fait Marx et sa famille sont, pendant toute cette période, tenus financièrement à bout de bras par Engels, qui envoie sans arrêt des subsides: «Je me vois chaque jour exposé à des plaintes en justice et nous ne savons même plus de quoi demain sera fait», écrit Marx à Kugelmann (27 novembre 1867). En août 1867, il reconnaît qu'Engels lui a «cette année

envoyé des sommes énormes », tout en lui annonçant qu'il a encore 200 livres de dettes.

La situation est si difficile que Marx songe à aller s'établir sur le continent, à Genève, où la vie est, paraît-il, beaucoup moins chère. S'il ne s'y résout finalement pas, c'est parce que c'est à Londres seulement qu'il peut « terminer son travail ». (17 mars 1868, à Kugelman).

Dans cette grisaille à laquelle nous sommes habitués depuis de si longues années, tout à coup un rayon de soleil. Engels va renouveler le contrat qui le lie à son associé de Manchester, Gottfried Ermen. Il espère, dans cette opération, dégager des sommes assez importantes pour servir à Marx une véritable rente de 350 livres pendant 5 ou 6 ans au moins. Une fois encore, grâce à la générosité sans limite d'Engels, la famille Marx serait tirée financièrement d'affaire. On verra, dans le prochain volume, comment cet espoir s'est réalisé.

Gilbert BADIA, Jean MORTIER.

N.B. — Comme dans les volumes précédents de la *Correspondance Marx-Engels*, les lettres écrites directement en français sont signalées par un astérisk à côté du nom du correspondant. L'astérisk signale également les passages ou les expressions en français qui, tout comme les lettres, sont reproduits sans modification des particularités stylistiques. Deux astérisques indiquent une rédaction en anglais. L'expression ou le passage en anglais sont reproduits dans la langue originale; ils sont transcrits en italique et assortis, lorsque nécessaire, d'une traduction entre crochets. D'une façon générale, les crochets signalent des ajouts. Tout comme les passages ou expressions en langue étrangère, les titres étrangers apparaissent en italique. Lorsqu'ils sont soulignés dans l'original, ils figurent en caractères gras. Les caractères gras signalent également les expressions et titres allemands soulignés deux fois par les auteurs.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME X

JANVIER 1869

JUIN 1870

Traduit sous la responsabilité de Gilbert Badia et Jean Mortier



AVANT-PROPOS

«Tu as raison, les choses marchent mieux qu'elles n'ont jamais marché et le Maure et moi avions raison lorsque, il y a bien des années, quand toute cette sotte bande de démocrates se plaignait de la réaction en cours et de l'indifférence du peuple à leur égard, nous discernions par avance, sous cette réaction, l'énorme développement industriel des dix-huit dernières années en déclarant que le résultat en serait une aggravation de l'antagonisme entre le travail et le capital, une lutte de classes plus violente». Cette phrase d'Engels (lettre à Lessner du 4 avril 1869) donne un peu le ton général de ce X^e volume de la *Correspondance Marx-Engels* (janvier 1869-juin 1870) et justifie, a posteriori, l'optimisme parfois excessif et l'impatience révolutionnaire auxquels Marx et Engels nous avaient bien souvent habitués.

Quels changements, il est vrai, au cours de la dernière décennie ! Avec le développement industriel, le mouvement ouvrier européen, même s'il en est encore à ses débuts, a gagné en ampleur, en force et en assurance. «Les combats de guérilla entre le capital et le travail», autrement dit les grèves dont les classes possédantes commencent dans plusieurs pays à dire qu'elles sont le fruit des menées de l'Internationale, se multiplient. En Angleterre, en France dans le bassin de la Loire, en Belgique dans le Borinage, des heurts sanglants avec la police suscitent l'émotion générale et renforcent aussi l'audience de l'Internationale. Celle-ci en effet dénonce la répression dans de vigoureux appels dont la plupart sont de la main de Marx : «La terre ne fait pas plus sûrement sa révolution annuelle que le gouvernement belge son massacre annuel», écrit-il à propos des morts de Seraing et du Borinage (mai 1869).

Ses lettres se font régulièrement l'écho des luttes sociales en cours et de leurs répercussions politiques. Parlant de l'Angleterre, Marx réaffirme la thèse désormais classique :

«Si le landlordisme et le capitalisme ont leur siège dans ce pays, c'est ici, par contrecoup, que les conditions matérielles de leur destruction sont les plus mûres.»

Néanmoins, c'est ailleurs qu'il discerne les vrais foyers de la prochaine révolution ... En France où le régime bonapartiste commence à se fissurer et où la cause ouvrière fait de grands progrès. Alors qu'en décembre 1868 encore, il se moquait de ces Français qu'il qualifiait de «héros de la phrase révolutionnaire», trois mois plus tard il note :

«Les Parisiens se remettent bel et bien à étudier leur passé révolutionnaire afin de se préparer à la nouvelle entreprise révolutionnaire qui est imminente» (lettre à Kugelmann du 3 mars 1869).

En Allemagne, les progrès sont encore plus patents : création d'organisations syndicales, fondation en 1869 à Eisenach du Parti ouvrier social-démocrate d'inspiration marxiste, entrée au Parlement (le Reichstag de l'Allemagne du Nord) d'une demi-douzaine de représentants ouvriers ; le centre de gravité du mouvement européen est en train de se déplacer vers l'Allemagne :

«J'ai la ferme conviction», écrit Marx à Engels le 12 février 1870, «que, même si la première impulsion vient de France, l'Allemagne est beaucoup plus mûre pour ce mouvement social et ira beaucoup plus loin que les Français».

Par ailleurs la lecture de l'ouvrage de Flerovski, *La situation de la classe ouvrière en Russie* convainc Marx que, «là-bas», une formidable révolution sociale se profile à «l'horizon», qui «prendra naturellement des formes rudimentaires correspondant à l'état de développement actuel». La Russie et l'Irlande offrent à Marx et à Engels l'exemple de deux économies à dominante rurale qui constituent pourtant deux grands foyers d'agitation sociale. Avec plus d'attention encore que par le passé, ils vont se consacrer à l'étude des structures agraires, étudier la situation des fermiers, des ouvriers agricoles (on retrouve toute une série de développements sur ces questions dans les Livres II et surtout III du *Capital*, édités par Engels après la mort de son ami) et accorder à la paysannerie une place accrue dans le processus révolutionnaire. Engels republie d'ailleurs en avril 1870 sa *Guerre des paysans* avec une nouvelle préface.

En 1869-70, un spectre hante l'Europe : l'Association internationale des Travailleurs qui, selon un journal français, exercerait

une «dictature universelle». Au terme de cinq ans d'existence, l'Internationale peut sans doute dresser un bilan positif de son action et se féliciter d'une audience grandissante. Mais Marx est bien placé pour savoir que «chaque succès n'est acquis qu'au prix d'une lutte pénible». Ses lettres donnent une nouvelle fois la mesure du temps et de l'énergie qu'il lui aura fallu investir dans ce travail : correspondance, rédaction de rapports, de résolutions et d'appels, préparation du Congrès de Bâle, collecte des cotisations, etc. Que penser aussi de la solidité d'une organisation dont le secrétaire général Eccarius, écrit Marx, «est aussi doué [pour ce genre de documents] que moi pour être pape»?

Ce n'est pas là sa seule faiblesse. Le manque endémique d'argent en est une autre et non des moindres. «Si les chiffres du bilan ne cessent de croître, c'est négativement», écrit Marx à Bracke le 24 mai 1870. Pourtant on voit se développer, et pas seulement chez les possédants, le mythe du «trésor caché». Les cotisations rentrent mal, mais le Conseil Général est assailli de demandes de soutien financier venues «de tous les coins d'Europe». Une lettre de Genève ne va-t-elle pas jusqu'à demander «poliment» au Conseil Général «de l'argent pour l'achat d'un immeuble à Genève ... qui ne coûtera que 5000 £ et deviendrait propriété de l'Internationale»!

En Angleterre, «métropole du capital», Marx note des tendances contradictoires qui n'invitent pas forcément à l'optimisme. Il déplore «la frénésie de conciliation» de certains dirigeants ouvriers et considère comme «une honte qu'au bout de 40 ans ou presque de mouvement ouvrier anglais, le seul journal ouvrier existant puisse être racheté par un bourgeois». (On lira en effet dans plusieurs lettres comment et dans quelles conditions le *Bee-Hive* cesse en avril 1870 d'être l'organe officiel de l'Internationale).

Devant les difficultés rencontrées par l'Internationale, Marx, qui se fait toujours du souci chaque fois que le parti s'exhibe «avec tous ses abcès», estime qu'il serait de mauvaise politique d'étaler au grand jour ses faiblesses. Réclamant à Bracke un rapport sur l'état du mouvement en Allemagne, il semble aller plus loin encore :

«Je vous prie donc de bien peser qu'un tel compte rendu *n'est pas* écrit pour le public et donc que les faits doivent y être relatés sans enjolivure et en toute objectivité».

Peut-être est-ce une façon de réagir contre une tendance à envoyer à Londres des rapports trop optimistes.

*

Une dizaine de jours à peine avant les premières lettres contenues dans ce volume, le Conseil général a refusé (22 décembre 1868) l'affiliation à l'Internationale de l'*Alliance internationale pour la Démocratie Socialiste* fondée par Bakounine. Ce tome se clôt au moment de la scission, lors du Congrès de La Chaux-de-Fonds, entre bakouninistes et internationalistes. Au milieu, le Congrès de Bâle (5-6 septembre 1869) qui constitue l'un des temps forts de l'affrontement Marx-Bakounine dont ces lettres se font amplement l'écho; dans sa lettre à Engels du 5 mars 1869, Marx développe les grandes lignes de la réponse du Conseil général du 9: il n'entre pas dans les attributions du Conseil général de procéder à un examen critique des programmes théoriques des différentes sociétés ouvrières. Sa seule compétence: vérifier que ceux-ci ne sont pas en contradiction avec les statuts de l'AIT. Les lettres à Paul et Laura Lafargue du 15 février 1869 et du 16 avril 1870 retracent l'historique de toute l'affaire. On retrouvera enfin dans ce volume quelques documents fondamentaux connus qui sont autant d'interventions dans le débat: la lettre du Conseil général de l'Internationale au Conseil fédéral de la Suisse romande du 1^{er} janvier 1870, et surtout la fameuse «communication confidentielle» adressée le 28 mars 1870 au comité de Brunswick par l'intermédiaire de Kugelman.

La lettre à Engels du 13 janvier 1869 éclaire parfaitement l'état d'esprit de Marx vis-à-vis de Bakounine. Depuis l'affaire de l'Alliance, sa défiance envers ce «bébé moscovite» est totale; ne voyant dans l'attitude de Bakounine à son égard que calculs, manœuvres, embûches, Marx avance lui aussi masqué. Le 22 décembre, il avait reçu une lettre amicale de Bakounine (on en trouvera le texte en note de la lettre de Marx à Engels du 13 janvier 1869) dont il ne fait pas le moindre cas et à laquelle il s'abstient de répondre. Mais quelle foi pouvait-il ajouter à cette «entrée sentimentale», qu'il avait d'ailleurs provoquée en écrivant à un de ses correspondants (Serno): «Que fait mon vieil ami Bakounine?» en pensant que Serno la ferait lire à l'intéressé. Ce qui fut fait. Le lecteur aujourd'hui a quelque difficulté à saisir les mobiles et l'intérêt de ce jeu de cache-cache.

Les lettres laissent néanmoins plusieurs points dans l'obscurité. Il est difficile de comprendre, comme le souligne à juste titre

Mehring dans sa biographie de Marx, pourquoi ce dernier crut devoir assortir sa «communication confidentielle d'une introduction et d'une conclusion propres à susciter, contre Bakounine, une véritable hystérie». Pourquoi utilise-t-il notamment les accusations non vérifiées de captation d'héritage qu'il semble tenir, soit du comité russe de Genève, soit de Becker? Quel en est l'intérêt politique, alors qu'il assure (affirmation d'ailleurs contestable) que Bakounine ne dispose que d'une très faible audience et n'a qu'«un certain nombre de partisans en Espagne et en Italie, quelques jobards à Paris et à Genève». (Lettre à Paul et Laura Lafargue du 19 avril 1870.) Voulant démolir un adversaire politique, Marx n'a-t-il pas tendance à faire flèche de tout bois et à user de procédés qui peuvent paraître discutables?

D'un tome à l'autre, la sympathie de la famille Marx pour la cause irlandaise ne se dément pas. «Nous sommes tous des fenians convaincus», répète Madame Marx. On ne trouvera guère dans ce volume de lettres sans un mot sur l'Irlande, sa situation politique, bien sûr, mais aussi son histoire, sa géographie, sa législation, ses structures agraires, sa langue, etc. Sous le pseudonyme de J. Williams (A. Williams est celui du père), Jenny Marx publie dans un journal parisien, *La Marseillaise*, dont elle deviendra en 1870 la correspondante régulière pour les affaires irlandaises, une série d'articles sur ce sujet. Quant à Engels, vivement encouragé par Marx, il s'attelle à un ouvrage sur l'Irlande — la guerre de 1870 l'empêchera de mener son projet à bonne fin — et émaille ses lettres de remarques et de commentaires au fur et à mesure de l'avancement de ses recherches.

En 1868, leur soutien à la cause irlandaise était encore fort critique et s'accompagnait de jugements sévères sur les méthodes de luttes des fenians. En 1869, en apprenant la nouvelle de l'élection au parlement d'un prisonnier politique irlandais, Madame Marx exulte: «Nous avons tous dansé de joie». Engels pour sa part y voit un changement radical de stratégie qu'il approuve pleinement:

«Elle sort les fenians de leurs conspirations sans objet et des petits coups qu'ils organisaient, pour les mettre sur la voie d'une action qui, bien que légale en apparence, est bien plus révolutionnaire que tout ce qu'ils ont fait depuis l'échec de leur insurrection. *In fact*, ils adoptent la façon d'agir des ouvriers français, et c'est

un énorme progrès». (Lettre à Marx du 29 novembre 1869.)

Dans quelques lettres importantes, soit personnelles, soit rédigées au nom du Conseil général auquel il a fait adopter son point de vue, Marx réaffirme des thèses sur le problème irlandais déjà formulées en 1867-68.

«L'Irlande est le *grand moyen* par lequel l'aristocratie anglaise maintient sa domination en Angleterre même.» (Lettre à Meyer et Vogt du 9 avril 1870.) Quelques mois plus tôt, dans une lettre à Kugelmann datée du 29 novembre 1869, il établissait à nouveau le lien entre indépendance nationale irlandaise et émancipation de la classe ouvrière anglaise :

«Je suis de plus en plus arrivé à la conviction – et il ne s'agit que d'inculquer cette idée à la classe ouvrière anglaise – que celle-ci ne pourra jamais rien faire de décisif, ici en Angleterre, tant qu'elle ne rompra pas de la façon la plus nette, dans sa politique irlandaise, avec la politique des classes dominantes; non seulement tant qu'elle ne fera pas cause commune avec les Irlandais, mais encore tant qu'elle ne prendra pas l'initiative de dissoudre l'Union décidée en 1801 pour la remplacer par des liens fédéraux librement consentis.»

Sans doute peut-on, avec le recul historique, estimer que Marx nourrissait quelques illusions à vouloir faire du mouvement d'indépendance irlandais le noeud d'une stratégie révolutionnaire, l'étincelle d'une explosion sociale en Angleterre.

Il n'en reste pas moins que l'étude du mouvement national irlandais conduit Marx à des vues nouvelles sur la question nationale en général (et à des conclusions qui ont une portée dépassant le cas de la seule Irlande): «Un peuple qui subjugué un autre peuple se forge ses propres chaînes.» (Lettre du Conseil général au Conseil fédéral de la Suisse romande.)

*

Durant ces années, le mouvement ouvrier allemand connaît un essor sans précédent et on voit même Marx s'inquiéter un bref instant de l'émergence d'un socialisme chrétien animé par Ketteler.

Entre les deux principaux courants rivaux, représentés par Liebknecht et Bebel d'un côté, Schweitzer, successeur de Lassalle,

de l'autre, Marx refuse longtemps de prendre ouvertement parti; c'est Engels qui expose leur point de vue dans la lettre à Kugelmann du 10 juillet 1869, dans laquelle il aborde les deux points au centre de toute leur réflexion : organisation démocratique du parti ouvrier et problème des rapports de ce parti avec les courants démocrates :

« La décomposition de la secte lassallienne et ... le détachement des ouvriers de Saxe et d'Allemagne du Sud de la tutelle du "Parti populaire" sont les deux conditions fondamentales pour la constitution d'un véritable parti ouvrier allemand ... Voilà Liebknecht qui s'amène en exigeant que nous prenions directement parti pour lui et le Parti populaire contre Schweitzer ! Alors qu'il va de soi que 1. nous avons bien moins de choses en commun avec le Parti populaire, parti bourgeois, qu'avec les lassalliens de Schweitzer et 2. que Marx, en sa qualité de secrétaire pour l'Allemagne de l'Association internationale des Travailleurs, a *pour devoir* de traiter avec correction *tout* chef qu'un nombre suffisant d'ouvriers ont placé à leur tête et envoient au Parlement. »

On peut dès lors comprendre, sinon pleinement justifier, la vivacité, voire la brutalité des réactions de Marx lorsque Wilhelm Liebknecht — accusé tour à tour de mollesse, d'ignorance, de négligence, de maladresse ou tout simplement de ... bêtise ! — se croit autorisé à parler au nom du Conseil général ou à se prévaloir de l'autorité de Marx.

Il n'empêche que la fondation, les 7-9 août 1869 à Eisenach, à l'initiative de Liebknecht et de Bebel, d'un parti « convenablement organisé », le Parti ouvrier social-démocrate, semble remplir la deuxième des conditions évoquées plus haut. Or ce fait ne change pas radicalement l'attitude de Marx. On peut essayer d'en deviner quelques raisons.

D'une part Marx reconnaît à Schweitzer — plus qu'à Liebknecht — intelligence, habileté tactique et talent d'agitateur. Il sait son mouvement en perte de vitesse, mais ne minimise pas le crédit dont Schweitzer jouit encore dans de nombreux milieux ouvriers. Il lui semble donc urgent d'attendre que son organisation dépérisse « par isolement et sectarisme ». D'autre part, fidèle à ses principes, il se refuse obstinément à mettre, comme Liebknecht le lui de-

mande instamment, le poids de son autorité dans la balance. Quand ce dernier l'exhorte à venir en Allemagne pour «se montrer aux ouvriers allemands» et «consacrer ainsi la victoire sur Schweitzer», Marx, qui répugne à tout ce qui pourrait ressembler à un culte de sa personnalité, refuse. Il faut, écrit-il, que le changement d'orientation procède d'un acte libre des travailleurs eux-mêmes et que soit ainsi marquée la différence avec la «secte» lassallienne «opposée à l'organisation *historique* et *spontanée* de la classe ouvrière.» (Le Conseil Général de l'AIT au Conseil fédéral de la Suisse romande — aux environs du 1^{er} janvier 1870).

Bien qu'il se félicite de la constitution du nouveau parti fondé par Bebel et Liebknecht, Marx ne cesse de faire la leçon à ce dernier. Même après août 1869, il continue à l'accuser de «déformer notre pensée» et à affirmer que «ça n'a pas la moindre idée d'une politique révolutionnaire». Liebknecht, que les critiques incessantes de Marx finissent par agacer, invoque le 11 mai 1870 les spécificités locales et les nécessités du moment.

«Tu jugerai alors différemment», écrit-il à Marx, «bien des choses qui te semblent actuellement condamnables». Le 8 avril déjà, dans une lettre à Borkheim, il avait donné libre cours à son irritation :

«Dis à Marx une bonne fois pour toutes qu'il me laisse en paix ; chacun doit faire son salut à sa façon et le fait que je ne partage pas tout à fait l'opinion de Marx sur les moyens de parvenir à la félicité politique du communiste ne sont quand même pas une raison de me prendre pour un salaud ou un crétin. J'ai fait de mon mieux et ça suffit.»

*

Bien d'autres passages méritent de retenir l'attention du lecteur : les analyses sur la situation politique allemande qui, bien que partiellement entachées d'erreurs («la centralisation allemande ne peut être réalisée que par la chute de la Prusse», 2 juin 1869), s'avèrent assez souvent pertinentes :

«Il faudrait une invasion impériale de la «Mère patrie» pour que la Prusse devienne un adversaire dangereux pour la France».

Bismarck l'avait bien compris, lui aussi. Comme on sait, la déclaration de guerre française provoquée par la fameuse dépêche d'Ems trouvera la Bavière, le Bade et le Wurtemberg aux côtés

de la Prusse dans la guerre « nationale » et conduira Bebel et Liebknecht à s'abstenir lors du premier vote sur les crédits de guerre. A remarquer aussi les nombreux développements sur la France et la crise de régime qui s'annonce, l'activité accrue des socialistes internationaux en dépit des poursuites engagées contre certains leaders dont Flourens en mai 1870, ou plus simplement quelques impressions de Paris (Marx a rendu incognito visite à ses enfants) où « les femmes semblent devenues bien plus laides ».

On aurait une idée fausse de cette correspondance si on l'imaginait limitée à des sujets de haute politique. Engels surtout fait assez souvent preuve d'une grande verdeur de ton. A titre d'exemple voici ce qu'il écrit sur un sujet délicat, le 22 juin 1869 :

« Les pédérastes commencent à se compter et trouvent qu'ils constituent une puissance dans l'Etat. Seule manquait l'organisation, mais, d'après ce texte, il semble qu'elle existe déjà en secret. Et puisqu'ils ont dans tous les vieux partis et même dans les nouveaux des hommes si importants, de Rösing à Schweitzer, la victoire ne saurait leur échapper. « *Guerre aux cons, paix aux trous-de-cul* »*, dira-t-on maintenant. C'est encore une chance que nous soyons personnellement trop vieux pour avoir à redouter, en cas de victoire de ce parti, d'avoir à payer, physiquement, quelque tribut aux vainqueurs. Mais la jeune génération ! »

*

L'année '69 apporte à Engels une transformation importante dans sa vie personnelle. Le 1^{er} juillet, il peut écrire à Marx :

« Hourra ! Aujourd'hui, c'en est fini du *doux commerce** et je suis un homme libre ».

Le règlement auquel il est parvenu avec son associé Ermen va lui permettre de libérer définitivement Marx de ses éternels soucis financiers. Peut-être le règlement de ses affaires et l'intérêt qu'il manifeste pour la question irlandaise expliquent-ils la rareté relative de ses lettres dans ce volume.

Par une étrange ironie du sort — mais n'est-ce pas la rançon du succès ? — le Comité de réfugiés russes de Genève demande à

Marx, pourtant peu suspect de sympathie exagérée pour les Russes, de le représenter auprès du Conseil général. «*Drôle de position**» pour moi de faire fonction de représentant de la Jeune Russie», écrit-il le 24 mars 1870 à Engels. Satisfait néanmoins des progrès accomplis par l'Internationale parmi les révolutionnaires russes, il traite l'épisode avec un certain humour et ajoute :

«Ce que je ne pardonnerai jamais à ces gars-là, c'est d'avoir fait de moi un *vénérable**. Ils se figurent manifestement que j'ai entre 80 et 100 ans.»

Gilbert BADIA, Jean MORTIER.

N.B. — Comme dans les volumes précédents de la *Correspondance Marx-Engels*, des lettres écrites directement en français sont signalées par un astérisque à côté du nom du correspondant. L'astérisque signale également les passages ou les expressions en français qui, tout comme les lettres, sont reproduits sans modification des particularités stylistiques. Deux astérisques indiquent une rédaction en anglais. L'expression ou le passage en anglais sont reproduits dans la langue originale, ils sont transcrits en italique et assortis, lorsque nécessaire, d'une traduction entre crochets. D'une façon générale, les crochets signalent des ajouts. Tout comme les passages ou expressions en langue étrangère, les titres étrangers apparaissent en italique. Lorsqu'ils sont soulignés dans l'original, ils figurent en caractères gras. Les caractères gras signalent également les expressions et titres allemands soulignés deux fois par les auteurs.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME XI

JUILLET 1870

DECEMBRE 1871

Traduit sous la responsabilité de Gilbert Badia et Jean Mortier

AVANT-PROPOS

1870 : année charnière. Pour Engels et... pour cette correspondance. En septembre, en effet, Engels quitte définitivement Manchester et ce «satané commerce», son cauchemar des dernières années ; il s'installe à Londres, à deux pas de chez Marx dont il prend désormais la santé en mains. Finis les conseils et les remontrances, les médications et les pharmacopées diverses et parfois curieuses qui émailaient les lettres antérieures. A la place, de longues promenades hygiéniques sur la *Heath* dans lesquelles Engels entraîne son ami. Karl et Friedrich se voient tous les jours, passent de «joyeuses soirées ensemble» ; on les imagine plus proches que jamais, plus liés encore que par le passé par cette belle amitié fondée depuis toujours sur une parfaite identité de vues que souligne Engels dans une lettre à sa mère :

«Tu le savais», répond-il sur un ton d'évident agacement aux remontrances de celle-ci, «que je n'avais rien changé de mes opinions depuis bientôt trente ans et tu devais bien aussi t'attendre à ce que, dès que les événements [la Commune] m'y forceraient, non seulement je prenne position, mais aussi je fasse mon devoir. Si Marx n'avait pas été là ou n'avait pas existé, ça n'aurait rien changé du tout. Il est donc injuste de lui mettre cela sur le dos, mais je me rappelle évidemment aussi qu'autrefois la famille de Marx prétendait que c'était *moi* qui l'avais perverti.» (A Elisabeth Engels, 21 octobre 1871.)

Ce rapprochement géographique met fin à un échange épistolaire de près de vingt ans : il nous prive aussi d'une source irremplaçable pour la connaissance de la biographie et de l'œuvre des deux amis. En effet, avec aucun autre correspondant chacun ne sera aussi intime et donc aussi «direct», avec aucun autre correspondant ils ne s'exprimeront avec la même liberté que dans leurs lettres entre eux.

Les lettres aux tiers occupent donc la majeure partie du présent volume et des volumes suivants. Le lecteur retrouvera des noms connus : Wilhelm Liebknecht, Johann Philipp Becker, Paul Lafargue, Friedrich Adolf Sorge, César De Paepe, etc. Mais il en découvrira aussi de nouveaux : Léo Frankel, Friedrich Bolte, Theodor Cuno, Nicolas Outine, Piotr Lavrov. L'année 1871 inaugure une importante correspondance avec Theodor Cuno qui fonde à Milan une section de l'Internationale, et surtout avec Friedrich Adolf Sorge, un des dirigeants du mouvement ouvrier américain, avec lequel Marx nouera de vrais liens d'estime et d'amitié.

Ce volume présente un intérêt tout particulier pour le lecteur français puisqu'on y lit les appréciations de Marx et d'Engels sur la guerre franco-prussienne et la Commune.

Les lettres à Kugelmann, déjà publiées par ailleurs¹, constituent quelques-unes des plus belles pages de ce recueil. Lénine ne se lassera pas de citer les deux fameuses lettres des 12 et 17 avril 1871 dans lesquelles Marx, s'appuyant sur l'exemple de la Commune, affirme que « toute révolution populaire sur le continent » devra « briser l'appareil bureaucratique-militaire » et que le combat des Parisiens a fait entrer la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste et son Etat « dans une phase nouvelle ».

Cette correspondance confirme quelques-unes des qualités de Marx déjà précédemment relevées : sa capacité de juger à chaud, immédiatement, un événement (guerre franco-prussienne, Commune) et d'en saisir la portée historique ; mais aussi la capacité d'en tenir compte pour infléchir, modifier, compléter ses idées. Ainsi l'étude de la Commune l'entraîne à réviser son analyse politique, notamment pour ce qui est de sa conception de l'Etat.

Depuis qu'Engels est élu au Conseil général (octobre 1870), Marx se trouve déchargé d'une partie de ses responsabilités au sein de l'Internationale. Il manifeste du reste une certaine lassitude (lettre à De Paepe du 24 novembre 1871), alors qu'Engels, tout neuf dans cette tâche, regorge d'optimisme et de confiance dans l'avenir de l'organisation. Si Marx continue à suivre de très près tout ce qui touche à l'Amérique et à prodiguer ses conseils à Sorge, c'est Engels qui, de plus en plus souvent, est l'interlocuteur des correspondants étrangers. Le lecteur bénéficie ainsi d'aperçus intéressants sur le développement du mouvement ouvrier en Italie et en Espagne.

1. Karl MARX, Jenny MARX, Friedrich ENGELS : *Lettres à Kugelmann*. Traduction, présentation et notes de Gilbert Badia. Editions sociales 1971.

«Vous ne croyez pas», écrit Engels à Paul Lafargue le 9 décembre 1871, «combien de travail, de correspondance, etc. tout cela nous a fait [...] Et moi, pauvre diable, qui devais écrire de longues lettres, l'une après l'autre, en italien et en espagnol, dans deux langues que je comprends à peine.»

*

Une grande partie de ce travail est dictée par une préoccupation que nous avons souvent rencontrée dans la correspondance antérieure de Marx et d'Engels : celle de la formation des militants. Tout en achevant, en 1870, une seconde mouture du 2^e livre du *Capital*, Marx se soucie de diffuser ses idées et de les faire connaître dans les divers mouvements socialistes qui sont en train de se développer. En avril 1871, il écrit à Wilhelm Liebknecht, son compagnon d'exil rentré en Allemagne depuis quelques années :

«Engels te fait dire que son article paru dans les *Deutsch-französische Jahrbücher* n'a plus qu'une valeur historique [...] Tu peux, par contre, reprendre d'assez longs passages du *Capital*, par exemple du chapitre sur l'accumulation primitive.»

La plupart des nouveaux correspondants auxquels ils s'adressent sont des hommes jeunes, la trentaine à peine. Pour eux, Marx et Engels sont déjà la mémoire du mouvement ouvrier, les témoins de ses origines et de ses luttes.

«Je peux parfaitement comprendre votre situation à Naples», écrit Engels à Cafiero (lettre du 16 juillet 1871), «c'est la même que celle dans laquelle certains d'entre nous se sont trouvés, il y a 25 ans, en Allemagne, lorsque nous avons lancé le mouvement social. À l'époque, nous n'avions, issus du prolétariat, que les quelques rares hommes qui, en Suisse, en France et en Angleterre, avaient saisi les idées socialistes et communistes.»

On notera l'imprécision du vocabulaire que l'on trouvait déjà dans le *Manifeste*.

Dans des lettres parfois fort longues à Bolte, Bignami, Cuno, etc., Marx et Engels, en retraçant la genèse et l'histoire de l'Internationale, les origines et les avatars du bakouninisme, reviennent

sur le pourquoi de telle décision passée, explicitent des problèmes de stratégie et de tactique, justifient la nécessité d'un parti autonome de la classe ouvrière. Exposer les rudiments de la théorie «marxiste», comme le fait Marx, dans une langue composite qui lui est propre, dans sa lettre à Bolte du 23 novembre 1871, relève de ce travail de formateur :

«Le *political movement* de la classe ouvrière a naturellement pour but final la conquête du *political power* [pouvoir politique]. Pour cela il faut naturellement une *previous organisation* de la *working class* [organisation préalable de la classe ouvrière].»

En même temps, au Conseil général, Marx et Engels poursuivent la lutte contre les théories de Bakounine qu'ils continuent à tenir pour le plus grand danger que court le mouvement ouvrier.

*

Le lecteur ne sera pas surpris de constater que deux événements tiennent une place essentielle dans cette correspondance : la guerre franco-allemande et la Commune. Sur le fond, ces lettres n'apportent rien qu'on ne sache déjà par des textes aussi fondamentaux que les deux *Adresses du Conseil général de l'AIT sur la guerre franco-allemande et la Guerre civile en France*. Mais on voit mieux, à travers elles, se dessiner les positions, s'esquisser les pronostics, qui n'ont jamais du reste rien d'infailible, on saisit mieux l'histoire et parfois les aspects subjectifs de certaines attitudes et de certaines réactions.

Sur l'issue de la guerre, Engels ne commet pas la même erreur qu'en 1866. Il sait cette fois-ci que l'organisation militaire prussienne, «dans une guerre nationale comme celle-ci, est absolument invincible» (lettre du 10 août 1870). Il prévoit la débâcle française devant le «rouleau compresseur» prussien. Ses cinquante-neuf articles sur la guerre, écrits de juillet 1870 à février 1871 pour la *Pall Mall Gazette*, lui fournissent l'occasion de donner, une nouvelle fois, la mesure de ses talents de critique militaire et de mériter le surnom de *General Staff* qui lui restera désormais attaché au sein de la famille Marx.

Outre qu'elle sonne le glas du régime bonapartiste, cette guerre a pour Marx un tout autre mérite :

«Si les Prussiens l'emportent, la centralisation du *State power* [pouvoir d'Etat] favorisera la centralisation de

la classe ouvrière allemande. La suprématie allemande déplacerait le centre de gravité du mouvement ouvrier ouest-européen en le transférant en Allemagne et on n'a qu'à comparer le mouvement dans les deux pays, de 1866 à aujourd'hui, pour constater que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française, tant sur le plan théorique que sur celui de l'organisation; la suprématie qu'elle a, sur la scène mondiale, sur la classe ouvrière française, serait en même temps la suprématie de *notre* théorie sur celle de Proudhon.» (Marx à Engels, 20 juillet 1870.)

L'incontestable fierté qui perce dans ces lignes rappelle les derniers mots de l'*Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel*² de 1843-1844. Des formulations presque identiques se retrouveront, quelques semaines plus tard, dans la fameuse lettre au comité de Brunswick. Imprudemment rendue publique par ce dernier (le document avait, dans l'esprit de Marx, un caractère interne), elle va contribuer à alimenter, dans certaines parties du mouvement socialiste européen, une campagne contre le Conseil général et le «pangermanisme» de son membre le plus en vue dont on dénonce aussi «le despotisme destructeur». Cependant Engels aura raison d'écrire (à Karl Klein et Friedrich Moll, le 10 mars 1871):

«Le mouvement ouvrier est devenu trop puissant en Allemagne pour être brisé par de simples stratagèmes prussiens. Au contraire, les persécutions auxquelles nous devons maintenant nous attendre nous renforceront [...] Par leur comportement exemplaire, les ouvriers allemands ont prouvé qu'ils savent de quoi il retourne et que, de tous les partis, ils sont les seuls à avoir une vision juste de l'histoire de notre temps.»

Vingt ans plus tard, en effet, la social-démocratie allemande est, de tous les partis européens, le parti le plus fort, le mieux organisé, le mieux armé théoriquement. Effectivement les lois antisocialistes de Bismarck (1878-1890), loin de le briser, aboutissent à sa consolidation et à son développement.

En revanche, Marx, dans la même lettre du 20 juillet à Engels,

2. En annexe à Karl MARX: *Critique du droit politique hégélien*. Traduction et introduction d'Albert Baraquin. Editions sociales 1975.

porte sur la France et les Français des jugements sans aménité: «... *La France est le pays de l'Idée* (de l'Idée qu'elle a d'elle-même, s'entend)» et il ajoute: «Ces Français ont besoin d'une râclée.» Madame Marx n'est pas moins horripilée que son mari par le chauvinisme de ces Français qui ne songent qu'à exporter leur «Ci-vi-li-sa-tion». Sans doute les appréciations peu flatteuses de Marx s'expliquent-elles aussi et peut-être d'abord par l'humeur que lui cause l'attitude suffisante des proudhoniens, par les critiques et les chamailleries au sein de la *French Branch* de l'Internationale.

Chez les filles Marx, ce n'est pas tout à fait le même son de cloche; la fibre patriotique est différente. «Jenny se sent mieux mais souffre beaucoup pour la *grande nation** dont mes deux filles sont absolument entichées», écrit madame Marx le 13 septembre 1870, ajoutant, du reste à tort: «Ça leur passera.»

Cette correspondance fourmille de notations sur la situation politique, sociale et militaire de la France. Marx sait dégager, avec une étonnante sûreté de jugement, les causes profondes de la défaite française. Six mois avant la Commune, il met en lumière les mobiles de cette bourgeoisie capitularde qui préférera «au total la conquête prussienne à la victoire d'une république à tendance socialiste.» (Marx à Beesly, 19 octobre 1870.)

*

Au début, la guerre divise le mouvement ouvrier allemand. Les lassalliens ont voté les crédits militaires. Bebel et Liebknecht se sont abstenus, refusant de cautionner une guerre dynastique. Mais leur attitude est contestée par le comité social-démocrate de Brunswick. Celui-ci demande alors à Marx et à Engels de trancher. La question, loin d'être théorique, entraîne cette autre question: faut-il ou non rester neutre? Début juillet, Marx ne tarit pas d'éloges sur Liebknecht et Bebel. Le fait est assez rare pour mériter d'être noté. Le 17 août, il tempère son approbation, ne parle plus que «d'*acte de courage** au moment où il s'agissait d'être à cheval sur les principes»; il va même estimer «dépassée» la position des deux hommes. Deux jours plus tôt, Engels lui avait exprimé ce point de vue:

«La masse du peuple allemand, toutes classes confondues, a compris que ce qui était en cause au premier chef, c'était [...] l'existence nationale [...] Qu'un parti

allemand prêche, dans ces conditions, à la manière d'un Wilhelm [Liebknecht] l'abstention [...] cela ne me semble pas possible. »

Rien sur le plan militaire ne justifie ce changement d'attitude des deux amis. Le 26 juillet, la Prusse est l'agressée; le 17 août, ses succès militaires l'assurent de la victoire. C'est qu'en réalité Engels, et Marx après lui, voit dans le succès des armes allemandes une chance historique pour l'Allemagne (la Petite Allemagne, soit dit en passant!) d'accéder à l'existence nationale, d'assurer son indépendance, notamment face à la Russie. «Bismarck», comme le dit encore Engels, «a fait, comme en 1866, on a beau dire, [...] une partie de notre travail.» Cette guerre sera donc «défensive» et par conséquent juste, tant que n'aura pas été réalisée, y compris par des moyens offensifs, l'unité allemande à laquelle la France s'oppose depuis toujours. Idée reprise par Engels dans sa lettre du 5 août 1870 où il suggère à Marx des éléments de réponse. Et le 17, Marx l'approuve: «Ta lettre est tout à fait conforme au projet de réponse que j'avais mentalement préparé. Cependant je ne voulais pas, dans une affaire aussi importante [...] intervenir sans t'avoir consulté.» Cette réponse, ce sera, on le sait, la fameuse lettre au Comité ouvrier social-démocrate (entre le 22 et le 30 août 1870) dont nombre de formules frappent encore le lecteur d'aujourd'hui par la clairvoyance qu'elles révèlent. Même s'ils prévoient en effet que le résultat de la guerre sera la constitution de l'Allemagne en Etat national et s'ils s'en félicitent, ils ne sont pas moins lucides sur les conséquences futures de la guerre franco-prussienne: «La guerre de 1870 porte en germe une guerre entre l'Allemagne et la Russie», ou encore, s'agissant de l'annexion de l'Alsace-Lorraine: «C'est le moyen le plus éprouvé de faire de cette guerre une institution européenne.»

Pourtant, au fil des lettres, on sent leur inquiétude grandir devant l'insolence croissante de la Prusse à l'égard de la France, la vague nationaliste – qu'ils ont peut-être, au début, sous-estimée (leur ancien ami Freiligrath ne va-t-il pas jusqu'à lancer son retentissant «Hourra Germania!») – et les idées annexionnistes qui gagnent du terrain. Pour faire pièce à ces dangers, Marx et Engels misent sur la classe ouvrière allemande et ses convictions internationalistes. Le Parti ouvrier social-démocrate ne décevra pas leur attente.

Néanmoins, avec le recul, on ne peut s'empêcher de penser que

Marx a fait preuve d'un excessif optimisme quand il écrit à Engels le 28 juillet 1870:

«Heureusement toutes ces manifestations émanent de la classe moyenne; la classe ouvrière, à l'exception des partisans immédiats de Schweitzer, n'y participe pas. Heureusement la *war of classes* [guerre des classes] est assez développée dans les deux pays pour qu'aucune guerre *abroad* [extérieure] ne puisse sérieusement renverser le cours de l'histoire.»

*

Les enseignements que Marx tire de la Commune sont suffisamment connus pour qu'il soit utile de les résumer ici. Le lecteur peut se reporter, s'il le désire, au texte de *la Guerre civile en France*³ et aux commentaires qu'en fait Lénine.

Les lettres, notamment celles de Jenny, dont Karl Kautsky dit qu'elles possèdent «un très grand intérêt et sont fort précieuses pour le futur biographe de Marx», apportent une foule d'informations sur ces années, cette «époque décisive», «la période la plus importante de la vie publique de Marx», pour reprendre les termes mêmes d'Engels.

Les lettres de Jenny nous font sentir en effet l'émotion qui secoue la famille Marx devant le drame des insurgés parisiens et l'hécatombe dans laquelle périssent certains de leurs meilleurs amis. Les cœurs, cette fois-ci, battent au même rythme. Jenny écrit: «Les dernières nouvelles venues de France nous ont littéralement abattus.» L'assassinat de Flourens, avec qui, l'année précédente encore, elle se promenait sur la *Heath* et auquel des liens plus étroits que de simples liens d'amitié semblent l'avoir attachée, provoque un véritable choc.

On connaissait déjà, par son engagement en faveur de la cause irlandaise, la nature passionnée et généreuse de Jenny. Elle nous en apporte une nouvelle fois la preuve lorsqu'elle court «d'une banlieue à l'autre [...] pour obtenir des fonds afin de venir en aide aux réfugiés» (21-22 décembre 1871). En même temps nous

3. KARL MARX: *la Guerre civile en France*. Traduction et annotation de Paul Meier et Pierre Angrand, présentation d'Emile Bottigelli. Editions sociales 1953.

découvrons une fille pleine de sollicitude et de tendresse pour son père :

« Rassurez-vous, mon cher ami », écrit-elle le 3 avril 1871 à Kugelman, « *je n'ai pas besoin d'un tel encouragement* ; le petit doigt de mon père m'est un bien plus précieux que tous les livres qui ont jamais été ou seront jamais écrits [...] J'avoue néanmoins qu'il me reste certaines faiblesses humaines et que la santé de mon père m'est plus précieuse que l'achèvement du second volume du *Capital* dont, soit dit en passant, la « grande » nation allemande n'a même pas daigné lire le premier volume. »

Ces lettres nous renseignent aussi sur l'activité révolutionnaire de Lafargue à Bordeaux (lettres du 18 avril et du 19 novembre 1871). L'aventure tragi-comique survenue aux filles Marx à Bagnères-de-Luchon et relatée par Jenny, avec force détails pittoresques, dans sa lettre de septembre 1871 à la revue américaine *Woodhull & Claflin's Weekly*, est un bon témoignage sur le climat de suspicion policière qui règne en France après la Commune et sur la terreur qu'inspire à la bourgeoisie française le seul nom de Marx. Dans les milieux gouvernementaux, dans la bonne bourgeoisie, dans la presse bien-pensante d'Europe, ce nom va, après la publication de *la Guerre civile en France*, être indissolublement attaché au spectre de la Commune.

« Les Monroe » écrit Jenny à Kugelman, fin décembre, « ont rompu toutes relations avec moi parce qu'ils ont fait la terrible découverte que je suis la fille du chef *pétroleur** qui a défendu l'ignominieux mouvement de la Commune. »

La presse bourgeoise, pour sa part, n'aura pas attendu l'écrasement de ce mouvement pour tenter d'abattre « le grand chef de l'Internationale » en déclenchant contre lui un véritable feu croisé de faux et de calomnies. Marx rend coup pour coup avec la vivacité de plume qu'on lui connaît.

Sans doute le préférerait-on mort. Est-ce pour cela que des rumeurs circulent qui font état de son décès ? L'homme est déjà aussi grand vivant que mort, comme l'atteste cet éloge funèbre prématuré

paru dans le *World* : « Marx fut un des plus fidèles, des plus intrépides et des plus généreux défenseurs de toutes les classes et de tous les peuples opprimés. »

Gilbert BADIA, Jean MORTIER.

N.B. — Comme dans les volumes précédents de la *Correspondance Marx-Engels*, des lettres écrites directement en français sont signalées par un astérisque à côté du nom du correspondant. L'astérisque signale également les passages ou les expressions en français qui, tout comme les lettres, sont reproduits sans modification des particularités stylistiques. Deux astérisques indiquent une rédaction en anglais. L'expression ou les passages en anglais sont reproduits dans la langue originale, ils sont transcrits en italique et assortis, lorsque nécessaire, d'une traduction entre crochets. D'une façon générale, les crochets signalent des ajouts. Tout comme les passages ou expressions en langue étrangère, les titres étrangers apparaissent en italique. Lorsqu'ils sont soulignés dans l'original, ils figurent en caractères gras. Les caractères gras signalent également les expressions et titres allemands soulignés deux fois par les auteurs.

MARX ENGELS

CORRESPONDANCE

TOME XII

JANVIER 1872

OCTOBRE 1874

Traduit sous la responsabilité de Gilbert Badia et Jean Mortier

AVANT-PROPOS

«Je suis débordé de travail»: voilà un leitmotiv que le lecteur de cette correspondance ne sera pas surpris de retrouver dans ce volume sous la plume de Marx et d'Engels.

Si dans le tome précédent les événements extérieurs (guerre de 1870, Commune de Paris) occupaient une place très importante, maintenant leur préoccupation majeure, exclusive de presque toute autre activité, celle qui accapare leur temps et leurs forces, c'est l'Internationale, l'Association internationale des Travailleurs qu'ils tiennent, peut-on dire, à bout de bras et dont ils tentent d'assurer la survie, fût-ce au prix d'une scission, au nom d'un principe qu'Engels attribue au vieil Hegel (lettre à Bebel, 20 juin 1873): «Un parti fait la preuve de sa victoire en se *divisant* et en étant capable de supporter la scission.» Pour cette tâche quasi impossible Marx et Engels sont durant ces années en permanence sur la brèche.

«Tu n'as pas idée à quel point nous sommes harcelés, car Marx et moi plus un ou deux autres, nous devons tout faire», écrit Engels à P. Lafargue les 15-22 mai 1872. De fait, la préparation fébrile du Congrès de La Haye – moment essentiel – les occupe, Engels surtout, pratiquement à temps plein. C'est par eux que transite l'information, c'est eux qui élaborent les statuts et règlements administratifs, c'est d'eux qu'émanent les principaux textes: adresses, projets de résolutions et aussi la fameuse circulaire anti-Bakounine «qui ne mâche pas ses mots et fera un foin du diable» (Engels à Cuno, les 22-23 avril 1872).

On les voit apporter à la préparation du Congrès le soin le plus extrême: s'efforçant par tous les moyens de s'assurer des mandats «sûrs» et, de façon à avoir la majorité au Congrès, susciter les adhésions (Lessner et Pfänder, par exemple). Tactique classique de «bétonnage» apparemment nécessaire, si l'on considère que les votes décisifs ne seront obtenus que par une poignée de votants, et que, pour l'article 7 des statuts – article fondamental –, le nombre des opposants et des abstentionnistes est loin d'être négligeable: «Dans sa lutte contre le pouvoir collectif des classes possédantes, le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant lui-même en parti politique distinct, opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes» (28 voix pour; 13 délégués ont voté contre ou se sont abstenus).

La lutte contre les tendances centrifuges qui se manifestent au sein de l'Internationale contraint Marx et Engels à être présent partout et sur tous les terrains; ils s'efforcent de tout contrôler personnellement. Ne vont-ils pas, à La Haye, jusqu'à faire donner au Conseil général des «pouvoirs illimités»? Décision qui suscita des défections, entre autres celle de Serrailier, fidèle entre les fidèles.

On assiste à un partage des tâches entre eux: Engels, déjà secrétaire pour l'Italie et l'Espagne où il seconde Lafargue, alors sur place, double l'Anglais Mottershead, jugé trop mou, pour la correspondance avec le Danemark, fait nommer Serrailier correspondant pour la France, tandis que Marx a la responsabilité des États-Unis et de l'Allemagne dont le mouvement ouvrier, le parti «marxiste» des eisenachiens et son organe le *Volksstaat* acquièrent, au fil des mois, une importance croissante.

Après le Congrès de La Haye et le transfert à New York du Conseil général, c'est la correspondance avec Sorge, nouveau secrétaire général, qui nous informe sur les avatars de l'Internationale et nous éclaire aussi sur certaines méthodes, qui peuvent surprendre: par exemple, après que Hales a conquis la majorité absolue au Conseil fédéral britannique, par des moyens assez voisins sans doute de ceux utilisés par Marx et Engels pour s'assurer la majorité à La Haye, Engels ne proclame-t-il pas que la minorité est le «seul Conseil fédéral légal»?

Engels ne se borne pas à transmettre à Sorge quantité d'informations sur ce qui se passe dans les diverses fédérations, voire dans les sections européennes; véritable éminence grise, il continue, de Londres, à inspirer la politique de l'Internationale, mâchant le travail au secrétaire général en titre, multipliant les conseil et les quasi-instructions, préparant les bonnes décisions, critiquant, avec Marx, les mauvaises. Un exemple: le nouveau Conseil général a, selon eux, commis l'erreur de «suspendre» la fédération jurassienne en mars 1872 alors qu'il eût fallu, pensent-ils, se borner à «constater» qu'elle avait «cessé de faire partie» de l'Association, bref s'était auto-exclue. Le 26 janvier, le Conseil général rectifie le tir. Engels qualifie la nouvelle résolution de «très bonne» (20 mars 1873), puisque, comme la chronologie des lettres le prouve (Engels à Sorge, 4 janvier, Marx à Bolte, 16 janvier), ce sont eux qui l'ont inspirée.

De mois en mois on peut suivre, à la lecture de ces lettres, les péripéties de la guerre contre Bakounine et ses partisans: «Ainsi la mesure est comble, et nous allons agir», avait écrit Engels à Liebknecht dès le 2 janvier 1872. Après la publication par Bakounine, en novembre 1871, de la déclaration de Sonvillier, les hostilités s'engagent. Le

24, dans une lettre à Cuno, Engels passe en revue «les forces en présence».

Cette correspondance nous permet de suivre, jour après jour, les préparatifs de la lutte, mais aussi de connaître de façon précise les raisons du conflit avec Bakounine, et de lire l'exposé très (trop ?) condensé des thèses anarchistes contre lesquelles Marx et Engels partent en guerre.

Sur l'autorité: «Ils ne veulent pas que le Conseil général ait la moindre autorité, *quand bien même il en aurait été investi par tous, librement* [...] c'est le manque de centralisation et d'autorité qui a coûté la vie à la Commune de Paris, celle-ci aurait vaincu les bourgeois.» (Engels à Terzaghi, le 14 janvier 1872.)

Sur la nécessité pour le prolétariat de conquérir le pouvoir politique (assortie de la thèse sur l'État et son dépérissement... démentie jusqu'ici par l'histoire): «A l'opposé [de Bakounine], nous disons, vous abolissez le Capital [...], alors l'État s'effondrera de lui-même» (Engels à Cuno, 24 janvier 1872).

Pour l'Association internationale des Travailleurs, l'année 1872 avait semblé débiter sous des auspices plutôt favorables et l'optimisme qu'affichait Engels n'était pas sans fondement. De nouvelles fédérations s'étaient constituées, au Danemark, en Nouvelle-Zélande, au Portugal, aux États-Unis, en France, en Allemagne, en Hongrie, en Irlande. L'Association semblait donc devenue une organisation véritablement mondiale et pas seulement européenne (lettre de Marx à Lafargue du 21 mars 1872) et ce en dépit des mesures répressives des pouvoirs établis envers les internationalistes, répression dont cette correspondance nous fournit en permanence l'écho: en France loi Du faure (mars 1872), expulsion d'Italie de Cuno, arrestation au Danemark de Louis Pio, rédacteur du *Socialisten*, condamnation de Liebknecht et Bebel à une peine de deux ans de forteresse, bannissement de Hepner, etc.

Depuis le début 1872, Engels multiplie dans ses lettres les déclarations optimistes affirmant que les intrigues bakouninistes n'auront guère de prise sur la classe ouvrière. «Cet homme oublie que l'on ne peut mener les masses ouvrières comme on le pourrait faire avec un petit tas de sectaires doctrinaires» (à Lavrov, 19 janvier 1872). «Nous trouvons que dès que les ouvriers eux-mêmes, en masse, délibèrent sur ces questions, leur bon sens naturel et leur sentiment inné de solidarité ont toujours et bien vite fait justice de ces menées personnelles. Pour les ouvriers, l'Internationale est une grande conquête qu'ils n'entendent nullement lâcher.» (A Lafargue, même date.)

Sur la foi des informations fournies par Lafargue, il affirme à Liebknecht, le 2 janvier 1872, que les bakouninistes ne prendront pas pied en Espagne, car, à la différence des sections italiennes sous la coupe d'«avocats», de «docteurs» et de «journalistes», autrement dit d'intellectuels, «les Espagnols sont des travailleurs et veulent avant tout unité et organisation».

Vision passablement idéalisée de la classe ouvrière qu'attestent encore ces citations :

«Nous constatons que les travailleurs sont comme partout, très différents de leurs porte-parole» (à Laura, 11 mars 1872). Ou encore : «Ce qui est sacrément difficile en Italie, c'est simplement d'établir un contact direct avec les travailleurs» (à Cuno, 7-8 mai 1872).

Toutefois, dès qu'il est mieux informé de la situation réelle en Espagne – au Congrès de Saragosse, la victoire n'a pas été aussi nette que le laissait entendre Lafargue – Engels modifie son jugement (lettre à Liebknecht, 15-22 mai 1872). Si les bilans successifs qu'Engels dresse des différentes sections et fédérations sont plus réalistes, il n'en continue pas moins à afficher un bel optimisme (en Espagne «tout va bien», en Angleterre, «l'opposition contre Hales se renforce», etc.), alors que se multiplient les rivalités personnelles, les guerres intestines, les luttes de tendances, voire les scissions.

Dans un pays cependant le développement du mouvement ouvrier incite les deux amis à l'optimisme. Ce pays c'est l'Allemagne. Engels met en garde Bebel, à qui il administre le 20 juin 1873 une longue leçon de stratégie politique, contre les risques d'infiltration lassallienne, car «la victoire de ces types signifierait que le parti serait perdu pour nous – du moins pour l'instant» (à Sorge, 3 mai 1873). Impressionnés par l'essor du mouvement ouvrier, Marx et Engels se montrent beaucoup moins sévères que par le passé à l'égard de Liebknecht que des années durant ils n'avaient guère ménagé. Ils reconnaissent que les dirigeants du parti eisenachien sont mieux placés qu'eux pour définir la tactique vis-à-vis des lassalliens. «Pour ce qui est de la position du Parti à l'égard du lassallisme, vous pouvez naturellement mieux juger de la tactique à suivre que nous» (Engels à Bebel, 20 juin 1873).

Les élections de 1874 qui voient entrer dix députés sociaux-démocrates au Parlement suscitent l'enthousiasme. «Les élections en Allemagne placent le prolétariat allemand à la tête du mouvement ouvrier européen»¹ (Engels à Liebknecht, 27 janvier 1874).

Que vaut dès lors le reproche adressé à Liebknecht et à Bebel

1. Aux élections de janvier 1874, les eisenachiens quadruplent leurs voix, les lassalliens triplent les leurs.

d'avoir fait passer leurs «intérêts spécifiquement allemands» avant l'Internationale (Engels à Cuno, 7-8 mai 1872)?

Depuis le Congrès de La Haye, l'Internationale est frappée à mort. La victoire remportée par Marx et Engels n'a été nette que sur le plan des principes; elle n'en souligne que mieux leur échec sur le plan de l'organisation et de la sauvegarde de l'unité du mouvement ouvrier. Les Jurassiens n'avaient pas tort de penser que le transfert du Conseil général à New York équivalait à un véritable suicide. Marx lui-même n'avait-il pas écrit du reste la 21 mars 1872 à Lafargue: «... Du moment où le Conseil cesserait de fonctionner comme l'*Instrument des intérêts généraux* de l'Internationale, il serait nul et impuissant.»

La liste des «prétendues» scissions ne cesse dès lors de s'allonger. Après le Congrès de Saint-Imier en septembre 1872 qui consomme institutionnellement la rupture entre bakouninistes et internationalistes, nombreuses sont les sections qui se rallient aux thèses bakouninistes.

Au Conseil général lui-même les choses vont mal; Eccarius, ami de longue date, s'est brouillé avec ses anciens compagnons de lutte et a droit désormais aux qualificatifs de «fou» et de «canaille» (à Sorge, 27 mai 1872). Plusieurs Anglais lâchent pied. A New York, dissensions et querelles intestines finissent par contraindre Sorge à la démission.

Aussi Engels fait-il le 14 juin 1873 cet aveu d'importance, écrivant «qu'en réalité ça ne va pas chez eux [chez les bakounistes] mieux que chez nous, chez eux aussi les querelles intestines ont fatigué les gens et les ont rendus moroses» (lettre à Sorge).

Chez Marx, dont l'autorité se délite, une certaine morosité succède à l'euphorie du début 1872. Il est las des attaques incessantes dont le Conseil général est l'objet et lui-même la cible, en raison notamment de son intransigeance sur les principes qui le fait passer pour un «insupportable dictateur».

Le lettre à Sorge du 4 août 1874 est d'un ton tout à fait désabusé:

«On n'y peut rien, il faut s'y habituer. Le mouvement use les gens et dès qu'ils sentent qu'ils sont en dehors, ils n'ont plus que turpitudes à la bouche et cherchent à se persuader que c'est la faute d'Untel ou d'Untel s'ils sont devenus des crapules.»

Quelle solution envisager? Marx préconise de laisser l'Internationale en sommeil; elle renaîtra un jour (à Sorge, 24 septembre 1873). Du reste lui-même et Engels désertent le Congrès de Genève auquel n'assistent guère que des membres suisses de l'Internationale (39 sur 41) et qui *de facto* sera le dernier Congrès de l'organisation.

Un an plus tard dans sa lettre à Sorge du 12-17 septembre 1874, Engels tire des conclusions identiques: «La vieille [Internationale] est morte et c'est une *bonne chose*»; avant de porter dans une longue lettre à Sorge, souvent citée, un jugement d'ensemble sur l'Internationale; dans un passage devenu classique, il en analyse les mérites historiques: «L'Internationale a d'un côté – du côté de l'avenir – dominé dix ans de l'histoire de l'Europe et elle peut jeter un regard de fierté sur son travail passé. Mais, sous sa forme ancienne, elle a fait son temps.»

Il y dégage également les conditions d'émergence et la forme de la seconde Internationale en affirmant, avec cette foi dans l'avenir qui le caractérise: «Je crois que la prochaine Internationale – quand les œuvres de Marx auront agi pendant quelques années – sera directement communiste et que ce sont justement nos principes qu'elle arbo-rera.»

*

A les en croire, Marx et Engels n'auraient eu qu'une hâte: quitter cette galère.

Marx à De Paepe, 28 mai 1872: «J'attends avec impatience le prochain congrès. Ce sera le terme de mon esclavage. Après cela je rede-viendrai homme libre.» Quant à Engels, incapable de «concilier deux types d'activité si différents», l'activité pratique et le travail théorique (à Sorge, 16 novembre 1872), il semble applaudir à la proposition du Belge Hins de supprimer le Conseil général et de transférer ses compétences aux conseils fédéraux (à Liebknecht, 27-28 mai 1872).

Autant de déclarations que la réalité de leur attitude dans les mois qui suivent dément passablement, tant il est vrai – Marx l'avoue à Lafargue le 21 mars 1872 – qu'ils se sentent indispensables au Conseil général en cette époque de lutte.

Il n'en demeure pas moins que trop accaparés par l'«International Business» et ce, comme le dit Marx (à Jozewicz, 24 février 1872), «à la suite de la conspiration de la “police internationale” avec certains *faux frères** à l'intérieur de l'Internationale», Marx et Engels ne peuvent se consacrer à l'élaboration de leur théorie.

D'autant que, pour ce qui concerne Marx du moins, ses rares moments de liberté sont accaparés par la correction des épreuves de la 2^e édition du Livre I du *Capital* et surtout par ce véritable pensum que constitue, des mois durant, la révision de la traduction française. On retrouvera dans cette correspondance tous les jugements successifs portés par Marx et Engels sur Roy, le traducteur, d'abord tenu pour «excellent» (Marx à Lafargue, 21 mars 1872) et sur la qualité de son

texte. On mesurera l'ampleur du travail qui l'oblige souvent, avec l'aide de Longuet chez qui il se rend à plusieurs reprises, à «réécrire des passages entiers en français pour qu'ils soient rédigés dans un style familier au public français» (à Danielson, 28 mai 1872) et le conduit à porter ce jugement, tout aussi connu que le précédent: «La révision de la traduction française me donne plus de travail que si j'avais fait moi-même toute la traduction» (à Bolte, 12 février 1873).

C'est aussi dans cette correspondance qu'on trouve les jugements contradictoires sur le résultat de l'entreprise, Marx estimant tantôt qu'un «rafistolage de ce genre reste un mauvais travail» (à Danielson, 18 janvier 1873), tantôt que divers passages sont meilleurs qu'en allemand» (à Engels, 30 novembre 1873), Engels déplorant pour sa part que l'élégance se fasse au prix de la «castration de la langue» (à Marx, 29 novembre 1873). Outre la lettre très connue de Marx à Maurice La Châtre reproduite au début de la traduction française du *Capital*, on trouvera également dans ce tome (en annexe) quelques lettres d'Engels à l'éditeur qui se proposait de faire précéder la version française du *Capital*, d'une biographie de Marx. Ces lettres et les réponses de La Châtre éclairent l'histoire de la parution du *Capital* en français... et la personnalité de l'éditeur.

En ce qui concerne Engels, mise à part sa série d'articles sur la question du logement, ses recherches théoriques ou historiques restent à l'état d'ébauche. Il n'a pas abandonné son projet de livre sur l'Irlande, mais faute de temps il ne peut le mener à bien. Enfin, dans une lettre très importante du 30 mai 1873, il expose à Marx pour la première fois sa conception de la dialectique de la matière. Marx se dit intéressé, mais n'osant pas se prononcer, répond à côté en abordant ses sujets favoris: économie politique et... sa fille Tussy.

Comparée à celle d'Engels, l'activité de Marx semble notablement se ralentir à partir de 1873, du fait d'un état de santé toujours plus précaire qui, pour la première fois de sa vie, l'oblige à céder aux injonctions de son médecin et à réduire considérablement son rythme de travail. Des projets qu'il annonce, aucun n'aboutira, qu'il s'agisse du développement sur la forme russe de la propriété foncière qui devait prendre place dans le livre II du *Capital* ou du projet, qui d'ailleurs laisse sceptique son ami Moore, de mathématiser les lois fondamentales des crises économiques.

*

Cette correspondance est riche en informations de nature familiale. Fiançailles de Jenny, amoureuse de Longuet, grand spécialiste de «la sole à la normande» mais dont Engels n'apprécie guère le bœuf à la

mode (à Lafargue, 11 mars 1872). En 1873 c'est Tussy (Eleanor) qui songe à marcher sur les traces de sa sœur et à convoler avec Lissagaray. Mais ce prétendant qui n'a pas bonne presse et a le tort de vouloir «pousser son avantage» ne dit malheureusement rien qui vaille au père Marx, sur ce point il reste très allusif et use d'un langage très codé. Comment a-t-il amené (contraint?) Lissagaray à «faire pour le moment bonne mine à mauvais jeu», autrement dit contre mauvaise fortune bon cœur, nous n'en saurons rien, la lettre à Tussy du 23 mai étant perdue. Faut-il deviner que Mme Marx n'approuve pas entièrement les façons de faire de son mari lorsqu'elle «relit longuement» ... une lettre de Marx qu'Engels a l'imprudence de lui montrer «et ne dit rien»? Comment Tussy a-t-elle réagi aux conseils insistants de son père?

Rares sont, durant toutes ces années, les moments de vrai bonheur. Jamais on n'avait ressenti à tel point le poids des activités publiques de Marx sur sa vie familiale et d'abord sur sa femme. On lira avec émotion ses confidences à Liebknecht, 26 mai 1872, elle qui pourtant n'a guère l'habitude de s'apitoyer sur son sort. «Dans tous ces combats, c'est à nous autres femmes qu'échoit le lot le plus difficile parce qu'il est plus insignifiant. L'homme, lui, se fortifie en s'affrontant au monde extérieur... Ce que je dis est le résultat de 30 ans d'expérience et je puis dire que je n'ai pas facilement baissé les bras. Maintenant je suis trop vieille pour espérer encore grand-chose.» Et plus loin: «Comme il aurait mieux valu pour lui qu'il continue tranquillement à travailler... Mais pas le moindre repos, ni jour ni nuit! Et pour notre vie privée quelles difficultés, quelle *gêne*!»

On comprend qu'elle appréhende pour sa fille Jenny un sort identique au sien.

Les années 1872-1874 apportent leur lot de deuils et de misères. La mort s'acharne sur les petits-fils de Marx: sur Schnappy d'abord, fils de Laura et de Paul Lafargue, qui meurt en 1874 à l'âge de quatre ans, sur Charles, le fils de Jenny, qui meurt deux ans plus tard, âgé de onze mois.

Ces années ne sont pour Marx qu'une succession de rechutes qui témoignent des progrès de la maladie: insomnies persistantes et risques d'apoplexie en 1872, furoncles et maux de tête en 1873, cette «fichue maladie de foie» qui le condamne à l'inactivité, «arrêt de mort pour tout homme qui n'est pas une bête» (à Sorge, 4 avril), mais surtout peut-être le cloître à la maison. «Quand on vit comme moi presque coupé du monde extérieur, le cœur s'attache d'autant plus au cercle de ses proches.» (A Kugelmann, 4 août 1874.)

Au passage quelques indications précieuses sur des traits de carac-

tère des deux amis : la générosité d'Engels, qui continue à aider financièrement la famille Marx et arrondit même la somme versée lors de dépenses imprévues (séjours à la mer, cures), les raisons de la brouille de Marx avec Kugelmann, un pédant sans égard pour le beau sexe, etc.

*

Depuis qu'Engels est venu s'installer à Londres (en 1870) les deux hommes ne s'écrivent plus que lorsque l'un d'entre eux est en voyage, en cure ou aux bains de mer. Les quelques lettres dont on dispose (vingt-six au total) prouvent néanmoins qu'ils continuent à se consulter sur toutes les questions importantes et ne prennent aucune décision sans en référer l'un à l'autre.

La majorité des lettres qui figurent dans le présent volume sont par conséquent des lettres à des tierces personnes¹. Si l'on excepte les lettres à Danielson et à La Châtre, toutes ou presque ont un même sujet : l'Internationale. On ne sera pas surpris de leur caractère parfois redondant (il faut à chaque fois faire le point avec les divers correspondants et sans cesse réexpliquer le point de vue adopté). Certaines, notamment les lettres à Sorge, sont d'un style un peu rapide, voire télégraphique. On ne s'étonnera pas non plus du grand nombre de lettres, d'Engels surtout, rédigées en langue étrangère. Comme dans les volumes précédents : un astérique signale les lettres en français, deux, celles en anglais, une note de bas de page pour les autres.

Gilbert BADIA, Jean MORTIER.

1. Il semble, d'après les allusions contenues dans d'autres lettres, que trente-quatre d'entre elles n'aient pas été conservées.

N.B. — Comme dans les volumes précédents de la *Correspondance Marx-Engels*, l'astérique signale également les passages ou les expressions en français qui, tout comme les lettres, sont reproduits sans modification des particularités stylistiques. Deux astérisques indiquent une rédaction en anglais. L'expression ou les passages en anglais sont reproduits dans la langue originale, ils sont transcrits en italique et assortis, lorsque nécessaire, d'une traduction entre crochets. D'une façon générale, les crochets signalent des ajouts. Tout comme les passages ou expressions en langue étrangère, les titres étrangers apparaissent en italique. Lorsqu'ils sont soulignés dans l'original, ils figurent en caractères gras. Les caractères gras signalent également les expressions et titres allemands soulignés deux fois par les auteurs.